

Bibliothèque numérique

medic@

**Zimmermann, Johann Georg. Traité
de l'expérience en général, et en
particulier dans l'art de guérir. Tome
premier**

Paris : Vincent, 1774.

Cote : 32701 (I)



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?32701x01>

TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE
EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

Par M. GEORGE ZIMMERMANN, D.M.
Membre des Académies de Berlin, de
Munich, de Palerme, de Pesare; des
Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,
Par M. LE FEBVRE de V. D.M.

Non ex vulgi opinione, sed ex sano iudicio BACON.

TOME . PREMIER



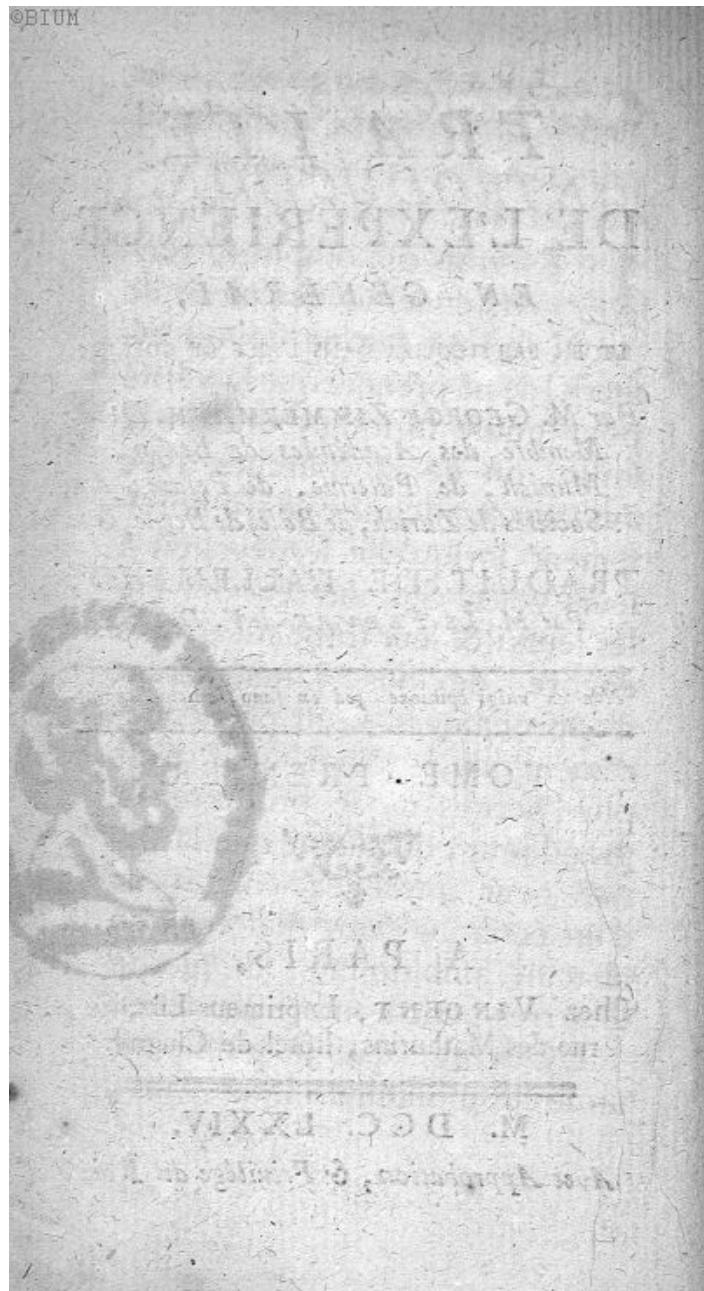
A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXIV.

Avec Apprébation, & Privilége du Roi.

1 2 3 4 5 6 7 8





INTRODUCTION.

Les vrais philosophes, toujours ennemis de l'esprit de parti, se sont fait un devoir essentiel de ne prendre que la vérité pour guide lorsqu'ils ont pu la saisir, ou de la chercher avec autant de franchise que d'empressement lorsqu'elle se déroboit à leurs yeux. Ses intérêts ont été les leurs; & leur franchise trouve encore de nos jours autant d'approbateurs. C'est particulièrement aujourd'hui qu'il n'est plus permis de se produire au grand jour, qu'autant que la vérité peut intéresser en faveur d'un écrivain : titre flatteur que chacun ambitionne, & mérité d'un très-petit nombre d'auteurs.

L'Ouvrage que je publie est un de ces monumens intéressans,

a iij

vj *INTRODUCTION.*

non-seulement pour la Médecine; il peut encore être utile à nombre de personnes jalouses d'éviter l'erreur & la surprise, & de se conduire de maniere à se garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur santé. On a reproché à l'Auteur de l'*Avis au Peuple*, d'avoir manqué son but, en ce que son Ouvrage suppose dans le peuple, ou au moins dans un certain nombre d'hommes ordinaires, des connoissances philosophiques qui ne s'y sont jamais trouvées. L'on a eu raison. Sans ces connoissances, il est impossible de faire l'application de ses préceptes; & un bon remède ne peut devenir qu'un poison, faute de connoître exactement les circonstances qui l'exigent. Ce sont les moyens de discerner ces connoissances que M. Z. s'est proposé de faire connoître dans son Ouvrage.

INTRODUCTION. vii

M. Z. est un de ces hommes nés pour le bien de l'humanité , & qui a effuyé , comme tant d'habiles gens , les traits malins des erreurs populaires : aussi démasque-t-il bien ces erreurs. Produit par la candeur & la vérité , son mérite , reconnu de plusieurs Académies , s'est fait avouer ; & ses ennemis se sont tus. Habitant d'un pays heureux , où l'esprit de liberté qui anime toutes les sciences donne toujours un libre essor aux facultés de l'ame , intime ami & imitateur zélé d'un des premiers (a) hommes de notre siècle , doué de toutes les qualités qui font l'aimable homme , il s'est fait connoître par les titres les plus avantageux. Philosophe prudent , médecin éclairé , citoyen zélé , ennemi de l'erreur ; telles font les qualités qui l'ont

(a) M. le baron de Haller.

b iv

viiij *INTRODUCTION.*
rendu intéressant à la société (a).

Cet Ouvrage paroît avec quelques changemens que j'ai crus nécessaires. M. Z. fçait lui-même qu'on doit certains égards aux maximes des contrées où l'on vit: mais ces changemens n'intéressent en rien la médecine. Je me suis fait une loi essentielle de ne pas toucher aux choses qui regardoient l'art, de quelque manière que ce fût. Obligé de suppléer aux retranchemens que j'ai faits, j'ai tâché de remplacer, soit par les réflexions d'habiles écrivains, soit par ce que j'ai cru de plus dire & aux vues de l'Auteur. Attaché à la méthode sévere de la philosophie Wolffienne, l'auteur se répète assez souvent dans l'original pour sui-

(a) M. Z. médecin à Brugg, canton de Berne, a encore publié d'autres ouvrages très-intéressans.

INTRODUCTION. ix

vre l'analyse de ses matieres. Les changemens m'ont fourni les moyens de faire disparaître ces répétitions qui ne plaisent pas à des lecteurs peu méthodiques dans la suite de leurs réflexions. J'en ai laissé quelques-unes ; elles ne sont pas inutiles. Du reste, je traduis sans m'attacher à la lettre, cherchant plus à m'approprier les réflexions de mon original, qu'à le rendre mot à mot : c'est cependant le même ordre que j'ai suivi.

Si l'on peut se faire un mérite de prendre l'un ou l'autre grand homme pour modèle, M. Z. auroit sans doute celui d'avoir bien saisi l'esprit & les maximes d'Hippocrate, dont il fait un cas particulier. Comme j'ai cru reconnoître dans le cours de cet Ovrage tous les principes du médecin Grec, je penfe ne devoir

a v

x *INTRODUCTION.*

présenter au lecteur les vues du
médecin Suisse , qu'en suivant
Hippocrate. On verra la confor-
mité de la doctrine : c'est donc
ainsi que je vais exposer l'ensem-
ble de tous les principes que l'Au-
teur détaille sur la nature & les
vues de l'expérience. Le lecteur
verra en même tems combien la
lecture d'Hippocrate est impor-
tante. La suite des matieres m'a
fait placer dans ce discours quel-
ques grands principes qui ne se
trouvent pas dans cet Ouvrage.
Je les ai crus nécessaires ici.

« Il est , dit Hippocrate , des
» arts dont la connoissance a
» coûté beaucoup de peine à
» ceux qui les possèdent , & très-
» avantageux à ceux qui les exer-
» cent. Quoique le bien qui en
» résulte devienne un avantage
» commun pour la société , ces
» arts ne sont pas moins pénibles.

INTRODUCTION. xi

» On peut ranger la médecine
 » parmi ces arts. En effet, le
 » médecin a toujours sous les
 » yeux des objets qui ne présen-
 » tent que des dangers : il ne tou-
 » che rien qui ne soit un sujet
 » de déplaisir, & semble n'avoir
 » à moissonner que des peines
 » parmi les maux d'autrui. Par
 » son art, il délivre les malades
 » des peines, des douleurs, des
 » maladies, des dangers, de la
 » mort : mais cet art a des (a) dif-

(a) *De Flatib.* sect. 3, pag. 79. Foës rend le mot *φλαυρα*, par *vilia artis*. Chartier, son mauvais copiste, le rend de même. Ce mot signifie ici *les difficultés*. Il est opposé à *σπαδαια*, *choses aîfées*. Suidas donne le sens de *φλαυροι*, qu'il rend par *λυτρόφοι*, *difficultueux*, *fâcheux*, comme il est dans Sophocle. Je suis l'Hippocrate des Wechels, 1595. Il est dans l'Hippocr. de Foës grand nombre d'endroits que celui-ci n'a pas compris, mais sur-tout lorsqu'il s'agit de physique. La plûpart des commentateurs péchent par ce côté-là. Hippocrate avoit mieux observé la nature que tous ses interprètes.

avj

xij *INTRODUCTION.*

» *ficultés* qu'il n'est pas si aisé de
» reconnoître. Elles sont au-de-
» là de la portée du commun
» des hommes ; car ce n'est que
» par un jugement sain & de la
» pénétration qu'on peut les ap-
» percevoir. Tout ce qui ne de-
» mande que le travail de la
» main, comme la chirurgie,
» n'exige que de l'habitude ; &
» c'est toujours le meilleur maî-
» tre dans ce cas-là. Des mala-
» dies obscures & pleines de dan-
» gers se laissent moins apperce-
» voir par l'art que par la pen-
» sée : or c'est dans ces cas-ci
» où l'on voit combien l'expé-
» rience l'emporte sur l'igno-
» rance. »

Ceux qui se sont fait un nom
dans les premiers âges de la mé-
decine, avoient trop peu de con-
noissances pour faire ces réfle-
xions d'Hippocrate. Mélampe,

INTRODUCTION. xiij

Podalire, Machaon, Esculape, & tous les autres, si nous en exceptons peut-être Orphée, se bornoient à sçavoir faire un cataplasme avec quelques simples, du vin, de l'huile & de la farine. Leur théorie n'alloit pas plus loin; c'étoient des chirurgiens empiriques, qui n'avoient encore l'art de raisonner sur les circonstances des maladies, qu'autant que quelques plaies guéries par quelques heureuses tentatives, les mettoient en état de réitérer les mêmes manœuvres dans des cas qu'ils croyoient semblables. L'erreur étoit sans doute le plus souvent la conséquence de leur pratique aveugle. Ce fut cependant ce qui contribua à les rendre plus habiles. On ne se trompe jamais (a), dit Hippocrate, quand

(a) *De Fract. in comm. Palladii*, sect. 6,
pag. 200.

xiv *INTRODUCTION.*

on ne réfléchit pas pour sçavoir prendre son parti ; c'est toujours ainsi qu'on se conduit quand on n'est pas instruit. La médecine ne pouvoit donc pas être regardée comme un art bien difficile dans ces premiers âges.

Si ces réflexions n'ont pas dû être le partage de ces anciens chirurgiens empiriques ; on peut dire que d'un autre côté, la plupart de ceux qui se livrent à cette étude , ou ne pensent pas plus loin qu'Esculape , ou semblent se faire de la médecine des idées peu différentes pour la pratique. On diroit , à les entendre , que la médecine & la raison font deux choses absolument étrangères l'une à l'autre ; & qu'une tentative hasardée est un parti aussi sûr , que de réfléchir le plus mûrement sur tout ce qu'il faut considérer. Il est vrai que

INTRODUCTION. xv

certaines circonstances paroîtroient favoriser cette opinion, & que tous les jours on est obligé de prendre de nouvelles routes dans la pratique de l'art. Hippocrate nous en prévient lui-même en plusieurs endroits. Certains cours de ventre, dit-il, sembloient exiger un traitement tout contraire aux *principes*, *παραλογοι*, (a) ou à *la raison*. Fernel ne vouloit pas non plus de méthode trop rigoureuse.

Ceci ne vient nullement à l'appui de l'opinion qu'ont eue de tout tems les empiriques : opinion qui n'a d'autre autorité que l'ignorance toujours (b) prête à admirer ceux qui en imposent le plus adroitemment. Si certaines circonstances obligent un médecin éclairé de s'écartier des routes ordi-

(a) *Epid.* liv. 2, pag. 101.

(b) *De Viâ. rat.* liv. 1, sect. 4, pag. 13.

xvj *INTRODUCTION.*

naires, ce n'est jamais par des raisons contradictoires; comme il faudroit que cela fût, si l'on avoit quelque chose de réel à objecter dans le cas où un médecin prudent distingue l'une de l'autre des choses qui n'ont qu'une identité supposée dans l'esprit des ignorans. C'est justement dans ce cas où se fait voir l'habile homme: car les vraisemblances en imposent tous les jours (a) aux médecins les plus expérimentés, ou les jettent dans de très-grands embarras: tant il est difficile de saisir par le raisonnement la voie qu'il faut tenir.

Depuis que la médecine a pris certaine forme, & a été éclairée par le raisonnement, on lui a néanmoins toujours reproché de se conduire plutôt au hasard, qu'avec

(a) *De Arte*, sect. 1, pag. 4, &c.

INTRODUCTION. xvij

cette certitude quel l'on exige dans tous les arts. « Je ne disconviens » pas , (a) dit Hippocrate , que « ceux qui ont été guéris n'aient » eu du bonheur ; mais comment « rapporter la guérison à d'autre » cause qu'à l'art , puisque ceux « qui se sont guéris par ce se- » cours , n'ont recouvré la santé « qu'en se conformant à ce que » le médecin leur avoit prescrit? « Ces gens ont donc regardé le » hasard comme un vain phan- » tôme. En effet , tout ce qui a » lieu suppose toujours une rai- » son (b) suffisante , & une fin » déterminée : mais le hasard ne » suppose rien ; donc il n'en peut » rien résulter. Ce hasard n'est » donc qu'un vain nom. La mé- » decine au contraire , loin de se » conduire ainsi , suppose tou-

(a) *Ibidem* , page 5.

(b) Grand principe.

xvij *INTRODUCTION.*

» jours certaine prévoyance pour
» base de sa conduite, & prouve
» la réalité de ses principes par
» les effets résultans de ses opé-
» rations. »

Quoique les premiers médecins aient nécessairement été des empiriques, puisqu'ils n'avoient pas encore des faits assez nombreux pour en établir des principes, leur conduite prouve néanmoins que la médecine n'est pas un art purement arbitraire. La réitération des mêmes cas, ou des cas semblables, parut sans doute exiger de leur part la même conduite : leur honneur y étoit intéressé. Leurs réussites devinrent ainsi les principes de leur théorie médicale, & de leur expérience. Ils s'aperçurent donc qu'il y avoit certaines règles à suivre, ne fût-ce que dans le changement du ré-

INTRODUCTION. xix
gime : car c'est par-là que l'art
a commencé.

Plus on eut lieu de revoir les mêmes cas, plus on fut en état d'entrevoir les différences des autres circonstances. La médecine étoit alors comme une plante qui jetoit quelques branches, mais dont on ignoroit encore la valeur. La branche à bois ou à fruit ne se distinguoit pas : ce n'étoit que d'une plus longue expérience qu'on devoit attendre ce discernement. Les mêmes cas firent cependant voir quelques-uns des rapports individuels, ou certaines différences, quoiqu'obscurement apperçues. La nature des simples qu'on joignit au changement du régime, commença à se mieux découvrir par les effets, & on jugea de leurs qualités sensibles. On se fit une espece

xx *INTRODUCTION.*

de catalogue des maladies connues , des remèdes qui en avoient triomphé : on remarqua les symptômes ; mais l'expérience étoit encore trop bornée pour en connoître les indications & la fin , & ce qu'il y avoit de naturel ou non , ou produit par les remèdes qu'on mettoit en usage. Tels furent les progrès de l'expérience jusqu'au tems des rédacteurs des formules de Cnide , dans lesquelles on avoit rédigé tout ce que l'on avoit découvert sur les maladies , mais toujours vues comme des cas particuliers.

On sent aisément que ces premières observations étoient insuffisantes pour former un vrai médecin , parce que le raisonnement n'y avoit presque aucune part. Les sciences ne prennent

INTRODUCTION. xxj

jamais d'accroissement , qu'autant que l'esprit humain se replie sur lui-même , & les suit dans leurs différens degrés. En effet , l'expérience nous prouve que l'esprit humain reste aussi borné lorsqu'il ignore l'art d'apprécier ses propres facultés & de raisonner sur les découvertes , que lorsqu'il veut raisonner avant de les avoir faites. Voilà pourquoi les siècles barbares ont duré si long-tems , & reparoissent par intervalles. Les rédacteurs des formules de Cnide , trop peu éclairés sur l'art de raisonner , ne pouvoient donc pas généraliser les cas individuels qu'ils avoient remarqués , & en déduire des principes constans : c'est aussi ce que que nous fait sentir Hippocrate. L'homme (a) le moins instruit de la médecine étoit en état

(a) *De Rat. viii. in acut. sect. 4, p. 52, &c.*

xxij *INTRODUCTION.*

d'exécuter leur travail, en supposant qu'il scût ce qu'un tel malade souffroit dans tel ou tel cas. Mais ces médecins ignoroient l'art de connoître & de prédire ce qui ne se connoît pas par le dire des malades.

Les connoissances nouvelles se prêterent mutuellement du jour. On entrevit certaine liaison & des rapports directs entre les cas individuels : mais la théorie n'étoit encore que des conjectures. On eut l'avantage de sentir qu'il falloit douter, au moins sur la nature des maladies internes, qu'on traitoit auparavant au hasard, comme si on les connoissoit pertinemment, parce qu'on ne pouvoit pas mieux faire : le doute fit raisonner, & le raisonnement vint éclaircir le doute qui l'avoit fait naître.

Mais les observateurs plus inf-

INTRODUCTION. xxij
truits furent exposés à de nou-
veaux inconveniens. On les char-
gea, en qualité de gens éclairés,
non-seulement de guérir les ma-
lades, on voulut même qu'ils ne
trouvassent aucune (*a*) maladie
incurable. L'impossibilité de ré-
pondre à ces vues fit aussitôt
traiter leur art de supercherie ;
on les regarda comme des four-
bes, & on nia la réalité de leur
art. Comme le peuple n'ignore
pas tout ce que fçait le mé-
decin, & que d'ailleurs, dans
ces âges, le premier venu avoit
autant de connoissances que les
médecins, lorsqu'il connoissoit
les faits, on se croyoit d'autant
plus en droit d'attaquer les mé-
decins parmi lesquels on pouvoit
se ranger. On fit donc mille re-
proches aux gens de l'art ; on

(*a*) *De Arte*, sect. 1, pag. 5, &c.

xxiv *INTRODUCTION.*

leur attribua même , comme de nos jours , les suites funestes des maladies : toutes les fautes que les malades ou les assistans commettoient dans l'ordre du régime & dans l'administration des médicamens , étoient autant d'armes dont on se servoit contr'eux. On avoit autant de connoissances que les médecins : mais on vouloit qu'ils en fçussent davantage , ce qui étoit encore impossible alors.

Hippocrate parut , avec l'esprit le plus juste qui se soit jamais vu ; joignant d'ailleurs à l'examen le plus attentif de tous les phénomènes de la nature , la force du raisonnement la plus convaincante. Il répondit à tous ces (a) reproches , en fit sentir les raisons mal-fondées ; prouva la réalité de son art ; convint

(a) *De Arte* , sect. 1, pag. 4, 5, &c.

avec

INTRODUCTION. xxv

avec franchise (a) des découvertes avantageuses de ses prédecesseurs ; osa dire son sentiment sur leurs erreurs ; rectifia leur théorie ; réforma leur pronostic ; n'établit aucun principe de pratique , qu'en raisonnant d'après des faits ; ne confiant même le soin de ses malades (b) qu'à des disciples éclairés , pour éviter tout reproche.

Quoiqu'il en soit , dit-il , de la médecine comme de tous les autres arts relativement à ceux qui les pratiquent , & qu'il y ait par conséquent des gens plus habiles les uns que les autres , il est constant que la médecine est un art connu , & même (c) en totalité ; de sorte qu'elle ne dépend

(a) *De Rat. vii*, liv. 1, sect. 4, pag. 67 ;
de priscā Med. sect. 1, page 13.

(b) *De decenti Habitū*, sect. 1, page 27.

(c) *De Loc. in hom.* sect. 4, pag. 94 ; *de priscā Med.* pag. 9.

Tome I.

6

xxvj *INTRODUCTION.*

plus du hasard : ses principes sont établis : la voie des découvertes est connue ; il ne s'agit plus que de bien sçavoir la tenir, & chercher par le raisonnement à en pousser les progrès. Ainsi , loin de rejeter les découvertes de l'ancienne médecine , je soutiens qu'il n'est pas possible , ajoute-t-il , de rien découvrir de nouveau que par la voie qu'elle a tenue , en y joignant le raisonnement. Celui qui prétend le contraire , abuse les autres après s'être abusé lui-même.

Il ne faut cependant pas conclure (a) de-là que la médecine soit un art si facile à pratiquer ; quoique ses principes soient constants , on ne peut rien déterminer de fixe à la rigueur dans les cas particuliers. Nous tâchons d'approcher de la vérité par le (b)

(a) *De Loc. in hom. pag. 91.*

(b) *De pris. Med.*

INTRODUCTION. xxvij
 raisonnement : tantôt nous (*a*) faisons une chose ; tantôt nous prenons un autre parti , faisant attention (*b*) à ne pas nuire, si nous ne pouvons pas être utiles. Si nous attaquons les principes morbifiques par des principes contraires , nous n'employons les contraires qu'avec (*c*) réserve , & même avec interruption. Nous ne croyons rien légèrement ; nous ne négligeons (*d*) rien : tantôt nous nous (*e*) hâtons , tantôt nous temporissons , ou nous n'agissons que par intervalles.

(a) *De Loc. in hom.* pag. 91.

(b) *Epid. liv. 1*, pag. 22.

(c) *Epid. 6, sect. 2*, n° 18.

(d) *Ibidem*, n° 17. Nous voyons , en effet ; tous les jours ce que Scribon. Larg. nous rapporte : *Animadvertisimus sāpē inter contentiones medicorum quosdam humiles & alioquin ignotos, ac ne ad fines quidem hujus professionis (medicæ) medicamento efficaci dato, protinus velut præsenti numine omni periculo liberâsse ægrum.*

(e) *De Medico* , sect. 1 , pag. 21.

bij

xxvij *INTRODUCTION.*

Nous employons (*a*) les grands remèdes contre les grands maux, les petits contre les petits ; observant que, si le sujet qui a une grande maladie est foible, il ne lui faut que des remèdes convenables à ses forces, quelle que soit sa maladie ; & que c'est plutôt par le peu d'activité naturelle (*b*) d'un médicament qu'il faut le regarder comme foible, que par la diminution des doses.

Comme nous fçavons que ce n'est (*c*) que la nature qui guérit les maladies, lorsqu'elle peut encore prévaloir sur les causes qui ont trouble ses fonctions, & que d'ailleurs (*d*) elle ne peut pas prévaloir à tout âge, ou souvent (*e*) ne le peut qu'à certain

(*a*) *De Loc. in hom.* pag. 90-91.

(*b*) *Ibidem*, pag. 93.

(*c*) *Epid.* 6, sect. 5.

(*d*) *Aphor.*

(*e*) *Epid.* 6, sect. 5, n° 6. Voyez Galien sur cet endroit.

âge , nous sommes instruits par là qu'il est des maladies incurables d'elles-mêmes , & d'autres qu'il vaut mieux ne pas tenter de (a) guérir , de peur de faire succomber la nature , en occasionnant (b) le transport de la matiere morbifique sur des parties qui n'en pourroient pas soutenir l'impression. Conséquemment , avant d'entreprendre une cure , il faut examiner les circonstances , pour (c) prévoir les suites de la guérison ; & se bien persuader que les mêmes médicaments n'ont pas sur tous les sujets la même (d) vertu indifféremment ; qu'il faut donc (e)

(a) *De Humorib.* pag. 19, sect. 2.

(b) *Epid.* 6, sect. 4, n° 3. *Epid.* 2, p. 81-

114.

(c) *Epid.* 1, pag. 22.

(d) *Epid.* 2, pag. 103.

(e) Voyez Galien, sur le passage précédent, sect. 7, pag. 104. *Epid.* 2, *tau* &c., &c.

b iiij

xxx *INTRODUCTION.*

avoir égard à tout ce qui peut concerner le sujet. Le point essentiel est de seconder la nature, ou de la laisser agir ; car sans (a) savoir ce qu'elle fait, elle fera toujours son devoir. C'est en vain qu'on (b) espere du succès, si l'on n'est pas d'accord avec elle.

Le médecin doit donc connoître la (c) nature en général, & en particulier (d) celle de l'homme. C'en'est même que dans l'ensemble (e) des connoissances nécessaires à un médecin, que se trouve la plus exacte connoissance de la nature.

Par la nature en général, nous

(a) *De Aliment.* sect. 4, pag. 51. Arétée, Galien, Rega, &c. sont de l'avis d'Hipp. J'ai examiné ce point dans le corps de l'ouvrage.

(b) *Lex.* sect. 1, pag. 2.

(c) *De prisc. Med.* sect. 1, pag. 18.

(d) *De nat. hom.* sect. 3, pag. 3.

(e) *De prisc. Med.* pag. 18.

INTRODUCTION. xxxij
 entendons l'assemblage de tous les êtres, tellement liés & subordonnés les uns aux autres (a), qu'il n'est pas possible qu'un être quelconque existe sans tous les autres, ou qu'il s'anéantisse sans que toute la nature tombe en même tems dans le néant. C'est la même nécessité qui fixe l'existence des uns & des autres.

Tous les êtres sont déterminés (b) par des attributs particuliers. Comme on doit considérer dans chaque être ses attributs essentiels (c) & sa forme, on doit aussi s'apercevoir qu'il n'est entre eux de rapports de priorité que dans la (d) maniere d'exister : le développement de leurs parties

(a) *De Nat. hom.* pag. 7. *De Vi&t. rat.* liv. 1, sect. 4, pag. 8.

(b) *De Nat. hom.* pag. 5.

(c) *Ibid.* pag. 5.

(d) *De Vi&t. rat.* liv. 1, pag. 14.

b iv

xxxij INTRODUCTION.

constitutives ne se fait qu'à proportion (a) que le feu élémentaire en accélère plus ou moins l'accroissement, par les principes qu'il y porte & qu'il y réunit. Mais il ne faut (b) considérer la production d'un nouvel être, que comme un nouveau mélange de principes préexistans, & les mêmes, quoique différemment combinés. La mort ou la destruction apparente d'un être n'est non plus que la (c) dissolution ou la désunion des principes combinés ; car rien ne pérît dans la nature. Les principes ne se com-

(a) *Ibid.* Cette réflexion est remarquable. MM. Nollet & Jallabert ont confirmé cette théorie d'Hipp. par des expériences d'électricité. Ils ont remarqué que les plantes & les grains qui végétoient dans de l'eau ou de la terre électrisée, pousoient beaucoup plus vite : or la matière électrique n'est certainement que le feu élémentaire.

(b) *De Vi&Circum;rat.* liv. 1, pag. 9.

(c) *Ibidem.*

INTRODUCTION. xxxij
 binent (a) qu'autant qu'ils ont
 d'affinité entr'eux ; autrement ils
 restent toujours séparés. Comme
 il en est de tous les êtres de la
 nature , de même que de l'hom-
 me , il ne se fera aucune pro-
 duction (b) dans la nature , que
 par la juste proportion des prin-
 cipes nécessaires à chaque être
 individuel. Dès qu'un (c) prin-
 cipe vient à prédominer ou à
 faire départ , aussitôt il arrive
 une altération à chaque espece
 d'être où cela a lieu : les prin-
 cipes se désunissent tôt ou tard ;
 chacun d'eux (d) revient à son
 état de simplicité , & aussitôt ils
 forment de nouvelles combina-
 sions , parce que chaque principe

(a) *De Nat. hom. sect. 3, pag. 4. De Vit. rat. liv. 1, pag. 9.*

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibid. pag. 4, 5. De prisc. Med. p. 14.*

(d) *De Nat. hom. pag. 4. De Vit. rat. l. 1, p. 10, διακρίνεται, καὶ αὕτη συμμισγεται.*

b v

xxxiv *INTRODUCTION.*

est toujours dans certains rapports avec la totalité (a) des êtres, & la totalité avec tous les êtres en particulier.

Comme il est impossible d'être médecin sans connoître (b) l'homme physique & moral, le médecin doit donc rapporter là toutes ses études: mais ne point se livrer à des spéculations (c) de pure curiosité, & dont il ne résulte jamais aucune connoissance certaine. Tout ce qui n'est qu'opinion & non (d) appuyé sur aucun fait, n'est qu'une preuve d'impéritie. Ainsi un médecin qui ne se conduit que d'après des opinions, est (e) répréhensible,

(a) *De Visc. rat.* liv. 1^e, pag. 9, *in aoros προς πατρας, &c.* Foës n'a pas compris cet endroit.

(b) *De Nat. hom.* pag. 3, *De pris. Medi.* pag. 18.

(c) *Ibid.* pag. 9.

(d) *De decenti Habit.* lect. 1, pag. 25.

(e) *Ibidem.*

INTRODUCTION. XXXV
 parce qu'il ne tend qu'à la perte
 des malades. Un médecin, qui,
 loin de suivre aveuglément la
 crédulité du vulgaire, joint la
 philosophie à la médecine, &
 ne fait qu'un tout des deux, qui
 examine & sait se rendre compte
 de ce qu'il voit & de ce qu'il
 entend, est (a) sur terre une es-
 pece de divinité.

L'homme, ouvrage d'une in-
 telligence suprême (b), aussi-bien
 que toute la nature, est un être
 composé d'un corps (c) & d'un
 principe intelligent, invisible,
 qui fait partie de lui-même. A
 mesure que le corps prend de
 l'accroissement, ce principe in-
 telligent se développe & se (d)

(a) *Ibid.* *πρόσωπον.*

(b) *De ViÉt. rat.* liv. 1. pag. 13, 11.

(c) *Ibid.* *ἀφῶντες, εἰς παῖδες ἐσανθράκου.*

(d) *αὐθεντικάς ψυχή φυεται μεχρι θάνατον;*
Epid. 6, sect. 5, n° 5, le mot *φυεται*, signifie

b vj

xxxvj *INTRODUCTION.*

perfectionne jusqu'à la mort. Le corps est formé de la partie *la plus robuste* de nos humeurs (a) ou de tous nos principes, qui se réunissent pour cet effet; & il végete comme l'arbre & les plantes. La semence de la femme (b) est aussi prolifique que celle de l'homme, & tous deux contribuent également à la génération. Outre les quatre humeurs principales de l'homme, il faut (c) encore considérer chez lui d'autres principes. Nous y remarquons en effet des principes doux, amères, salins, acides, acrimonieux, austères, insipides, & grand nombre d'autres.

properment s'engendre, ou végete. Voyez ci-après

(a) *De Genit.* sect. 3, pag. 11, 12. *De Nat. pueri*, pag. 22, 26.

(b) *De Genit.* pag. 13. *De Nat. pueri*

(c) *De priscâ Med.* pag. 14, 17.

INTRODUCTION. XXXVII

Plus les différens (*a*) principes qui composent nos corps se réunissent en grand nombre , & se combinent intimement , plus le mélange en est doux & sain , moins aussi les principes ont d'énergie en particulier.

Tant que ce mélange parfait(*b*) subsiste en quantité & en qualité , l'homme jouit d'une santé parfaite : mais , si quelques-uns de ces principes péchent ou par défaut , ou par excès , ou par qualité , ou se séparent des autres pour être (*c*) abandonnés à eux-mêmes , alors les uns ou les autres se manifestent par leurs qualités particulières , & le désordre en est la conséquence. Non-seulement la partie d'où un principe

(a) *Ibid.* pag. 17.

(b) *De Nat. hom.* pag. 4.

(c) *De priscâ Med.* pag. 14. *De Nat. hom.* pag. 5.

xxxviii *INTRODUCTION*

s'est écarté souffre ; celle sur laquelle il s'est jeté , en éprouve aussi du trouble & de la douleur. Mais c'est sur-tout par leurs (a) qualités, que ces principes livrés à eux-mêmes sont nuisibles.

Tous les différens principes qui constituent notre être individuel (b), sont déterminés dans leurs rapports & leur maniere d'être , de même que ceux de tous les autres êtres de la nature: ce qui constitue l'homme (c) doit donc toujours être *tel* , jusqu'au moment où il paie à la nature (d)

(a) *De prisc. Med.* pag. 17, *et o. Ænauior.*
En effet la surabondance d'une humeur quelconque n'est pas une maladie , & ne le devient pas , si on s'y prend à temps; au lieu que les qualités des humeurs s'alterent quelquefois si promptement, qu'il n'y a plus de remède: comme on le voit dans les maladies malignes ou pestilentielles. Ce principe d'Hippocrate est bien vu.

(b) *De Nat. hom.* pag. 4.

(c) *Ibid.* pag. 5.

(d) *De Vict. rat.* liv. 1 , pag. 10.

INTRODUCTION. xxxix

le tribut fatal résultant de sa constitution : car tout paroît (a) & disparaît par la même loi. Cette (b) multiplicité de différents principes dont nos corps sont formés, agissant (c) continuellement les uns sur les autres, cette circulation (d) non-interrompue des humeurs qui vont & viennent sans cesse du centre à la circonférence, ou des parties internes aux parties externes, & vice versa, mais sur-tout si rapidement dans la jeunesse ; cette réparation & cette perte alternative de substance qui se détruit d'autant plus (e) promptement, qu'elle est plus aisément assimilée

(a) *De Nat. hom.* pag. 4.

(b) *Ibidem.*

(c) *De Morbo. sacr.* pag. 94.

(d) *De Viæ. rat.* liv. 1, pag. 13. *De Offic. nat.* l. 4, pag. 59. *De Nat. hom.* pag. 9. *De Alim.* sect. 4, p. 50, quoi qu'en dise Pitcairn.

(e) *De Alim.* pag. 52.

xl *INTRODUCTION.*

à nos principes ; enfin , ce feu élémentaire qui (a) fait l'ame de tous nos mouvemens , & qui donne le branle à tout , τὸ ιγένεν , font autant de causes innées de l'altération de nos corps. Tantôt c'est la chaleur (b) qui agit avec le concours d'un principe acrimonieux , amère , acide , muriatique , & autres matieres vicieuses de ce genre ; tantôt c'est la perte de cette chaleur innée qui concourt à nous détruire avec d'autres puissances internes ; de sorte que les principes (c) qui nous ont donné l'existence , deviennent pareillement la cause de nos maladies , de leurs solu-

• (a) *De Viat. rat.* liv. 1, pag. 13. *De prisc. Med.* pag. 16.

(b) *Ibid.* Cet endroit prouve qu'Hippocrate ne méritoit pas qu'on lui reprochât de déduire toutes les maladies des quatre humeurs principales.

(c) *De Genit.* pag. 12.

INTRODUCTION. xl

tions avantageuses ou funestes. Ce qui fait le salut d'un individu fait la perte de l'autre : une maladie (a) se guérit par la même cause qui la produit. Il n'est aucun individu qui n'ait en lui-même le principe de son rétablissement, & les puissances nécessaires pour y parvenir, ou pour se détruire de sa nature.

Les opérations de la nature ayant été déterminées par (b) l'Etre suprême, la nature agit toujours pour le mieux. La Divinité faisant tout pour le mieux, nous a aussi (c) donné l'intelligence nécessaire pour imiter ses opérations à certain point. Mais, comme le plus souvent nous ne sommes que des imitateurs aveugles, nous nous prescrivons une

(a) *De Morb. sacr.* pag. 94.

(b) *De Vict. nat.* liv. 1, pag. 11.

(c) *Ibidem.*

xlij *INTRODUCTION.*
maniere d'agir contraire aux lois
de la nature.

Quoique le principe intelligent qui nous anime soit le (a) même dans tous les individus, considéré à son origine, l'homme qui résulte de la réunion du principe intellectuel & du principe matériel n'est cependant pas le même. La différente proportion de ses principes fait celle d'un Thersite & d'un Achille; différence (b) qui se fait toujours appercevoir, à moins que la maniere de vivre n'étouffe l'heureux germe dans la jeunesse. De-là vient aussi la différence qu'il y a dans la (c) maniere de sentir, & dans l'industrie de chaque homme.

Puisqu'un corps differe d'un (d)

(a) *Ibid.* pag. 14.

(b) *Ibid.* & pag. 15.

(c) *Ibid.* & pag. 11.

(d) *De Flatib.* sect. 3, pag. 80.

INTRODUCTION. xlij

corps tant par la différente proportion de ses principes, que par leurs (a) qualités mêmes, les différens individus n'éprouveront pas la même impression des causes morbifiques. Les causes qui nuiront à certaine espece d'animaux, pourront ne pas nuire à une autre. La variété du naturel & du tempérament, tant dans les êtres d'une même espece que dans ceux d'une espece différente, nous donne lieu de considérer nombre de chose & de circonstances, comme autant de causes plus ou moins avantageuses au bien-être physique & moral de l'homme.

L'expérience nous prouve que la figure (b) & la forme extérieure de l'homme, les qualités de l'esprit & du caractère, les moeurs

(a) *De Aëre loc. &c. pag. 76-77, &c.*
 (b) *Ibid. pag. 78.*

xliv *INTRODUCTION.*

varient selon les différentes régions & la manière de vivre. Un médecin doit donc être instruit (a) de ce qui concerne la situation des lieux, la nature du sol, l'air, les eaux, les vents irréguliers, périodiques, ordinaires : c'est ce qu'on trouvera traité aussi clairement qu'on peut le désirer dans le *Traité de l'air, des lieux & des eaux*. Il ne s'agit que d'en savoir faire l'application dans le besoin. Les livres des Epidémies fourniront les exemples où l'on verra nombre d'effets de ces différentes causes. Mais en général, il faut faire attention de ne pas prendre pour cause nuisible (b), ce qui aura peut-être été un avantage réel. Cette méprise n'est pas rare ; chacun n'est (c) pas aussi en état

(a) *Ibid. & de Vit. rat. liv. 2, initio, & ailleurs.*

(b) *De priscâ Med. pag. 18.*

(c) *De Arte, pag. 4.*

INTRODUCTION. xlv
 qu'on le pense , de juger de ce
 qui est utile ou nuisible ; quand
 & à qui cela peut devenir tel.

Les différentes saisons (a) mé-
 ritent encore une attention par-
 ticuliere , soit comme causes gé-
 nérales , soit comme causes spé-
 ciales , par rapport aux tem-
 péremens & aux différens âges.
 En effet , l'expérience nous ap-
 prend que même les forces (b)
 de l'estomac varient selon les di-
 verses constitutions des saisons.
 Si les changemens des saisons
 produisent une maladie (c) com-
 mune à toute une contrée , tou-
 tes les maladies particulières qui
 paroîtront alors par d'autres cau-
 ses , se sentiront de la maladie
 commune dont la cause prévaut

(a) *De Aëre L. & Aq.* page 64. *De Hu-
 morib.* pag. 18, 19.

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibid.* Endroit digne de remarque ,
 aussi bien que le suivant.

xlvj *INTRODUCTION.*

sur les causes des maladies particulières. Quand une (a) année entière se sent de la température de telle ou telle saison qui prédomine alors, les maladies des autres saisons prennent en général le caractère particulier aux maladies de la saison prédominante.

Plus les changemens des saisons sont imperceptibles (b), moins il y a à craindre pour la santé. Plus ces changemens seront subits & considérables, plus les effets en seront dangereux. En général, tout changement (c) considérable est nuisible, qu'il vienne du froid ou de la chaleur, de la sécheresse ou de l'humidité, de réplétion ou d'inanition.

(a) *Ibid.* pag. 19. Le Traité des Humeurs est plein de grands principes, qui ne sont le fruit que d'une expérience consommée.

(b) *Ibidem.*

(c) *De Loc. in hom.* pag. 92^a

INTRODUCTION. xlviij

Comme les quatre saisons prédominent à leur (*a*) tour pendant l'année, il faut aussi considérer les (*b*) effets successifs qui en résultent sur nos différentes humeurs principales, telles que le sang, la bile, la pituite, &c. non qu'il faille déduire immédiatement de ces quatre humeurs toutes les maladies, comme autant d'effets directs de leur dépravation seule, ce que nous avons vu plus haut. L'expérience nous apprend donc que les humeurs (*c*) prédominent à leur tour dans la révolution des quatre saisons. Mais il faut considérer la chose (*d*) comme susceptible de plus & de moins ; & c'est toujours avec cette restriction qu'un médecin doit consulter le rapport qu'il y a (*e*) en-

- (*a*) *De Nat. hom.* pag. 7.
- (*b*) *De Humorib.* pag. 14, 17.
- (*c*) *De Nat. hom.* pag. 6, 7.
- (*d*) *Ibid.*
- (*e*) *Ibid.*

xlviij *INTRODUCTION.*

tre les dispositions des humeurs,
& la saison qui leur est analogue.

Les effets des saisons contraires font aussi cesser ceux des causes contraires à la nature de ces saisons : voilà pourquoi (a) l'hiver met fin aux maladies d'été, & l'été à celles de l'hiver ; & ainsi de l'automne & du printemps, à moins que ces (b) maladies n'aient un période fixe pendant lequel elles se terminent, avant de passer d'une saison à l'autre. Mais toute (c) maladie qui passera son période, ou la saison qui devroit la faire cesser, pourra aussi durer toute l'année.

Quoique les effets passagers des changemens journaliers de la température soient en général de peu de conséquence par rapport aux causes des maladies, on ne doit pas négliger de les

(a) *Ibid.* (b) *Ibid.* (c) *Ibid.*
observer

observer par rapport aux suites & aux crises des maladies. Il en est même (a) des quatre parties du jour comme des quatre saisons, les maladies y sont dans des états bien différens. La plupart des maladies chroniques finissent en automne, qu'on peut comparer au tems du soir: c'est aussi vers le soir que les paroxysmes des maladies arrivent presque toujours. Le printemps, qu'on peut comparer au matin, est la moins dangereuse des quatre saisons; & l'automne au contraire la plus funeste, aussi-bien que le soir l'est le plus des quatre parties du jour.

En général, lorsque les saisons (b) sont bien réglées, les maladies parviennent aisément à

(a) *Epid.* pag. 75-76. Voyez Foës, & *Epid.* liv. 6, feft. 6, n° 26.

(b) *Epid.* 2, *ibid. Aphor.* 8, liv. 3.

Tome I.

c

I *INTRODUCTION.*

leur état, & la solution s'en fait aisément. Les saisons irrégulières produisent des effets contraires.

Après s'être bien instruit de ce qui concerne les effets des changemens (a) successifs des saisons, de leurs (b) excès, des constitutions (c) journalières (d), annuelles ; les effets des vents (e) chauds, froids, secs, humides, & des principes dont ils peuvent être chargés (f) par la nature des lieux sur lesquels ils passent ; on doit considérer les causes de ces maladies épidémiques terribles qui ravagent des provinces entières, & passent souvent dans les pays les plus éloignés. La

(a) *Aphor. ibid.* 19-23.

(b) *Ibid.* 11-14.

(c) *Ibid.* 17.

(d) *Ibid.* 15, 16.

(e) *Ibid.* 17, 5.

(f) *De Viel. rat.* liv. 2, pag. 21. Cet endroit n'est pas d'un physicien ignorant.

INTRODUCTION. 11

cause de ces (a) maladies est dans les qualités sensibles de l'air, dont une (b) excrétion morbifique se décharge sur nos corps. Chaque espèce d'animaux, & même les individus de chaque espèce, différent par leurs principes constitutifs, ces causes délétères ne les affecteront pas tous, ni également en même tems; ce sera toujours (c) à proportion que ces principes malins feront plus ou moins contraires à ceux des individus. Voilà pourquoi c'est tantôt une espèce, tantôt une autre qui en est attaquée. Ces maladies, quoique dépendante d'une cause (d) particulière, n'en sont pas moins l'effet d'une cause

(a) Voyez, *De Nat. hom.* pag. 78. Ces réflexions sont d'un habile maître.

(b) *Ibid. De Flatib.* 80.

(c) *De Flatib.*, pag. 80.

(d) *Epid. liv. 2*, pag. 73.

cij

lij *INTRODUCTION.*

naturelle : car il n'est (*a*) aucune maladie qui vienne plutôt qu'une autre d'un effet immédiat de la Puissance divine; ou, si on le veut, elles ont toutes une origine également divine ou naturelle.

Ces maladies extraordinaires ne seront (*b*) point susceptibles de l'ordre & de la suite des maladies ordinaires. Leurs différens périodes, leurs symptômes n'auront rien de régulier; les crises y seront difficiles ou funestes, ou la nature succombera, sans pouvoir produire aucun effort avantageux, par rapport au trouble extrême où seront toutes les fonctions. Enfin, l'on voit paroître dans ces épidémies pestilentielles tous les symptômes (*c*) des au-

(*a*) *De Morbo. sat.* pag. 85, 87, 91, 97.

(*b*) *Epid. liv. 2,* pag. 73. *Epid. liv. 3,* pag. 168-9.

(*c*) *Omnia vel maximè horrenda in peste, &c.*
Aënius Tetrab. sect. 1, c. 95. C'est ce qu'on voit tous les jours.

INTRODUCTION. liij
tres maladies en un clin d'œil ,
& le malade périt aussi-tôt. Le
succès du traitement de ces ma-
ladies dépendra de l'observation
que l'on peut voir , *de Nat. Hom.*
p. 78 , & des lumieres que quel-
ques expériences auront don-
nées.

Nous venons de dire que les
maladies étoient toutes naturel-
les : cependant il y a eu de tout
tems des gens fourbes ou superfi-
titieux qui , loin (a) de ne pas se
livrer au peuple , comme Hippo-
crate le conseille au médecin , &
d'abhorrer tout (b) principe su-
perstitieux , se sont fait un de-
voir de controuver mille impo-
tures pour favoriser les erreurs
populaires. Ces gens , que l'ap-
pât (c) d'un gain soûdide engage

(a) *De decent. Hab.* pag. 25.

(b) *Ibid.*

(c) *De Arte , p. 3. De Morb. sac.* p. 86.

c iiij

liv *INTRODUCTION.*

à déclamer contre les médecins, & qui n'ont que l'impéritie à opposer aux amateurs de l'humanité, se flattent impudemment d'opérer mille prodiges, & de renverser même (a) les lois de la nature. Mais rappelons leur dire à l'examen de la (b) vérité, nous verrons combien ils font en contraste avec la raison & la nature. Ce qui fait que le peuple donne dans ces abus, c'est qu'il s'imagine que les sciences ne sont nées que de l'opinion ; au lieu qu'il n'est aucune science qui ne doive être (c) fondée sur des faits ou sur des principes positifs. Le peuple n'est pas non plus en état de juger des opérations de la nature. Les charlatans ou les imposteurs le savent trop bien. Il sera donc toujours aisé de sup-

(a) *Ibid.*

(b) *De Decent. hab.* pag. 24-5.

(c) *Ibid.* pag. 25.

INTRODUCTION. Iy poser des prodiges devant des idiots. La nature n'en se connoît que par l'étude (a) & l'observation : l'étude n'est même que le moyen de commencer. Ce n'est qu'avec un heureux naturel bien cultivé qu'on peut espérer de saisir le (b) point direct des choses. Or tous ces avantages ne sont ni chez ces fourbes, ni chez le peuple.

» Quant à ces gens superstitieux qui ont toujours la Religion à prétexter, & croient trouver dans telle partie de l'un ou l'autre animal, dans des ablutions, dans des conjurations, dans des enchantemens, ou dans d'autres opérations de cette nature, des remèdes à ces maladies qu'ils attribuent à quelqu'esprit malin ; » c'est un vain prétexte pour cou-

(a) *Ibid.* pag. 24.

(b) τὸ χρεός

c iv

Ivj *INTRODUCTION.*

» vrir leur ignorance , & une im-
» piété détestable. En effet, tom-
» be-t-il sous les sens qu'un Dieu
» qui est la pureté même , &
» toujours attentif à notre con-
» servation , permette à un ef-
» prit malin de s'emparer d'un
» corps , de le souiller? Ne doit-
» on pas plutôt penser qu'il l'em-
» pêcheroit, si cela pouvoit être?
» Toutes ces opérations expia-
» toires font de la Divinité un
» être méchant & pervers , qui
» dès-lors ne peut plus être Dieu:
» mais elles n'ont de réalité que
» la faim & l'indigence de ces
» fourbes, qui abusent de la cré-
» dulité pour vivre. En s'apposant
» même que les prétendus sor-
» ciers puissent causer ou guérir
» une maladie , je soutiens qu'ils
» ne peuvent (a) le faire que par
» des causes naturelles. »

(a) *De Morb. sacr.* pag. 86, 87, &c.

INTRODUCTION. Ivij

Tous ces prestiges ne fourniront donc jamais les ressources qu'on (a) ne doit chercher que dans l'habileté du médecin assez instruit pour opérer dans le corps les changemens convenables : de sorte que si l'on (b) n'a pas d'un traitement le succès qu'on osoit s'en promettre, après avoir tout considéré avec soin, il faut en rejeter la cause sur la violence de la maladie, & non pas sur des choses furnaturelles qui ne peuvent avoir lieu ; mais encore moins sur l'art qui ne peut pas renverser les lois de la nature. Vouloir qu'un médecin (c) gué-

On voit par ces réflexions ce qu'on doit penser de ce que dit *Per dulcis*, ou *Pardeuc*, c. 7 & 8, *des maladies de l'esprit*. Il faut distinguer dans cet habile médecin les erreurs du tems d'avec le mérite personnel. Ce médecin est intéressant en bien des choses.

(a) *Ibid.* pag. 94.

(b) *De Arte*, pag. 6.

(c) *Ibid.*

lvijj *INTRODUCTION.*

riffe tout, c'est demander (*a*) une chose contradictoire ; parce que tous les mixtes sont continuellement dans un accroissement & dans un décroissement nécessaire ; & que par conséquent, le corps doit se dissoudre avec le tems, ou par l'action des causes instantanées suffisantes, comme nous l'avons dit.

Autant la superstition est blâmable dans un médecin, autant (*b*) sa crédulité est dangereuse, comme on l'a déjà dit. Tous les jours on voit mille choses assurées avec hardiesse & sans raison : ce sont autant de sources (*c*) d'erreurs. Il faut ainsi se

(*a*) *De decent. Habit.* pag. 29. *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 34. *De Arte*, pag. 5.

(*b*) *De decent. Hab.* pag. 29.

(*c*) *Præcept.* pag. 28. Jean. Bauhin fait une réflexion fort sensée sur la crédulité : *Viro philosopho nil est pestilenius (populari persuasione :) quippè quæ & constantes ani-*

INTRODUCTION. lix
 tenir en garde contre les fictions
 revêtues même de tous les de-
 grés de probabilité. Tout ce qui
 n'est établi que sur le raisonne-
 ment seul, ne mérite aucune
 créance, parce que c'est d'après
 des faits constans qu'il faut rai-
 sonner; autrement il résultera de
 grands (a) dommages dans la

*mos interdūm labefactet, & curiosos ac dis-
 cendi cupidos inhibeat: simpliciores verò irre-
 titos occupet sincera & vana spe credulitatis,
 quā nunquam ad genuinam & solidam rerum
 cognitionem pertingere queant. Ejusmodi multa
 sunt hodie in nobilissimā nostrā arte medicā,
 licet vana, falsa & præter rationem à doctis
 pro veris agnita, ac etiam usurpata. Hist. plant.
 tom. 1, liv. 8, pag. 157.*

(a) Voici quelques-uns de ces faits qui sont autant d'abus de la crédulité. Doit-on croire Bartholin, lorsqu'il nous dit que la femme d'un cordonnier, que son mari avoit toujours connue *λεοβιαζών* comme les infâmes Lef-
 biens, (*per os,*) avoit rendu par la bouche un foetus entier & bien formé de la longueur d'un doigt. L'homme seroit donc la seule cause matérielle de la génération. L'enfant peut donc aussi se former dans un autre viscere que dans celui qui est destiné à cela par la nature. Tout

- c vj

Ix *INTRODUCTION.*

pratique de l'art. C'est ce qui est arrivé & arrivera toujours de la part de ceux qui voudront raisonner sur la nature des maladies & des effets possibles des médicaments, avant d'avoir des faits positifs de leur côté.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois (a) avantageux de consulter des particuliers : ce n'est même que par cette voie que

cela est faux : donc Bartholin, & tous ceux qui l'ont prétendu, se trompent. Foës paroît avoir donné dans une autre crédulité ridicule, par les faits qu'il rapporte à l'occasion de la barbe qui vint à Phaëtuse pendant l'absence de son mari. Voyez *Epid.* 6., pag. 301.

Nombre de médecins & de chirurgiens ont recommandé le cautere actuel au sinciput pour la céphalée, l'épilepsie, &c. Hoffmann est même de ce nombre. Purman, cité en allemand par M. de Haën, dit que le chirurgien peut le pratiquer sans crainte, & qu'il ferait à souhaiter qu'on le mît en usage dans les hôpitaux comme un remède infaillible. Voyez ce qu'on en doit penser, d'après les expériences de M. de Haën, Tome III, part. 6., c. 6., pag. 180, &c.

(a) *Præcep. ibid.*

INTRODUCTION. lx

l'art s'est formé. Celui qui ne s'informe pas des cas individuels & des faits, court risque (a) de ne jamais arriver au but de l'art. Si les anciens s'étoient conduit ainsi, la médecine feroit encore un art ignoré, ou l'art du hasard. Mais, pour s'instruire des faits & en tirer avantage, il faut (b) le jugement le plus sain, rapporter les observations (c) particulières à des principes généraux. C'est-là la voie démonstrative, le moyen d'éviter la surprise, & de bien saisir l'occasion qu'il est si important de sçavoir connoître.

» Ces réflexions (d) ne feront
» sans doute pas goûtées de ces
» charlatans qui n'ont que l'igno-

(a) *De prisc. Med.* pag. 9.

(b) *De decent. Habit.* pag. 25.

(c) *Præcept.* pag. 28.

(d) *Ibid.* pag. 29.

Ixij INTRODUCTION.

» rance pour partage , & qui , in-
 » dignes du nom de médecin ,
 » font de la médecine un art for-
 » dide , & ne sçavent pas que le
 » médecin doit être en tout guidé
 » par l'amour de l'humanité. Aussi
 » ces gens n'ont-ils de réputation
 » que par la protection de quel-
 » ques personnes de nom qui les
 » ont tirés de l'obscurité où ils
 » seroient toujours restés. Ils évi-
 » tent la présence des vrais mé-
 » decins , ne paroissent plus dès
 » qu'une maladie devient sérieuse ,
 » & , par la conduite la plus
 » odieuse , refusent (a) le secours
 » qu'ils avoient fait espérer. De-
 » là vient que les malades , ne
 » sçachant à qui se fier , & pressés
 » par le désir de recouvrer la
 » santé , changent aussi volon-
 » tiers de remède , que ceux qui

(a) Je lis *bonniers* , le sens de *averses* est
refusans. Foës a estropié le sens de ce passage.

INTRODUCTION. Ixiiij

» les traitent font paroître d'in-
 » conséquence. Le vrai médecin
 » au contraire (a) se met au grand
 » jour avec confiance. C'est avec
 » douceur qu'il se présente à ses
 » malades, fournit à leurs besoins
 » s'ils sont dans l'indigence; pré-
 » fere même la reconnaissance
 » des malades, à la gloire de les
 » avoir guéris. Mais c'en est af-
 » fez de ces réflexions sur cet ar-
 » ticle; revenons aux causes des
 » maladies.»

Outre les causes précédentes, il faut encore considérer la manière (b) de vivre, laquelle influe si considérablement sur la santé. Nous entendons par-là tous les alimens solides & fluides, & les exercices. Mais il n'est pas si (c) aisé qu'on le pense de voir

(a) Je lis *περισσεις εστιν οι εν αδικιαις*.
περισσος signifie *diffidens*.

(b) *De Nat. hom.* p. 7.

(c) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

Ixiv *INTRODUCTION.*

dans l'usage des alimens ce en quoi ils peuvent être utiles ou nuisibles. Il faut pour cela être exactement instruit de la nature de l'homme en général, & connoître ce qui peut résulter de (a) particulier par rapport aux climats, à l'âge, au tempérament, au sexe, à la situation des lieux, à la saison. On doit encore être parfaitement instruit de la nature particulière de tout ce qui peut servir d'aliment. En effet, il est une (b) grande différence entre les substances d'une même espèce qui viennent dans des pays différens. Certaines substances sont même un poison pour une espèce d'animaux, & ne le sont pas pour une autre. On ne doit jamais

(a) *De Salub. viti. pag. 4.*

(b) *De Viat. rat. liv. 3, pag. 34.* Tachenius dit aussi: *Incredibile quod in aceto eluceat non solum vini, sed etiam regionis qualitas.* Hippocr. chim. c. 10, pag. 55.

INTRODUCTION. Ixv
statuer rien de fixe à cet égard :
c'est de l'expérience qu'il faut (a)
l'apprendre. Les Traités qu'on a
écrits sur cet article, laissent tous
quelques chose à désirer, parce
qu'on n'a pas pris l'expérience
pour guide.

Des alimens innocens d'eux-
mêmes deviendront une cause de
maladie, si l'on n'y joint pas les
exercices convenables. On doit
toujours consulter l'âge, le tem-
pérament, &c. lorsqu'il s'agit de
raisonner d'après les exercices, (b)
& voir dans la profession des su-
jets ce qui se trouvera de mal

(a) Muschembroeck nous propose une ma-
chine pour éprouver quels fruits sont d'une
plus facile digestion, §. 1663, n° 28 ; mais
il est bon de joindre à ces expériences la ré-
flexion de Celse : *Non quidquid boni succi*
est proteinus stomacho convenit, neque quid-
quid stomacho convenit proteinus est boni succi,
liv. 2, c. 25. *Epid.* liv. 2, pag. 93. Voyez
Foës, pag. 94.

(b) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

lxvj *INTRODUCTION.*

réglé entre les alimens, les exercices, & la force des sujets : car toutes ces choses (a) font autant de différences essentielles pour la santé ou la maladie. Faute de faire ces réflexions, on déduit de causes imaginaires (b) des effets qui n'y ont aucun rapport, ou l'on prescrit des règles contraires à la nature. Le corps succombe insensiblement (c) sous la force de causes lentes dans leurs opérations, mais qui n'en déterminent pas moins l'état malade tôt ou tard. En effet, le corps ne se dérange (d) que lentement de l'état de santé, à moins que les causes n'agissent violemment ; parce que la nature a pendant très-long-tems au-

(a) *De Salub. viet.* pag. 4. *De Viet.* liv. 1,
pag. 10.

(b) *De prisc. Med.* pag. 18.

(c) *De Viet. rat.* liv. 1, pag. 7.

(d) *Ibid.* pag. 8.

INTRODUCTION. . lxvij
 tant de moyens (*a*) de rétablissement ou de conservation que de destruction. On ne saura donc jamais discerner ces causes secrètes, si l'on ne sait aussi (*b*) ce qui résulte directement de ces différentes circonstances ; pourquoi une chose peut faire mal, quand, & à qui ? Un médecin est toujours inexcusable (*c*) lorsqu'il n'est pas instruit à cet égard.

Les passions (*d*) ne méritent pas moins d'attention & de jugement de la part du médecin. Conséquemment les dispositions de l'esprit des sujets, tant comme (*e*) causes que comme (*f*)

(*a*) *De Morbo. sacr.* pag. 94, ἐκαστον
 ἐχει διναιμιν εις ἐωντα, και εξει επιφερον, &c.

(*b*) *De prisc. Med.* pag. 18.

(*c*) *Epid. 6*, sect. 8, n° 48, συμφορει
 γαρ πολλαι: *Res plena calamitatis est*, dit
 Foës.

(*d*) *Epid. 6*, sect. 8, n° 28.

(*e*) *De Humorib.* pag. 17.

(*f*) *Epid. 6*, sect. 7, n° 10.

Ixvij *INTRODUCTION.*

effets des maladies, seront un objet des plus essentiels pour un homme jaloux de son devoir & de sa réputation. Il est étonnant combien un médecin peut contribuer au bien-être des malades, s'il a étudié le cœur humain. Quoiqu'il soit impossible de dire comment l'ame & le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, l'expérience nous fait voir tous les jours les effets les plus marqués de ce commerce mutuel. La tristesse (a), la crainte, causent un sentiment désagréable; on éprouve alors des anxiétés précordiales; le diaphragme, le cœur se resserrent: on sent une horreur par tout le corps: le cœur se ferme, ne reçoit plus de sang, & le sujet pérît. Une joie excessive (b) produit le même

(a) *De Marb. Sac.* pag. 93.

(b) *Ibid.*

INTRODUCTION. Ixix

effet. La colere (*a*) cause une pareille tension au cerveau, aux poumons ; ou le sang & les humeurs se portent alors avec impétuosité à ces parties. Au contraire, la tranquillité d'ame la met en liberté ; les soucis (*b*) la déplacent de son centre ; enfin les chagrins taciturnes & la misanthropie qui les suit, font périr (*c*) peu à peu : l'ame est alors comme un feu (*d*) dévorant qui

(*a*) *Epid.* 6, sect. 5, n° 8.

(*b*) *Ibid.* n° 10.

(*c*) *Coac.*

(*d*) *Epid.* 6, sect. 5, n° 5. Hipp. croyoit réellement, comme presque tous les anciens, que l'ame étoit un feu élémentaire & inaltérable, par conséquent immortelle. *De Carnib.* Il en place le siége dans le cerveau. *De Morb. sac.* pag. 99. L'auteur du Traité du Cœur la place dans le ventricule gauche du cœur ; *Moyse*, dans le sang, ou plutôt, selon le style de sa langue, il prend le sang pour l'ame : d'autres placent l'ame ailleurs. Le sophiste *Salluste*, dans la Collection mythologique de *Thomas-Gale*, prétend qu'elle n'est ni hors du corps, ni dedans. Tous les

Ixx *INTRODUCTION.*
consume le corps qui lui sert de
nourriture.

Il faut dans tout bon (*a*) tem-
pérément certaine ardeur natu-
relle : mais cette ardeur devien-
dra bientôt excessive & même
fureur, si le régime en augmente
les degrés. Au contraire, un ré-
gime approprié au tempérément,
& réglé de maniere (*b*) à main-
tenir l'équilibre entre nos facul-
tés naturelles, nous rend prudens,
discrets ; empêche les passions de
s'écartez de l'ordre de la nature :
les facultés de l'ame en devien-
nent plus parfaites ; l'esprit est
plus pénétrant, sur-tout lorsqu'on
y joint les exercices convena-
bles. De-là résulte l'état sain de
l'ame & du corps. Quelque heu-
reuses (*c*) qu'en soient les dispo-
philosophes anciens & modernes n'ont fait
que balbutier sur cet article.

(*a*) *De Vit. rat.* liv. 1, pag. 19.

(*b*) *Ibid.* pag. 18.

(*c*) *Ibid.*

INTRODUCTION. lxxij
 sitions, il est de fait qu'elles se perfectionnent ou s'altèrent proportionnément au régime. On voit par-là ce qu'un médecin doit considérer dans la maniere de vivre par rapport aux passions.

Il doit en connoître le jeu particulier dans chaque individu, pour sçavoir en tirer parti dans le befoin, en excitant l'un (a) ou l'autre mouvement de l'ame, selon les vues qu'il peut avoir. Tantôt c'est la (b) colere, tantôt la crainte (c) dont il faut tirer avantage; & ainsi des autres passions qu'il est toujours avantageux de réveiller, sur-tout dans ces momens où la machine paraît succomber sous le poids des maux qui l'accablent. Il est de fait que la crainte a guéri des

(a) *Epid.* 2, p. 119. Voyez Foës, p. 20.
 Cette remarque est d'un habile homme.

(b) *Ibid.*
 (c) *Epid.* 6, sect. 8, n° 45.

lxxij *INTRODUCTION.*

maladies supérieures à toutes les tentatives de l'art. Mais ce talent n'est pas (a) le fruit de peu de réflexions, & de peu d'exercice.

La connoissance de tous les objets dont on vient de voir le détail, mettra aisément le médecin en état de connoître le tempérament de chaque sujet. Or il est facile de reconnoître une maladie, lorsqu'on sait celle à laquelle un sujet a le plus (b) de disposition; & ce qui peut résulter de l'intempérie plus ou moins grande de ses humeurs, dans chaque saison & dans les différens âges, conséquemment à sa manière de vivre & de sentir.

Après ces causes éloignées internes ou externes, viennent les causes prochaines, ou celles

(a) *De humorib. χει ταυτα διαγεγνωσθαι,*
pag. 17.

(b) *Ibid.*

qui

INTRODUCTION. lxxij
 qui (a) déterminent l'état actuel
 de la maladie. La connoissance de
 ces causes dépend de l'art d'in-
 terroger (b) les malades ou les
 assistants ; talent plus rare qu'on
 ne le croit communément : car,
 pour bien s'informer d'une chose,
 il en faut savoir un grand nom-
 bre. Il faut aussi savoir deviner
 dans une réponse, ce que (c) le
 malade ne peut dire. Après dif-
 férentes interrogations, on exa-
 mine (d) la suite & le point di-
 rect des réponses, l'analogie
 qu'elles ont avec les causes pos-
 sibles du cas actuel : on cherche
 la différence des circonstances,
 & l'on fait un tout uniforme des
 parties dissemblables. Tel est le
 chemin des découvertes, & le

(a) *Epid.* liv. 2, pag. 89. *Epid.* 6, sect. 3,
 n° 25. Voyez Foës.

(b) *Epid.* 6, sect. 2, n° 33.

(c) *De Viat. rat. in acut.* pag. 52.

(d) *Epid.* 6, sect. 3, n° 16.

Tome I. d

Ixxiv *INTRODUCTION.*

moyen d'estimer (a) les choses à leur juste valeur. Quelque difficile (b) que cela soit, il faut du moins en approcher le plus qu'il est possible : car il est aisé de guérir une (c) maladie, quand on en connoît les causes.

Dès qu'on s'est assuré des causes de la maladie actuelle, on fera en sorte de s'assurer du moment où elle (d) a commencé comme telle, & avec quels symptômes. Cela est essentiel pour en estimer les différens états, & en reconnoître les crises qu'il est si important de ne pas méconnoître : pour cet effet, il est bon de se rappeler les principes suivans.

» Toute maladie est précédée » de (e) signes précurseurs ou

(a) *De Alim.* pag. 51.

(b) *Ibid.*

(c) *De Nat hom.* pag. 10.

(d) *Aphor.* 12, liv. 1. *Epid.* 6, seq. 8 ;
n° 32 & 33.

(e) *De Arte*, pag. 17. *De Viat. rat.* liv. 2.

INTRODUCTION. lxxv

» *avant-coureurs*. Quelquefois la
 » nature est assez puissante pour
 » empêcher l'état déterminé de
 » la maladie : alors ces signes dis-
 » paroissent. Quelquefois aussi ces
 » signes perséverent : on est alors
 » à la veille d'une maladie. C'est
 » à ce moment qu'il faut appeler
 » l'art au secours ; & l'on sera peut-
 » être assez heureux pour détruire
 » les causes morbifiques , sans
 » que la nature souffre aucune
 » violence. » On agira donc se-
 lon la nature des causes : ou la
 maladie aura certainement lieu ,
 parce que l'effet est nécessaire-
 ment lié avec sa cause.

Dès que la maladie est déter-
 minée , pour n'avoir pas pris les

pag. 38. Cet endroit est digne de l'attention
 d'un médecin. Hipp. y donne les signes qui
 résultent de la pléthora. Il appelle ces signes
~~τερρεντία~~ , & ~~αρρενεργία~~ . Les Latins
 les ont appelés *terrentia morbi*. Voyez ce que
 M. Grant a dit sur ces signes, *Traité des Fièvres*.

di

Ixxvj *INTRODUCTION.*

précautions nécessaires, il se présente d'autres signes, ou les mêmes en partie, mais beaucoup plus sensibles. Ces signes sont 1^o ceux qui décelent la maladie à son commencement; 2^o ceux qui indiquent son accroissement; 3^o ceux qui indiquent son dernier accroissement, ou son état; 4^o ceux qui indiquent sa solution ou la crise, soit bonne, soit funeste, ou qui l'accompagnent. Tous ces signes présentent autant d'indications différentes, qu'il faut bien se garder de confondre l'une avec l'autre. C'est un point si important, qu'il n'est de médecin (a) capable de traiter une maladie, que celui qui sait juger pertinemment de la valeur des signes: car ce n'est que par là qu'on sait être (b) *utile* ou *ne*

(a) *De Medico*, pag. 23.

(b) *Epid.* 1, pag. 22. Voyez la réflexion

*INTRODUCTION. lxxvij
pas nuire : ce en quoi se renferme
tout l'art d'un médecin.*

Comme on range quelquefois sous une même dénomination des maladies différentes , mais dont la dénomination se prend du symptôme le plus sensible , il ne faut pas s'attendre à voir les mêmes signes dans ces maladies : ou les mêmes signes ne présenteront pas les mêmes indications , par rapport au concours des signes différens ; principe important , & dont on peut voir l'exemple au Livre 2 des *Maladies* , pages 32 & 33. Il s'agit là de différentes espèces de pleurésies. Le traitement y est exposé d'une manière très-sage & digne d'un grand maître.

Ici (a) s'ouvrira le plus vaste
importante de Galien sur ce principe essentiel, *Où συνέπει*, &c. p. 23. édit. de Foës, l. 7.
(a) Les écrits d'Hippocrate traitent pres-
d iij

lxxvij *INTRODUCTION.*

champ de la médecine, si mon but étoit d'entrer dans le détail de tous les rapports de ce qui peut être considéré comme signe. Il me suffit d'en indiquer les principaux: on les trouvera examinés dans le corps de l'Ouvrage suivant. Le premier objet qui marque à certain point l'état du malade, est son extérieur; sçavoir, l'état des yeux, de ses lèvres, du visage; l'action de ses mains, sa position dans le lit: tout cela est exposé par un habile maître, que tous des signes, soit en général, soit en particulier. Cet habile maître, qui regardoit avec raison la sémiotique comme la partie la plus importante & la plus difficile de la médecine, paroît s'être proposé dans tous ses écrits, de ne laisser rien à désirer là-dessus à ceux qu'il instruisoit: aussi n'est-il encore de vraie sémiotique que la sienne. Ceux qui ont cru qu'il n'avoit fait que peu d'attention au pouls, sont tous convaincus de faux, parce qu'il dit, *de Dieb. judicat. pag. 25. de Aliment. pag. 52. de Humorib. pag. 15.* & ailleurs. J'ai fait voir dans une note de l'ouvrage, combien il l'avoit exactement connu.

INTRODUCTION. lxxix

Prænot. s. 2, p. 4, &c. Le médecin voit ensuite l'état du pouls, qu'il est important de tâter en plusieurs endroits, aux deux bras, aux tempes, aux angles des yeux, si l'on veut reconnoître les crises & les bien juger. L'état de la respiration si analogue à celui du pouls, est un signe d'une grande autorité pour établir le pronostic: en faisant attention de ne pas confondre *τα συγγειες* ce qu'il y a de naturellement extraordinaire dans certains sujets relativement à ces deux signes. Le pouls varie aussi selon les différens âges (a) & les différens sexes, les saisons & les passions.

On examine ensuite les excrétions, telles que les sueurs cri-

(a) Avicenne veut que l'on ait égard à la différence que le climat peut causer dans le pouls, liv. 1, fen. 2, doct. 3, c. 10. Personne n'a mieux vu que lui les différences que les passions causent dans le pouls. *Ibid.* c. 18.

d iv

Ixxx *INTRODUCTION.*

tiques ou non telles ; les urines, les selles, la salive ; les hémorragies qui ont lieu par des voies ordinaires, telles que celles des narines, de la gorge, des poumons, des gencives, des vaisseaux hémorroïdaux, de l'utérus ; ou par des voies extraordinaires, comme par la peau, ou à l'une ou l'autre partie où la nature ne les produit pas ordinairement. Il ne faut pas confondre celles qui viennent (a) de la gorge avec celles des poumons : les plus habiles y sont tous les jours trompés.

Les exhalaifons du corps & des excréptions, & la couleur de ces dernieres, ne sont pas à négliger. L'haleine plus ou moins forte, les rôts acides, nauséabonds, fétides ; l'appétit, la soif, les spasmes, la douleur, l'état des hypochondres ; les palpita-

(a) Voyez les médecins de Breslaw, p. 21,
édition Halleri.

INTRODUCTION. lxxxj

tions de cœur , les tremblemens , les chaleurs , les anxiétés précordiales ; les dispositions plus ou moins volontaires des malades à prendre ce qu'on leur donne , & mille autres choses deviennent , par les circonstances , les signes les plus importans pour un habile observateur , & qu'un œil peu attentif n'apperçoit même pas , au grand danger des malades . Toutes ces choses sont même des signes plus ou moins significatifs , selon les différens périodes des maladies .

Je ne dirai qu'un mot sur les signes décrétoires : ces signes importans ne doivent pas paroître trop tôt , & par conséquent point sans coction . Tout signe d'un état avantageux dont il n'est pas de cause réelle , est un signe trompeur & même funeste . Voyez la remarque essentielle que Foës fait

lxxxij *INTRODUCTION.*

sur cet article. *Epid. 2, s. 7, p. 105.* Hippocrate nous présente cependant quelques malades qui se sont guéris sans crise manifeste. Mais comme toute chose, suivant lui, suppose toujours une raison suffisante, on est forcé de convenir que dans ces sortes de cas, les crises partielles, insensibles même au sujet, ont suppléé à l'effet d'une crise manifeste. Les maladies chroniques ont même leurs crises comme les maladies aiguës : c'est ce dont les habiles médecins conviennent tous. En effet, la solution d'une maladie se fait, ou par assimilation des principes morbifiques que la nature réduit au caractère de nos humeurs, ou par séparation & excrétion. Dans l'un ou l'autre cas, la crise ou la destruction des matières morbifiques aura donc lieu. **Mais, comme la nature ne peut**

INTRODUCTION. lxxxij
pas toujours , ou réduire toutes
les matieres morbifiques , ou en
faire la séparation totale , il y
aura donc aussi des crises com-
plettes , ou des crises incomplet-
tes , qui tantôt se succèdent par
intervalles & détruisent enfin la
cause de la maladie ; tantôt oc-
caſionnent des métastases , d'où
il résulte d'autres maladies.

La succession des maladies ,
à laquelle Hippocrate vouloit que
les médecins fissent tant d'atten-
tion , n'a pas encore été examinée
depuis lui & Galien avec l'at-
tention qu'il y apportoit. On ne
voit même presque rien , sur ce
ſujet , de bien réfléchi chez les
médecins modernes , avant Ba-
glivi , & Rega de *Sympath.* que
l'on peut consulter pour en voir
quelques exemples. Une mala-
die peut donc être cause d'une
autre , & quelquefois plus grave.

lxxxiv *INTRODUCTION.*

Cela nous fait voir qu'il ne suffit pas de tenter une guérison, mais qu'il faut encore en prévoir les suites. Ce qui est maladie dans un tems, ne l'étant plus dans un autre, ou du moins étant le moyen unique de conserver la vie du sujet, ce seroit une imprudence extrême d'en tenter la guérison. Les hémorroïdes, par exemple, se guérissent tous les jours en apparence, & l'on est surpris, quelques années après, de voir les sujets attaqués de maux de poitrine, de goutte, de douleurs latérales fixes & intractables. La migraine est aussi suivie des plus dangereux effets, si on la traite inconsidérément. L'humeur qui la cause, est la plupart du tems de la nature des humeurs goutteuses; c'est sur le foie, les poumons, les intestins, les vaisseaux hémorroïdaux qu'elle se jette, si

INTRODUCTION. lxxxv
on l'inquiète mal-à-propos. J'en
ai vu plusieurs exemples : c'est à
la nature à chercher une issue ou
au moins un lieu convenable à
cette humeur, pour en garantir les
parties nobles. La nature opere
alors de tems en tems quelques
crises partielles, qui sont tout le
soulagement qu'on doit attendre,
quand les remèdes pris prudem-
ment & long-temps sont inutiles.
Si l'humeur de la migraine s'est
déposée aux vaisseaux hémorroï-
daux, & qu'on lui fasse quitter
cet endroit par des topiques, le
sujet mourra peut-être subite-
ment, comme cela s'est vu.

Les maladies cutanées, sui-
vies si souvent des accidens les
plus funestes, pour avoir été gué-
ries inconsidérément, ne prou-
vent que trop combien il faut
de prudence pour entreprendre
de les guérir. C'est un serpent

lxxxvj *INTRODUCTION.*

caché sous l'herbe , lequel fait périr tôt ou tard ceux qui l'ont osé toucher. J'ai vu les spasmes & les convulsions succéder à une guérison apparente de la *goutte-rose*. La guérison de la gale est quelquefois suivie d'hydropisie , d'apoplexie , d'épilepsie , de manie. Il est si vrai que ces maladies en viennent alors , qu'on les fait cesser en faisant reprendre la gale , si les sujets n'en sont pas encore les victimes.

J'ose ici dire deux mots des suites des maladies vénériennes traitées par des ignorans , ou avec le sublimé corrosif. Je ne sçais comment des gens qui se vouent par état au bien de l'humanité , osent (a) introduire un

(a) *Quare fidem nostris autoribus adhibentes non credamus qui buscumque medicinis ; nec vulneri vulnus superponendum putemus : sed ita ægris remedium porrigendum esse credamus, ut neque gravibus tormentis, neque in-*

INTRODUCTION. lxxxvij
pareil remède dans le corps hu-
main. Je conviens qu'aux grands
maux , il faut les grands remè-
des : mais ces remèdes ne doi-
vent pas non plus excéder les
forces de la nature. J'ai vu plu-
sieurs sujets réellement guéris de
maux vénériens par l'usage de
ce médicament , traîner une vie
languissante , & périr d'une phtis-
sie hépatique. Ceux qui préco-
nissent ce remède , & l'adminis-
trent si légèrement , devroient
au moins prévenir ses suites. Les
correctifs dont on use dans ce
traitement , ne sont pas suffi-
sants pour apprivoiser un pareil
remède. Le mercure doux joint
au soufre doré d'antimoine pro-
duit les effets les plus avanta-
geux , sans exposer aux mêmes

tolerabili medicinæ curatione crucientur. Epist.
Vindici. ante Marcel. de Medicament. Med.
princip. edit. H. Steph,

Ixxxvij INTRODUCTION
 risques; il est donc préférable. S'il manque quelquefois , le sublimé n'est pas non plus suivi d'heureux succès dans tous les cas. Les mauvais reliquats du traitement avec le sublimé sont d'autant plus dangereux, qu'ils se manifestent toujours à des parties tendineuses ou aponévrotiques , comme j'en ai vu plusieurs exemples , & cela , quelques années après la guérison des maux vénériens. Les ulcères qui en sont résultés étoient des plus malins & intraitables. Ces conséquences sont d'autant plus à craindre, qu'il n'est pas aujourd'hui un barbier qui ne se flatte de sçavoir employer ce remède , dont les plus habiles gens même ont tant de raison de redouter l'usage.

Il y a à la fin du Tome III de cet Ovrage un Errata que le Lecteur est prié de consulter.

DE



DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Différence de nos Connoissances.

JE développerai mieux les idées que je me suis faites de l'expérience, en rappelant d'abord les différentes sources de nos connaissances.

Nous acquérons des connaissances par le moyen des sens, & par la réflexion que l'esprit fait sur lui-même conséquemment à l'impression des objets qui ont affecté les sens.

Tome I.

A

2 DE LA DIFFÉRENCE

Parmi le grand nombre des objets qui se présentent sur le vaste théâtre du monde, les sens en saisissent autant qu'il leur est possible, & confient (a) le dépôt de ces impressions

(a) L'auteur dit, *en confient le souvenir à la mémoire*. Du reste, voici comme Hippocrate rend la même pensée. « Les sens sont » premièrement affectés, & servent comme » de guide à l'esprit pour la perception des » objets; l'esprit retient ensuite, comme en » dépôt en lui-même, les perceptions des » objets dont il a eu occasion d'être affecté » plusieurs fois, & se les rappelle ensuite au » besoin, & de la même manière qu'il les a » saisis. J'admetts donc (en médecine) tout » raisonnement qui partira d'un fait, & qui » tendra à une conséquence appuyée sur une » chose manifeste; car on sent bien que l'es- » prit peut raisonner avec certitude d'après » des faits manifestes qu'on prendra pour prin- » cipe d'un raisonnement; au lieu que, si » l'on ne forme de raisonnement que d'après » des probabilités, & non d'après des induc- » tions fondées sur la certitude d'un fait, on a » toujours lieu de se repentir de ses conclu- » sions: en effet, ce n'est raisonner qu'au ha- » sard.... C'est pourquoi il faut, en géné- » ral, s'attacher à des faits, partir de-là pour » généraliser les principes de notre art, ne

A

.1 1801

DE NOS CONNOISSANCES. 3

à la mémoire. Or j'appelle *matière brute* la collection de ces impressions des sens, ou les idées simples que les sens nous fournissent alors.

L'esprit compare, dispose, & lie ces idées simples acquises par les sens, apperçoit leurs rapports, & en forme des idées composées. De ces idées, il déduit & établit des principes, pour en tirer ensuite des conclusions qui découlent naturellement des principes simples & certains, ou qui sont la conséquence de plusieurs principes compliqués, tant certains qu'incertains; &, dans ce dernier cas, ce sont les facultés réunies de l'esprit, qui agissent.

» jamais les perdre de vue, si l'on veut que
 » la médecine devienne un art facile à exer-
 » cer, & ne pas s'exposer à y commettre
 » des fautes. » *Hip. Præcept.* Je cite ici ces
 différens passages d'Hippocrate, pour faire
 voir avec quelle sagesse cet habile homme
 avoit envisagé les principes de l'expérience
 du médecin. Aussi voyons-nous, par ses
 Aphorismes, que jamais homme n'a mieux
 possédé que lui l'art de généraliser les prin-
 cipes, comme le disent fort bien les méde-
 cins de Breslaw, page 413, édit. Haller.

A ij

4 DE LA DIFFÉRENCE

Les sciences diffèrent encore plus entr'elles par la différence de ces principes, que par leurs objets. Les unes sont claires, simples, certaines, trouvent toutes les avenues de notre ame ouvertes ; elles y entrent sans éprouver de résistance, & portent la conviction avec elles : les autres demandent à être approfondies, & ne présentent aucun côté lumineux qu'à la faveur de l'expérience, c'est par ce moyen seul qu'on peut les saisir ; mais la persuasion ne les accompagne pas comme les autres, parce qu'elles ne sont pas si aisées à comprendre. Les connaissances qui découlent de principes clairs, simples & certains, font une partie des mathématiques ; car il n'y a rien de certain que les mathématiques pures. Les connaissances des vérités que l'on déduit de principes compliqués en partie certains, en partie incertains, comprennent sur-tout ce que nous appelons la morale, la politique, l'art militaire, & l'art de guérir.

La médecine, non plus que les

DE NOS CONNOISSANCES. 5
 autres sciences susdites, n'est pas si
 sûre que les mathématiques pures ;
 car il reste souvent quelques doutes
 après les preuves qu'elle peut admi-
 nistrer. Il faut, pour la médecine,
 l'esprit le plus délié & le plus péné-
 trant, parce que souvent elle est
 obligée de s'en tenir à de simples
 probabilités, dont il n'est pas possi-
 ble de saisir le plus haut degré, sans
 une extrême pénétration ; & que le
 médecin ayant presque toujours à
 faire l'application de principes qui
 ne sont pas déterminés par l'évi-
 dence, il doit être, malgré lui-mê-
 me, inventeur dans la pratique de
 son art. (a)

(a) Sydenham avoit donc raison de dire
 que « la science de la médecine surpassoit
 » une capacité ordinaire, & qu'il falloit plus
 » de génie pour en saisir l'ensemble, que
 » pour tout ce que la philosophie peut en-
 » seigner ; car les opérations de la nature,
 » sur l'observation desquelles seules la vraie
 » pratique est fondée, exigent, pour être
 » discernées avec la justesse requise, plus de
 » génie & de pénétration que celle d'aucun
 » autre art fondé sur l'hypothèse la plus pro-
 » bable. » Réponse au D. Brady.

A iii

6 DE LA DIFFÉRENCE

La connaissance des idées simples est la base de chaque science particulière. L'industrie des individus de l'humanité s'occupe à tirer du monde moral & physique la matière brute des sciences. & la livre, en cet état, au philosophe. Celui-ci parcourt, examine d'un œil pénétrant l'amas de ces provisions, en rejette les unes, & garde les autres.

Cette matière brute ne s'çauroit jamais être trop abondante. Nous avons obligation & à celui qui ramasse tout pêle-mêle sans porter ses vues plus loin, & à celui qui, plus intelligent, ne cueille qu'avec délicatesse la fleur des choses qui se présentent à lui, & au grand génie, qui, tel qu'un Démocrite, un Aristote, un Bacon, vient s'abaisser pour considérer la nature dans tous ses points, & présente déjà aux races futures la matière qui doit devenir la source féconde des notions générales, & des vérités les plus lumineuses.

A mesure que les sciences s'étendent, chaque partie qu'on connaît

DE NOS CONNOISSANCES. 7
dans la nature , trouve sa vraie destination. La postérité profitera , à cet égard , des mémoires , & des collections de nos académies. Elle en extraira ce qui s'y trouve d'utile , disposera de tout pour son avantage : on sera alors plus pauvre en livres , mais plus riche en idées. Pourquoi cette occupation ne feroit-elle pas aujourd'hui celle de tant de personnes de loisir , à qui le fort a donné & les talens & les moyens ? car ces extraits ne sont pas l'ouvrage de l'ignorance.

Il n'y a que la philosophie qui puisse nous faire profiter des perceptions de nos sens , & étendre les bornes de notre esprit , parce que la philosophie seule est l'art de diriger la raison dans toutes ses recherches , de lier & d'arranger les idées acquises par le canal des sens.

Tout mon ouvrage est donc destiné à présenter l'enchaînement des principes dont la connoissance & l'application font ce que j'appelle *expérience*. Mais , comme il est des règles d'une utilité directe , & même

A iv

8 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

d'une nécessité indispensable, qui pourroient devenir ou inutiles, ou difficiles à faire, faute d'exemples, non-seulement je ferai voir au lecteur curieux d'instructions ce que c'est que l'expérience dans l'art de guérir; je le conduirai même à cette expérience sur la route de la nature.

CHAPITRE II.

De la fausse Expérience.

ON regarde, en général, l'expérience comme le simple produit des sens. L'esprit semble y avoir si peu de part, que tout ce qui peut y être d'intellectuel, y est regardé comme aussi matériel que les perceptions des sens. C'est-là ce que j'appelle *fausse expérience*, parce qu'elle n'est fondée que sur des observations fausses ou peu réfléchies, &, par conséquent, insuffisantes, ou faussement déduites de principes vrais en eux-mêmes.

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 9

On appelle communément aussi *expérience* la connaissance que l'on acquiert d'une chose par la seule intuition réitérée du même objet. Selon ce principe, il ne faut qu'avoir beaucoup voyagé pour avoir la plus grande expérience du monde ; un ancien officier aura de même la plus grande expérience possible de la guerre ; une vieille garde-malade vaudra le médecin le plus expérimenté. Un médecin qui a vu le plus grand nombre possible de malades, sera pareillement le plus accompli : aussi le peuple le préfère-t-il toujours ; &, sans s'inquiéter de ce qui caractérise la véritable expérience, il accorde à la vieille femme & au vieux médecin l'estime qu'il devroit n'accorder qu'à une longue & véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est instruit, pénétrant, homme de génie ; mais s'il a des cheveux blancs.

Ces jugemens inconsidérés ne viennent que de l'idée que la portion avengle des hommes se fait de la vieillesse. On suppose qu'un

A v.

10 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

homme âgé a plus vu qu'un jeune homme, & l'on conclut ensuite qu'il a dû penser davantage, puisqu'il a plus vu. Voilà pourquoi l'on honore inconsidérément des vieillards indignes de la moindre estime, & pourquoi les qualités les plus frappantes, & les actions les plus brillantes perdent tout leur prix; *c'est un jeune homme*, dit-on.

La seule prérogative que le jeune homme, rempli de mérite, ne peut pas disputer au grison ignorant, c'est le nombre des années; & l'on attache l'expérience à cette pitoyable prérogative, afin que du moins le vieillard puisse toujours avoir là son recours pour opprimer le jeune homme; & que le vieux arbre desséché arrête, sous ses branches stériles, les efforts que fait la jeune plante pour s'élever avec avantage.

Ce préjugé devient d'autant plus nuisible au jeune homme, qu'il reste toujours jeune vis-à-vis du vieillard. J'ai souvent remarqué de ces foibles cervelles qui regardoient toujours un jeune homme de mérite comme un jeu-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 11

ne homme, malgré son acquit & sa capacité, parce qu'ils l'avoient vu naître. C'étoit, en toutes circonstances, le même ton sévere & imposant qu'ils tenoient à son égard, lors même qu'il pouvoit être leur maître, & leur étoit en effet de beaucoup supérieur par ses talens. Il me semble entendre la nourrice d'un général d'armées couvert de blessure : *il a pourtant crié & pleuré dans mes bras!*

L'âge nous fournit l'occasion d'étendre notre esprit; mais chacun n'en a pas la volonté: d'ailleurs, tout esprit n'en est pas susceptible. La vieillesse d'un médecin respectable par son mérite, est une vieillesse honorable; sa gloire le suit par-tout: l'estime & les respects des jeunes médecins dévancent ses pas; ils l'appellent leur père, leur mentor; il est leur lumière dans l'obscurité qui les enveloppe souvent. Mais de vieux jours après une jeunesse peu estimée, ou plutôt la vieillesse d'une faible cervelle, n'est qu'ignominie. En effet, soixante-dix ans de stupidité feront-ils jamais un homme respect-

A vi

12 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

table ? Un vieux médecin, sans mérite, n'est à mes yeux qu'un homme redevenu une seconde fois enfant. Il n'a de force que dans son opiniâtreté : ces vieillards stupides ne pensent pas qu'ils étoient déjà, en naissant, à leur âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans.

On voit donc que la fausse expérience n'est tout au plus qu'une aveugle routine, & qui ne suit aucune loi. Cette routine se borne dans le cercle de certaines actions, & dans la répétition de certaines maximes dont elle ignore les raisons & les rapports ; en un mot, *un médecin de routine* exerce un art dont il ignore jusqu'aux moindres principes ; & il s'en embarrasse d'autant moins, que le peuple, dont il capte les suffrages, les croit aussi inutiles que lui.

Par le peuple ou le vulgaire, j'entendrai, dans tout le cours de cet ouvrage, ces gens qui, peu inquiets de ce que l'on a dit de grand & de vrai dans tous les âges, & incapables eux-mêmes de saisir ces grandes découvertes ou ces vérités,

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 13
voient toujours mal ce qui se passe
sous les yeux du grand nombre des
hommes, & s'en font beaucoup ac-
croire. C'est-là ce peuple ou ce vul-
gaire qui prend la routine pour la
base des connaissances humaines, &
conséquemment pour le véritable
esprit.

Qu'il me soit permis, dans un ou-
vrage de la nature de celui-ci, de
faire quelques réflexions sur cet abus.
Toute réflexion est toujours bien
placée, quand elle devient une partie
intéressante dans un ouvrage, & qu'el-
le se lie, comme d'elle-même, à l'en-
chaînement des propositions fonda-
mentales. D'ailleurs, on a toujours
droit de s'inscrire en faux contre
les abus, sur-tout lorsqu'ils peuvent
influer sur toute sorte d'états.

C'est donc aussi sur cette aveugle
routine que le vulgaire bâtit le sys-
tème de l'éducation de la jeunesse.
Quelle funeste conséquence ne doit-
il pas résulter de la conduite d'un
maître, qui, conformément à la pra-
tique reçue, & sans rien examiner
davantage, ne cherche uniquement

14. DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

qu'à rendre une jeune tête aussi stupide que la sienne ? Au lieu d'ouvrir l'esprit de son disciple, en lui apprenant à fixer un œil attentif sur tout ce qui l'environne, il lui remplit d'abord la tête de mille idées abstraites que ni lui ni son disciple ne sauront jamais apprécier. Est-il étonnant que les difficultés que rencontre l'élève, tant dans le moment présent, que par la suite, retiennent son esprit comme dans des entraves, & le forcent à s'en tenir à la seule routine, qui se contente & plus brièvement & plus aisément d'une imitation servile ? Tel est cependant l'abus où tombent presque tous les maîtres : chacun apporte ses raisons bonnes ou mauvaises. Les uns croient ne devoir voir qu'avec les yeux des générations les plus reculées. Ces ancêtres, dit-on, étoient des hommes respectables à tous égards : donc il faut suivre la routine. Les autres, incapables d'apprécier le mérite des anciens, & trop orgueilleux pour reconnoître quelque savoir dans leurs contempo-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 15
rains, sont comme un pilote sans boussole, qui n'a plus de ressource que dans la première étoile qu'il peut appercevoir; il vogue au hasard, arrivera peut-être au port: comment? Comme ces maîtres y arrivent, en suivant la routine, sans réfléchir à tous les écueils contre lesquels ils auroient certainement fait naufrage, s'ils les avoient rencontrés. Quelques autres, peut-être encore plus blâmables, & trop peu éclairés pour douter avec méthode, ne voient rien de vrai que des hasards que mille raisons contraires démentiront peut-être au premier moment; & ils se contentent encore de la routine. On en voit aussi tomber dans un abus non moins dangereux. A peine a-t-on ouvert quelques livres, dès l'instant on se croit au niveau des plus grands hommes. L'on n'a bientôt plus besoin d'instruction. On fonde son expérience sur un recueil que l'on fait, & souvent avec dédain, des préceptes qu'on croit les mieux vus, & l'on ne s'aperçoit pas qu'on agit encore plus aveuglément.

16 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

ment qu'en suivant *le grand train*, ou la routine. Tel est cependant assez fréquemment l'appareil avec lequel un disciple paroît en public, sous les yeux d'un maître tout fier de lui avoir rempli la tête de ces préceptes, & qui ne réfléchit pas qu'au premier moment le disciple échouera, avec ce savoir emprunté, contre la moindre difficulté. Faut-il être surpris que des enfans, ou des jeunes gens instruits de cette manière, ne fassent que des sujets très-médiocres dans un âge plus avancé, après avoir donné les plus belles espérances ? C'est cependant ce qu'on voit tous les jours, & ce qui doit nécessairement arriver, quand on ne tend qu'à former des esclaves de la routine.

Cette maîtresse aveugle ravit même à la société le plus grand avantage qu'elle a droit d'attendre de ses membres. Des citoyens instruits par des maîtres aussi aveugles, ou d'une manière aussi abusive, seront-ils jamais en état de connoître, comme il le faudroit, l'homme physique

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 17
& moral? Cette connoissance, qu'on peut regarder comme le principe du bonheur de la société, comme la premiere & la plus noble de nos connoissances, toujours masquée ou toujours méconnue par la routine, est cependant la seule qui puisse former des hommes, &, par conséquent, de vrais citoyens. Le médecin même semble être plus intéressé à saisir ce point essentiel, que toutes les autres classes de la société civile. En effet, les passions jouent souvent un si grand rôle dans les maladies, qu'on ne peut, sans un crime manifeste, se donner pour médecin, sans avoir fait une étude particulière de l'homme.

On s'imagine cependant qu'il n'est rien de plus aisé à saisir que cette connoissance sublime. Mais où va-t-on la chercher? Dans la conversation ou la fréquentation de gens qui n'y ont peut-être jamais réfléchi de leur vie, ou qui, pleins de préjugés, approuvent ou condamnent d'après les lois & les règles qu'on leur a dictées dans leur jeu-

18 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

nesse. Ce sont néanmoins ces gens-là qui, dans un âge plus avancé, vantent sans cesse leur expérience, & ne font pas attention qu'on pourroit leur dire, comme le fit un jour un jeune soldat à un vieux capitaine : *Le seul avantage que vous avez sur moi, c'est d'avoir usé plus de souliers.*

En effet, nous voyons tous les jours combien cette prétendue expérience se trouve stérile ou impuissante. C'est ce qui doit nécessairement arriver, quand on n'a étudié ni l'homme ni la nature.

L'agriculture languissoit depuis très - long temps sous les mains d'ignorans esclaves de la routine. On ne devoit pas exiger que le cultivateur examinât de lui-même, & sans être conduit par le philosophe, les mystères de la nature : ordinairement il n'a d'esprit que ce qu'il lui en faut habituellement pour défricher, labourer, ensemencer, & faire sa récolte ; il n'a même pas assez de raison pour se rendre à des avis. Les préjugés ont tant de pouvoir, que le paysan le plus misérable goûte

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 19
même le plaisir de la liberté dans son opiniâtreté. Qu'un cultivateur intelligent recueille en un an, plus que ce payfan en dix, *je n'aurois jamais cru cela*, dit-il ; mais il s'en tient à sa routine & à la pratique de ses peres, plutôt que d'examiner s'il ne tireroit pas du même champ le même avantage que l'autre. Les habitans de Minorque, au lieu de greffer leurs arbres comme ils le virent d'abord faire aux Anglois, se contentent de leur dire que personne ne sçavoit mieux que Dieu comment les arbres devoient croître. Un amour éclairé du genre humain, a donc engagé certain nombre de citoyens à arracher l'agriculture à cet abus superstitieux de la routine ; &, depuis quelques années, il s'est formé plusieurs sociétés qui se sont consacrées à suivre ces vues. Nous n'examinons pas ici si c'est le blé ou le fer, c'est-à-dire la faim ou la force qui ont d'abord civilisé les hommes ; mais nous commençons à comprendre qu'avec un coin de terre & du fer, il est possible de vivre

20 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

plus à l'aise que ces vastes empires affamés avec leurs flottes chargées des richesses de l'un & l'autre monde. Cependant l'aveugle routine préfère encore le fumier à l'étude de la nature, malgré les vues avantageuses de ces sociétés.

Il en est de l'artisan comme du paysan. Il se borne volontiers à ce que ses prédecesseurs lui ont transmis sur son métier, & n'ambitionne rien de plus. Sans adresse & sans art que la seule habitude, il exerce ses mains toujours d'une même manière au même travail. Comme il ignore les inventions des autres, il ne cherche pas de nouvelles lumières; ce qu'il sait lui suffit, selon lui: ce n'est pas le plus court chemin qu'il tient, c'est le plus connu, fût-il le plus long; l'habitude est tout son savoir. On a vu, il n'y a pas long temps, à Paris, la preuve de ce que j'avance. Parmi les gens éclairés qui se réunirent pour publier ce grand ouvrage qui a fait tant d'honneur à la France, plusieurs se chargèrent de se rendre chez les ar-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 21
tisans, & de les interroger sur leurs métiers, entrant même dans les plus menus détails de leurs outils. Mais ils virent avec étonnement qu'il se trouvoit à peine douze artisans capables de s'expliquer nettement sur leurs outils & leurs ouvrages : plusieurs même ne connoissoient pas le nom des outils dont ils se servoient depuis quarante ans. Rousseau appelle ces gens, des machines qui en font agir une autre.

Parlerai-je ici de l'influence de la routine sur la politique, cet art de conduire les hommes, encore plus bizarre que l'esprit humain ? Le temps qui change, malgré l'homme, son esprit & ses mœurs, n'autorise-t-il pas aussi à admettre des modifications même dans l'esprit des lois fondamentales d'un Etat ? Les révolutions continues, qui apportent tant de changemens dans la société civile, ne sont-elles pas une raison plus que suffisante pour changer aussi la constitution d'un Etat, du moins à un certain point ? Jettons les yeux sur les différens Etats de l'Europe :

22 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

n'y voyons-nous pas la preuve de la nécessité de ces changemens dans le gouvernement? Si l'esprit de l'homme étoit toujours dans un état permanent, oui, la routine ou des lois invariables deviendroient non-seulement plausibles, mais même nécessaires. Mais l'instabilité & l'inconséquence de l'esprit humain, ne prouvent que trop que la politique doit encore plus varier dans ses combinaisons, que l'homme ne varie dans ses écarts.

Je ne prétends pas ici que la politique n'ait pas ses principes déterminés. C'est toujours l'avantage d'un Etat, &c, par conséquent, le bien-être de chaque individu que la politique doit envisager dans toutes ses combinaisons. Il n'est même aucun art dont les principes & les lois soient aussi simples, si l'on sait comme il faut l'esprit du gouvernement. Que la cupidité disparaisse, & la politique deviendra un art qui rendra bientôt heureux le prince, les magistrats & le peuple. La plupart des politiques s'imaginent aussi qu'ils sont en

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 23
état de tout prévoir & de tout exécuter, quand ils se sont proposés pour modèle tel ou tel grand homme. Mais ils ne réfléchissent pas qu'ils ne sont plus dans les mêmes circonstances ; & que d'ailleurs, pour imiter ce grand homme, il faut avoir son génie & sa capacité ; sans quoi, c'est s'exposer avec témérité en se conduisant par le principe de l'imitation. L'un est un grand peintre, qui même, sans faire attention qu'il dessine en peignant, me rend ses idées avec l'expression la plus juste & la plus vive ; tandis que ses imitateurs s'avaient tout au plus calquer sur son ouvrage. C'est sans doute de ces gens que Socrate & Bolland-broke ont voulu parler, quand ils ont dit que de toutes les sciences & de tous les arts, il n'en est point qui demande moins d'étude & de connoissance que la politique.

L'art militaire, destiné à défendre les droits de l'homme, n'est pareillement, selon bien des gens, qu'une affaire de routine. On croit qu'il ne faut avec le courage qu'un esprit

éhnoméb

24 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

ordinaire pour faire un vrai guerrier; rarement même on voit un officier soupçonner que son art suppose nombre de connaissances nécessairement liées avec l'érudition. Ce n'est que le petit nombre qui pense, avec le chevalier Folard, que l'art militaire n'est qu'un métier pour le commun des hommes, & une science très-relevée pour des hommes de génie. Selon le préjugé ordinaire, un lieutenant qui montre dix cicatrices, ou un fifre qui a vu dix campagnes, est un homme d'une expérience consommée.

Mais passons à la médecine. Cet art est aux yeux de la plupart des hommes le bonheur d'avoir par hasard une recette convenable pour chaque incommodité que l'on peut éprouver; &, par conséquent, la médecine n'est qu'un pur empirisme. Un empirique en médecine est un homme qui, sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, & sur-tout aux découvertes des différens âges, demande

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 25
demande le nom d'une maladie, administre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine, & méconnoît son art. L'expérience d'un empirique est toujouss fausse, parce que cet homme exerce toujours son art sans le connoître, & suit les recettes des autres sans en examiner les causes, l'esprit & la fin. Dans les premiers âges de la médecine, il a fallu nécessairement voir les maladies avant de les examiner & de les approfondir : voilà aussi pourquoi les empiriques veulent toujours voir des malades ; mais ne veulent jamais examiner ce qu'ils voient, ni sçavoir ce qu'ils font. Ils rejettent toute instruction, réprouvent tout principe, & se croient instruits, comme par inspiration céleste, de tout ce qui mérite d'être connu. Ces gens, il est vrai, sont susceptibles de certaines combinaisons ; mais leurs combinaisons n'embrassent que les premières idées des choses, ou plutôt les seules perceptions des sens. Leur logique paroît ne pas s'étendre au-delà de l'instinct.

Tome I.

B

26 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

Il n'est pas difficile de trouver les causes des différens abus dont nous avons parlé jusqu'ici. La première & la principale vient de l'idée grossière qu'on s'est faite de l'expérience. Un très-habille homme a dit avec raison qu'il est impossible de concevoir dans quelle direction & avec quelle rapidité il faut mouvoir le bras, pour frapper avec une pierre un but éloigné : c'est par l'exercice seul qu'on acquiert cette adresse. Il est vrai que c'est par l'usage qu'on apprend à manier un fusil, un marteau, une hache ; mais on sait, par une longue expérience, que c'est en vain qu'on attendroit du seul usage un habile général d'armée, & un Palladio d'un vieux manœuvre.

Les métiers s'apprennent par l'usage ; mais on peut fournir à un artiste des idées que l'usage ne lui donneroit pas. Il travaille avec justesse, mais sans connoître l'esprit de son art ; il manque donc d'une infinité de ressources que le philosophe seul peut lui procurer. C'est faute de réfléchir sur

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 27
cet esprit des arts & métiers, que le peuple confond l'exercice de la médecine avec la pratique ordinaire des métiers : l'une est une science purement intellectuelle ; l'autre, une adresse ou une habileté dans les doigts.

La haine que l'on a pour ce qui paraît nouveau, fait aimer la routine, comme nous l'avons déjà dit : si l'on en croyoit même ces vieillards qui ne sçavent que vanter le passé, il n'y avoit pas d'ignorant de leur temps ; mais, malheureusement pour eux, ils sont des témoins vivans de la fausseté de leur assertion. Dirai-je même ici que je connois des gens qui, avec une tête bien organisée, ne lisent pas un livre, par la seule raison qu'il est nouveau. Il suffit même de parler d'un ouvrage nouveau avec quelque estime, pour leur paraître ignorant ; & vouloir leur faire entendre quelque chose autrement qu'ils ne l'ont conçu par le passé, c'est risquer d'en être hâï autant que les Anglois le furent des Irlandois, pour leur avoir défendu, sous peine de punition, de brider,

B ij

28 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.
selon leur ancien usage, leurs che-
vaux par la queue.

L'ancienne routine plaît à des su-
jets bornés, paresseux, indolens,
parce qu'il est plus aisé de faire ce
que l'on a toujours fait. Il est d'ailleurs
plus aisé d'établir trois principes
pour déterminer la nature des mala-
dies, comme le faisoient les anciens
méthodistes, & d'opposer trois re-
cettes seules à ces maladies, ou de
rejeter toute règle, comme le font
les empiriques : cela coûte moins
que d'approfondir l'art de guérir.
Quoi de plus court, de plus aisé
que de s'en tenir à un livre seul ou
à un seul remède, & de réprouver
toutes les connaissances qui ne se
trouvent pas dans ce livre, ou tous
les remèdes qui ne ressemblent pas à
celui qu'on a adopté. Il est sans
doute bien plus facile de mandier,
par une basse complaisance, le vil
applaudissement du peuple, & de se
faire louer & préconiser par des amis
gagnés par des flatteries ou par tout
autre moyen, & de ravir au vérita-
ble mérite sa récompense, en répan-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 29
dant des calomnies que le peuple n'est que trop porté à publier & à noircir encore davantage : tout cela, dis-je, est bien plus aisé que d'acquérir un véritable mérite. Les médecins des Chirigouans soufflent autour du lit de leurs malades, pour en chasser les maladies : tout le peuple est persuadé que la médecine consiste dans ce vent ; & les docteurs Chirigouans recevraient fort mal quiconque voudroit leur rendre cette méthode plus difficile. ils en sçavent assez, quand ils sçavent souffler.

L'aveugle routine se fait goûter de la multitude, parce que tous les ignorans l'approuvent, & qu'il n'est que des médecins éclairés qui la condamnent ; en général, les hommes aiment assez à rencontrer leur même manière de penser les uns dans les autres : on a même remarqué, longtemps avant nous, que c'est toujours l'amour-propre qui décide de la haine ou de l'amitié, de l'honneur ou du mépris que l'on a pour les autres, & que c'est aussi par le même principe qu'on juge du mérite. Tout

B. iij

30 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

homme éclairé est sûr de se faire un ennemi de son juge, s'il ne tâche pas de flatter son amour-propre; & il est en même temps méprisé de la multitude ignorante, parce qu'il condamne ou ne suit pas ses erreurs, ses préjugés; & que le vrai, le bien, le sçavoir qu'il approuve, est justement ce que cette multitude méprise: plus un médecin a d'esprit & de pénétration, plus il est exposé aux traits des ignorans. Agathias nous rappelle dans son histoire un empirique des plus ignorans, & qui étoit en même temps l'homme le plus hardi à parler de ce qu'il ne comprenoit nullement. Cet Uranius alla en Perse à la suite d'un ambassadeur de Constantinople, & plut si fort au roi Cosroës, que ce prince qui avoit appelé chez lui, & ensuite renvoyé les plus célèbres philosophes de la Grèce, dit que jamais il n'avoit vu un homme aussi éclairé & aussi pénétrant qu'Uranius. La cause de cette approbation, ajoute l'historien, n'est pas difficile à saisir. Nous nous sentons tous comme entraînés vers ceux qui

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 31
 nous ressemblent ; un génie de la trempe du nôtre nous plaît ; il suffit, au contraire, qu'un autre nous montre quelque supériorité pour nous déplaire.

C'est en vérité une occupation bien humiliante pour l'humanité, que de rappeler tous les préjugés qui se déclarent pour l'ignorance, la superstition, &c. & affermissent leur empire dans la société. Mais, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces préjugés tendent même à la ruine de notre bonheur, de notre santé, & nous ouvrent même souvent le tombeau. Voyons donc les funestes conséquences de ces abus.

Je dis d'abord que la société civile en souffre des dommages extrêmes. L'aveugle respect que l'on a pour les anciens usages, cause une indolence dans laquelle s'ensevelissent les plus précieux talens ; une indolence qui empêche même de penser que l'on peut être dans l'erreur ; & l'on ne fait que tomber d'une faute dans une autre. Si l'homme à préjugés est un homme puissant, soit par lui-

B iv

32 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

même , soit par son crédit , quels dommages ne pourra-t-il pas causer ? Les vues les plus sages , les projets les mieux concertés , les desseins les mieux réfléchis , ne seront-ils pas toujours présentés en pure perte , quand cet homme aura le droit & le pouvoir de dire , *cela ne me plaît pas*. Cet homme sentira peut-être qu'il a tort : mais la honte l'arrête ; & il ne veut plus devenir apprentif , après avoir été maître pendant quarante ans. En effet , combien peu de gens goûtent cette réflexion d'Horace : *Cur nescire pudens pravè quām discere malo ?* Semblables en cela aux sauvages de la Louisiane , qui , parvenus à l'âge viril , refusent d'embrasser le Christianisme , par la raison qu'ils sont trop âgés pour pratiquer des règles si difficiles. Les sciences , les arts , la justice , l'humanité , disparaissent sous l'empire de la routine , quand , avec le desir de faire respecter la vérité , on n'a pas le pouvoir de l'effectuer.

Secondement , ces préjugés déconcertent la jeunesse. Dans ce

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 33

trouble général, il est peu de jeunes gens qui aient assez de force & de courage pour ranimer leur ardeur, redoubler leurs soins, leur activité, consacrer le printemps de leurs jours aux veilles & au travail, défaire l'ignorance, & briser le sceptre de la stupidité, au risque de leur repos, de leur fortune, de leur réputation. Investi & attaqué de tout côté, le jeune homme, malgré ses efforts, retombe dans la médiocrité, où l'oppression des préjugés le retient.

Ces préjugés s'opposent donc directement aux progrès de la médecine. Comme il n'est pas de forme, disoit Socrate, que ne prenne l'esprit du vulgaire ignorant, les obstacles se multiplient sans cesse. Un médecin raisonnable ne peut donc espérer de se faire goûter que parmi des gens qui lui ressemblent; mais il aura toujours tort de vouloir paroître sage parmi des insensés. Les jugemens qu'il porte des maladies, ses traitemens, ses remèdes, seront toujours blamés ou méprisés de ceux à

B.v.

34 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.
qui sa maniere de penser doit nécessairement déplaire ; & il fera fort heureux, s'il n'est pas traité d'empoisonneur.

Jusqu'au temps des Mamelukes (*a*), l'Egypte eut des médecins qui exerçoient leur art avec esprit, probité & zèle ; mais ces tyrans barbares & ignorans ne payèrent les soins de ces médecins que par une extrême cruauté. La profonde ignorance de ces tyrans les privant de la moindre connoissance des principes de l'art, ils ordonnaient, à la moindre sensation douloureuse, qu'on les soulageât, ou qu'on les guérît, & ne faisoient rien de ce qu'on leur prescrivoit. Les médecins, contraints de se régler sur les caprices aveugles de ces maîtres absolus, ne songerent plus à guérir

(*a*) Nom d'une fameuse Dynastie qui régna long-temps en Egypte. C'étoit dans l'origine, une troupe de mille esclaves Turcs & Chrétiens achetés des Tartares par Mélic Falch, qui, les ayant formés pour la guerre, les éleva aux premières dignités de l'Empire. Leur chef portoit le titre d'Emir.

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 39

avec méthode, mais à plaire aux ty-
rans par un empirisme décidé; &, sans songer dès-lors aux maladies principales, ils ne fixoient plus leur attention que sur quelques symptômes particuliers qu'il s'agissoit de calmer à l'instant, adoucisoient les douleurs, abandonnoient toute la maladie à la nature, & ces cruels à leur malheureux sort. Ces méthodes plurent à ces maîtres; &, depuis ce temps-là, la médecine n'est plus en Egypte qu'un verbiage de femme-
lettes.

Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un médecin qui montre de la duplicité, de la bassesse, capable de digérer tous les affronts, prêt à faire le fou avec les fous, & à sacrifier à tous les idoles. Galien, qui se fit une réputation si grande & si légitime par ses qualités éminentes tant de l'esprit que du cœur, & qui avoit réuni en lui seul tout ce que les siècles précédens avoient connus dans la nature, se plaint amèrement d'un grand nombre de médecins qui ne se faisoient point de honte d'aller

B vj

36 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

faire, dès le matin, leur cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, & de chercher, en s'affervissant à la mode, à se faire une grande réputation bien ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les beaux arts & la philosophie comme des connaissances fort inutiles à un médecin. Doit-on être surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la médecine, & que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicaments, aient la hardiesse de se ranger parmi les vrais médecins, & de traiter des maladies ? Pline a fort bien dit qu'avec de l'effronterie, on passera pour médecin, si on le veut.

Cette manière de penser, qui s'est introduite depuis tant de siècles, est une suite de l'idée grossière qu'on s'est faite de la médecine dans tous les âges. J'ai ouï-dire, à la louange d'un médecin des plus suivis d'une ville, qu'il étoit aussi souple qu'un valet-de-chambre. Mais un médecin

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 37
 qui pense noblement de son art, &
 qui sait ce qu'il se doit à lui-même,
 ce qu'il doit à ses malades & aux
 assistants, aura-t-il cette souplesse ?
 C'est justement là ce qui le fait mé-
 priser. La médecine fera-t-elle donc
 quelques progrès, quand ceux qui
 pourroient le plus contribuer à sa
 perfection, ne font rien pour leur
 art.

Cet abus est sur-tout commun en
 Angleterre, où les plus grands mé-
 decins aiment mieux consacrer aux
 beaux arts, à la philosophie, aux
 mathématiques, les momens de leur
 loisir, que de s'occuper de quelques
 ouvrages qui contribuent aux progrès
 de la médecine. Bacon dit que l'im-
 posteur triomphé souvent au lit des
 malades, tandis que le vrai mérite y
 est affronté & déshonoré; car le peu-
 ple a regardé de tout temps un
 charlatan ou une vieille femme com-
 me les rivaux des vrais médecins: de-
 là vient que tout médecin qui n'a pas
 assez de grandeur d'âme pour ne pas
 s'oublier, ne se fait pas de peine de
 dire avec Salomon: *S'il en est de moi*

38 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

comme de l'insensé, pourquoi voudrois-je paroître plus sage que lui ? D'autres plus délicats prennent donc un autre parti, & cherchent à se faire une réputation en se livrant à d'autres sciences, puisque la médiocrité en médecine mène aussi loin que le plus haut degré de perfection. Bacon n'a que trop bien observé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illusoires de l'espérance, les recommandations des amis, sont des raisons valables pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs médecins, parce qu'un ignorant donne toujours plus d'espérance qu'un vrai médecin.

Freind, qui, dès sa jeunesse, a voit déjà mérité la réputation de très-grand médecin & de grand écrivain, fait aussi ce rai sonnement, & a eu le même sort : on peut voir ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre adressée au docteur Méad, cet homme si méprisé des empiriques & du peuple, & si considéré de tout ce qu'il y a voit de gens respectables. L'estime que l'on a pour les ignorans,

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 39
dit Freind dans cette lettre, est cause
que de vrais génies, qui se seroient
distingués dans la médecine, ont
cherché à se faire une réputation,
en se livrant à d'autres sciences dans
lesquelles ils ont même surpassé ceux
qui sembloient être particulièrement
destinés par la nature à cultiver ces
sciences. En effet, ceux qui n'envi-
sagent que la gloire & la réputation,
n'ont ils pas raison d'abandonner un
art dans lequel les préjugés accor-
dent autant d'estime à la médiocrité
qu'au plus rare mérite, & dont l'e-
xercice n'a d'éclat aux yeux du peu-
ple, qu'autant que la témérité l'em-
porte sur la réserve & la prudence ?

Le charlatan a même un avantage
considérable sur le vrai médecin.
C'est que, si quelqu'une de ses pro-
messes se réalise, on l'élève jusqu'aux
nues; & si le malade est trompé,
l'on est obligé de se taire par hon-
neur, & pour ne pas s'exposer à
être blâmé d'avoir confié sa guéri-
son à un malheureux qui a d'autant
plus de droit d'être fripon, que le
nombre des fots est toujours le plus

40 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter au peuple la nouveauté: plus ses promesses seront absurdes, plus il est sûr d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à l'entrée du village où il préconise ses remèdes, & fait le détail de ses miracles; &, dès l'instant, ce simple va guérir toutes les infirmités.

Galien nous a laissé le portrait de tous les charlatans dans celui de Theſſalus qui vivoit sous Néron. Son pere, dit-il, étoit un ouvrier qui ne pouvoit lui inspirer le moindre goût pour ce qu'il y a de beau & de grand. Sans aucune teinture des lettres ni de philosophie, Theſſalus se mit donc en tête d'être médecin; &, selon sa maniere grossiere de penser, il l'étoit réellement: il sen-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 45
toit cependant bien qu'il lui man-
quoit les connoissances & les quali-
tés seules capables de frayer la route
au véritable honneur; il avoit même
toujours le ton, les manieres & le
langage d'un homme de son mé-
tier; & il étoit aisé de reconnoître
en lui son pere qui étoit un cardeur
de laine. Il commença donc par ga-
gner ses malades, non en leur pres-
crivant des remèdes bien vus &
bien adaptés aux circonstances,
mais en flattant leur espoir & leur
amour-propre. Malgré la dureté na-
turelle de son caractere, il sçavoit
plier dans le besoin, & obéir à ses
malades, comme un esclave à son
maître, quand il trouvoit son compte
dans cette basse complaisance: mais
autant il étoit soumis aux malades
dont il vouloit gagner, ou avoit ga-
gné la faveur, autant il montroit
d'impudence & de témérité contre
les vrais médecins qu'il pouvoit ren-
contrer sous ses pas; car à peine eut-
il trouvé le moyen de plaire à Rome
par cette basseſſe, qu'il ne cessa de dé-
clamer, sans aucune réserve, contre

42 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

tous les médecins, & avoit même la hardiesse de soutenir qu'il n'y avoit de médecin que lui. Il n'épargnoit même pas plus les morts que les vivans, & se faisoit un plaisir de se répandre en injures contre Hippocrate. Voilà, dans ce portrait de Theſſalus, tout ce que font encore aujourd'hui les ignorans & les charlatans. L'Etat souffrira-t-il donc toujours cette malheureuse engeance; & le peuple, malgré son aveuglement, mérite-t-il d'être abandonné en proie à ces impudens empoisonneurs. Si la société a droit de s'opposer aux desseins d'un homme qui veut se rendre malheureux, pourquoi n'auroit-elle pas le même droit, lorsqu'il s'agit de conserver le plus grand nombre de ses individus? Mais, si la société a ce droit, est-elle excusable de ne pas s'en servir? Le souverain écoutera toujours favorablement les représentations qui lui seront faites à ce sujet: c'est donc aux facultés de médecine à se réunir pour arrêter ces abus.



C H A P I T R E III.

De la vraie Expérience.

Je vais opposer la vraie expérience à la fausse, la raison à l'extravagance. Le mot d'*expérience* a différentes significations : les mathématiciens, les physiciens, les médecins, les moralistes, appellent expérience (*experimentum*,) le résultat des tentatives qu'ils font pour s'instruire des effets qu'ils remarquent dans le monde physique ou moral, & pour en assigner les causes, ou la manière dont agissent ces causes. Une expérience diffère d'une simple observation, en ce que la connaissance qu'une observation nous procure, semble se présenter d'elle-même ; au lieu que celle qu'une expérience nous fournit, est le fruit de quelque tentative que l'on fait dans le dessein de voir si une chose est, ou n'est point. Un médecin qui considère tout

44 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

le cours d'une maladie avec attention, fait donc des observations; & celui qui, dans une maladie, administre quelque médicament, & prend garde aux effets qu'il produit, fait une expérience. Ainsi le médecin observateur écoute la nature; celui qui expérimente, l'interroge.

L'expérience, (*experientia*) dans la vie civile, la politique, l'art militaire, l'art de guérir, est, en général, la connaissance que l'on peut acquérir de ces sciences ou de ces arts, d'après des observations & des tentatives bien faites, ou, comme le disoit Cicéron à Lentulus, *magis experiendo quam discendo*. Mais nous appelons particulièrement expérience en médecine, l'habileté à garantir le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, & à guérir ces maladies lorsqu'elles se sont manifestées.

Cette expérience suppose pour principe la connaissance historique de son objet; car, sans cette connaissance, il est impossible de se fixer un but. Elle suppose encore la capacité de remarquer & de différencier

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 45
toutes les parties de cet objet; elle demande enfin un esprit en état de réfléchir sur ce qu'il a eu lieu d'observer, de passer des phénomènes à leurs causes, du connu à l'inconnu, de tout approfondir, & de saisir les mystères de la nature, dans ce qu'elle peut laisser appercevoir. L'érudition nous fournit la connoissance historique, l'esprit d'observation nous apprend à voir, & le génie à conclure.

Ce n'est donc point l'occasion de voir beaucoup, qui fait l'expérience, parce que la simple intuition d'une chose n'apprend rien, & que l'observation adroite d'un fait n'est même pas encore ce que l'on entend par la vraie expérience. Tout homme qui ne sait pas ce qu'il doit directement observer, ou qui n'a pas l'art de voir & de réfléchir sur ce qu'il a vu, pourra parcourir tous les pays du monde, sans avoir rien connu. Il entrera même, si l'on veut, dans une carrière encore plus importante, celle de la vie humaine; mais sans rien voir dans le cœur de l'homme.

46 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

La véritable expérience dépend surtout de la tête de celui qui cherche à l'acquérir.

Pour acquérir cette expérience, il faut non-seulement sçavoir lire dans les ouvrages de ceux qui ont ouvert le sein de la nature ; mais il faut encore être soi-même en état de pénétrer ces mêmes mystères. Comme les génies même les plus libres de préjugés n'ont pas toujours sçu se garantir de conclure précipitamment des phénomènes à la réalité, on sent combien il faut de prudence & de pénétration pour n'être pas induit en erreur par les assertions & les découvertes des plus grands hommes même. Ce n'est donc qu'avec l'organisation la plus heureuse, & l'esprit le plus réfléchi, qu'on sçaura chercher cette expérience dans les ouvrages des sçavans, ou dans le sein de la nature. Mais il faut sur-tout être prêt, en toutes circonstances, à renoncer aux principes de sa première éducation, dès que l'on en connoît l'insuffisance, ou même la fausseté ; & sçavoir dire hardiment

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 47
à son maître : *Tu t'es trompé, & non pas, tu l'as dit.*

De tout temps & chez toutes les nations, les faux médecins ont été en différend avec les vrais médecins. Malgré cela, il ne faut pas croire que la fausse expérience ne soit que du côté des empiriques, & que la vraie ne se trouve que chez les dogmatiques. On a vu de vrais médecins parmi les empiriques, comme on en a rencontré de faux parmi les dogmatiques.

Quoique les empiriques même les plus méprisables aient toujours été en grand nombre chez toutes les nations, on ne peut cependant disconvenir que, depuis les premiers âges de la médecine, jusqu'au temps où l'on a réuni la philosophie à la médecine, le médecin même le plus séné & le plus intègre n'ait été un empirique fort médiocre. Mais les médecins n'avoient pas alors ce nom; &, loin de former aucune secte, tous suivoient la même voie. Dès que l'on eut acquis plus de lumières, chacun prit insensiblement une route diffé-

48 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

rente. La plûpart des médecins se livrerent à des recherches inutiles, & ne s'occupèrent que de subtilités frivoles, abusés par la philosophie défectueuse de leur temps.

Les différentes opinions qu'on conçut alors de l'art, & les succès que l'on vit, malgré cela, de la pratique de quelques bons médicaments, formerent peu-à-peu une secte qui se proposa de renoncer à toutes les subtilités, pour s'en tenir uniquement à ce que l'expérience apprendroit. C'est au temps d'Hérophile que remonte l'origine de cette secte. Ce médecin faisoit, avec raison, moins de cas de l'art, que des moyens curatifs.

Mais bientôt les médecins s'égarerent dans leur maniere de raisonner sur les causes des maladies. Ils rejeterent les remèdes les plus importans, & dont l'expérience avoit le plus confirmé l'efficacité : ils ne voulurent plus ni saigner, ni purger, parce que ces moyens curatifs ne s'accordoient pas avec leur système : d'où Hérophile concluoit que plus

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 49

plus on croyoit avoir de connoissance, plus on s'écartoit de l'expérience. Philinus de Cos, son disciple, trouva de plus que les connoissances anatomiques qu'Hérophile lui avoit communiquées, ne lui procuraient pas plus de ressources dans le traitement des maladies; qu'ainsi c'étoit en pure perte qu'on recherchoit les causes des maladies, puisque l'anatomie même ne fournittoit aucune lumiere à cet égard; qu'il ne falloit donc pas tant raisonner, mais s'en tenir à l'expérience, qui seule faisoit le médecin. Sérapion d'Alexandrie réduisit ces idées en système; &, selon Celse, il devint le chef d'un parti dont les seigneurs prirent le nom d'empirique, du mot *ἐμπειρία*, qui signifie *expérience*.

Ces médecins entendoient donc, par expérience, ce que l'on avoit connu, soit par pur hasard, soit par quelque tentative; & ils appeloient imitation, la répétition de ce que l'on avoit fait dans telle ou telle circonstance, après en avoir remarqué la conséquence. C'étoit, selon leur

Tome I.

C

50. DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

idée, avoir une vraie expérience, quand, à l'aide d'une imitation souvent répétée, on étoit en état de se fixer des propositions, d'où l'on pouvoit déduire ce qui a lieu en toute occasion, ou ordinairement, ou rarement, ou de telle maniere. Ils conseilloient, pour acquérir cette habileté, de commencer par observer par soi-même, ensuite de lire ce que d'autres pouvoient avoir observé touchant la partie historique des maladies & leur guérison. Ils espéroient que, par-là, on pourroit conclure d'une maladie à une autre, & voir, dans le cas d'une autre maladie nouvelle, ce qu'il y auroit à faire, d'après ce que l'on avoit fait dans une maladie connue; c'est ce qu'ils appeloient conclure par analogie. Ainsi, l'expérience des empiriques étoit fondée sur le témoignage des sens, sur le souvenir de ce que d'autres avoient observé, & sur la comparaison du connu avec l'inconnu. Telle étoit l'extrême différence qu'il y avoit entre cette secte d'empiriques raisonnables, &

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 51
 les stupides empiriques des temps
 plus reculés.

Sérapion & ses successeurs ne vouloient pas qu'on entrât dans la recherche des causes cachées, & ne s'arrêtent qu'à ce qui frappoit les sens. En cela, ils avoient quelque raison. Il étoit réservé aux recherches anatomiques de nous dévoiler ces causes secrètes : or l'anatomie étoit encore dans son enfance du temps de Sérapion : aussi ne recherchoit-on alors ces causes que dans la philosophie de ces temps-là ; de sorte qu'il falloit nécessairement tomber d'une erreur dans une autre, au milieu de cette obscurité. On voit donc que les auteurs de la secte des empiriques n'avoient qu'un dessein louable en soi-même : ils tendoient à bannir de la médecine toute hypothèse & toute chicane ; ils ne vouloient pas qu'on recherchât les causes prochaines des maladies. En effet, il étoit naturellement impossible de les trouver alors ; &, comme on n'y auroit nécessairement substitué que des chimères, on auroit tou-

C ij

52 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

jours été dans le cas de mal déduire ses indications curatives. Les causes externes ou éloignées leur paroisoient mériter leur attention ; mais, en même temps, ils se mettoient peu en peine d'examiner comment ces causes agissoient. S'ils faisoient attention à ces causes, ce n'étoit pas dans le dessein d'en déduire des indications curatives, parce que ces indications leur paroisoient trop arbitraires. Ils ne prenoient donc garde à ces causes externes, que comme aux autres circonstances des maladies : c'étoit, selon eux, une partie des signes qui servoient à déterminer l'espèce de la maladie.

Ils s'en tenoient uniquement à ce qui tomboit sous les sens ; &, conséquemment, ils pensoient qu'il ne falloit que le seul usage des sens & de la mémoire pour la pratique de la médecine. S'ils admettoient quelques raisonnemens, ils les demandoient si simples, qu'il ne fût pas possible de se laisser abuser, & si naturels, qu'ils parussent se présenter comme d'eux-mêmes. Ils ne prof-

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 53

crivoient donc les raisonnemens qu'autant qu'ils étoient appuyés sur de faux principes, & qu'on auroit jugé de la nature, d'après ces raisonnemens mal fondés. Mais ils ne rejetoient ni l'examen rigoureux des phénomènes, ni l'analogie, ni l'érudition. Philinus & Sérapion n'ont donc point été blamables, si leurs sectateurs ou leurs successeurs se font écartés de leur maniere de penser, & s'ils ont condamné l'érudition, l'anatomie, la physiologie, & la philosophie qui est l'ame de la médecine. Les fondateurs de la secte empirique cherchoient la vraie expérience, & leurs stupides successeurs se contenterent de la fausse.

Si les fondateurs de cette secte ne méritoient pas d'être méprisés, les dogmatiques, leurs ennemis, ne sont pas, d'un autre côté, tous estimables sans restriction. On appeloit dogmatiques, les médecins qui exerçoient leur art d'après des principes. Ces médecins ne se contentoient pas de discerner les maladies par la réunion des symptômes qui en détermi-

C.ij

54. DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

noient l'espèce, ils vouloient encore connoître la cause de ces symptômes. Tous les moyens dont se servoient les empiriques pour connoître & guérir les maladies, ne déplaisoient pas aux dogmatiques ; mais ceux-ci prenoient encore une autre voie, celle des indications, laquelle leur paroissoit être la base de toute méthode curative. Les empiriques, comme nous l'avons dit, rejetoient ces indications, parce qu'elles sont nécessairement fondées sur la connoissance des causes que ces médecins regardoient comme inutiles, ou même comme une source d'erreurs, puisque la plupart de ces causes, selon eux, sont toujours un vrai mystère.

Les dogmatiques établissoient leurs indications sur la nature même des maladies, sur leurs causes & leurs différentes circonstances, sans se rappeler, dans le cas actuel, ce qu'ils avoient vu de semblable. Cependant Galien dit que les indications sont le principe de la pratique, & que celui qui trouve les méthodes

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 55
qui conduisent le mieux au but que montrent ces indications, mérite seul le nom de médecin. Ainsi celui qui tend à ce but par la seule expérience, est un empirique, selon Galien; & celui qui y tend par le raisonnement, un dogmatique.

On n'est pas unanimement d'accord sur le fondateur de la médecine dogmatique; les dogmatiques attribuent cette prérogative à Hippocrate, parce que, dans plusieurs de ses ouvrages, il paroît contredire assez au long & avec beaucoup de jugement ceux qui faisoient confister la médecine dans un usage aveugle; & que, d'ailleurs, il a exercé la médecine d'après des principes constans, joignant à son expérience le raisonnement des philosophes qui l'avoient précédé. Nous fauvons cependant qu'Hippocrate se bornoit la plupart du temps à la seule observation, parce qu'on ne connoissoit pas encore tous les principes nécessaires à l'art de raisonner; & que, conséquemment, il falloit s'en abstenir en bien des occasions. Ce feroit

C iv

56 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

donc plutôt Galien qu'Hippocrate que nous regarderions comme l'auteur de la secte des dogmatiques. Galien a même fait en médecine ce que Descartes a fait en philosophie : tous deux, en partant de faux principes, nous ont si bien montré l'art de raisonner, que ce n'est qu'en suivant leur méthode, qu'on peut les réfuter.

Les empiriques avoient remarqué, long-tems avant Galien, que les médecins philosophes s'abusoient, en ce qu'ils n'établiscoient les raisonnemens qu'ils faisoient sur les maladies, que par des propositions arbitraires ; que leurs définitions n'étoient nullement puisées dans la nature ; & qu'ils avoient donc raison de s'en tenir à leur feule expérience. Les meilleures têtes se rangerent, il est vrai, du côté des dogmatiques depuis Galien ; mais on scâit aussi qu'ils formoient moins une secte, que la réunion d'un certain nombre de gens qui choissoient (a) ce qu'il y

(a) On les appeloit *Ecléctiques*.

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 57
avoit de mieux vu dans les différentes opinions & dans les différentes méthodes. Ces gens étoient, sans contredit, les plus sages. Les Galénistes, proprement dits, étoient les vrais antagonistes des empiriques. Il faut néanmoins convenir que les empiriques devoient être rangés parmi les vrais médecins, lorsqu'ils commencerent à former une secte, & que les dogmatiques n'étoient que de faux médecins, lorsqu'ils déduissoient leurs principes de leurs idées chimériques.

Mais peu-à-peu les empiriques s'abaissent jusqu'au niveau du plus bas peuple. Les dogmatiques, au contraire, assez courageux pour surmonter tous les obstacles qui paroisoient se multiplier devant eux, revinrent sur la route qu'avoit suivie Hippocrate. Les chymistes formerent dans les âges modernes une nouvelle espece d'empiriques. Ils négligèrent toute érudition, & même l'histoire & les signes des maladies, pour en rechercher les causes dans leurs fours & leurs laboratoires, & con-

C v

58 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

clure ainsi à la pratique. Les empiriques de nos jours sont à peu près les singes de ces chymistes. Sérapion & ses disciples cherchoient autant à connoître les maladies que les médicaments ; les empiriques de nos jours ne s'occupent que de la connoissance des médicaments, & se moquent de celle des maladies. Les sectateurs de Sérapion étoient de vrais médecins, & les empiriques de nos jours sont tout au plus d'ignorans apothicaires.

Autant la folie diffère de la raison, autant les empiriques actuels diffèrent des vrais médecins. Les vrais médecins respectent & recherchent l'érudition que ces empiriques méprisent ; parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme voie autant que tous les âges qui l'ont précédé. Cette érudition, qu'on peut appeler le flambeau du médecin, est d'autant moins intéressante pour les empiriques, que le nombre & la nature des maladies sont déjà déterminées chez eux par les qualités connues ou inconnues des médicaments qu'ils

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 59

distribuent. Ainsi, peu leur importe que telle observation ait été faite dans tel temps, que telle maladie, traitée de telle maniere, ait eu telle terminaison. Une maladie ne doit, suivant les empiriques, se terminer, ou plutôt se guérir, que de la maniere qui sera déterminée par l'effet de leurs médicamens. Ainsi, tout rai-sonnement devient inutile. Il suffit qu'un médicament ait telle vertu, & ce seroit en pure perte qu'on chercheroit à imiter la nature dans la solution d'une maladie : tout dépend du remède, non de la prudence du médecin, & encore moins des opé-
rations de la nature. Telle est la lo-
gique de ces prétendus Esculapes
qui n'ont eu secrètement, dans tous
les âges, que trop d'imitateurs parmi
les médecins, du moins en bien des
occasions. Strabon disoit qu'il n'é-
toit pas possible d'être grand poète,
sans être homme d'une probité réelle;
mais un médecin peut-il se donner
pour tel, s'il n'a en horreur les
manœuvres de ces détestables empi-
riques? Peut-il, en conscience, hasar-

C vj

60 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

der un médicament, sans au moins être engagé à l'administrer par les inductions de la plus exacte analogie ? N'est-ce pas être l'ennemi juré d'un malade, que de prétendre le guérir sans connoître jusqu'à certain point la nature de sa maladie, tant par les causes, les signes, que par son état antécédent & son état actuel ? N'est-ce pas manquer à tout ce qu'on doit à l'humanité, en supposant même qu'on oublie ce qu'on doit à sa religion, que de se présenter au lit d'un malade, sans avoir les connaissances requises ? Peut-on se dire, j'ai fait ce que j'ai pu, si l'on ne peut en même temps se dire, je savais ce que je devois savoir ? J'aime de la religion dans un médecin, parce que la religion, sans préjugés & sans fanatisme, s'accorde toujours aisément avec les principes de l'honneur & de la probité. Hippocrate & Sydenham n'étoient pas des gens irreligieux. Comme les empiriques n'ont pas besoin d'expérience pour savoir ce qu'ils ont à faire, ils sont toujours en état de se

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 61
rendre compte à eux-mêmes de leur conduite, quand ils savent combiner leur probité à raison de leur intérêt. Ils ont donc fait ce qu'ils devoient, quand ils ont abusé des sots qui les autorisoient à être fripons; & c'est à quoi se réduit leur expérience.





L I V R E II.

*De l'Erudition, & de l'influence
qu'elle a sur l'Expérience.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

De l'Erudition en général.

Nous entendons, en général, par érudition, l'ensemble de toutes les parties des connaissances humaines, qui méritent d'être laissées par écrit, & traitées chacune avec la méthode convenable. Je dis avec une méthode convenable; « car chaque partie des sciences, comme l'observe très-bien Aristote, n'exige plus ou moins d'exactitude & de détail, que relativement au but de celui qui la traite. Un ouvrier & un géometre considèrent un angle droit, sous des rapports bien différents : l'un ne le considère que comme utile dans son travail ; au

EN GÉNÉRAL. 63

» lieu que l'autre , occupé de vérités
» qu'il s'agit de découvrir ou dé-
» montrer, en examine la nature &
» les propriétés. » L'érudition ne
suppose pas non plus qu'on » entre
» dans la recherche de toutes les cau-
» ses. Il suffit en bien des occasions
» de dire qu'une chose est , sans
» donner de raison que sa réalité :
» c'est ce qui a lieu à l'égard des prin-
» cipes. » Un homme sçavant est
donc celui qui sçait ce qu'on a connu
avant lui , & comme on a dû le con-
noître , ou comme le dit Cicéron :
*Qui omnium rerum atque artium ratio-
nem , naturamque comprehenderit.*

L'érudition du médecin n'est donc
qu'une érudition particulière. C'est
la connoissance de ce que les autres
médecins ont observé & expéri-
menté touchant l'art de préserver le
corps humain des maladies auxquel-
les il est exposé , de connoître ces
maladies , de les guérir , ou au moins
de les rendre plus supportables. Mais
le corps humain étant nécessaire-
ment lié à toutes les parties de la
nature , on voit que l'érudition du

64 DE L'ÉRUDITION

médecin doit être beaucoup plus étendue qu'on ne l'auroit pensé dès l'abord. Nous en examinerons le caractère ci-après.

La vraie érudition mérite seule le nom de science. Elle est plutôt une habileté de l'esprit qu'un ouvrage de mémoire ; car une mémoire, même médiocre, suffit dès qu'on y réunit en même temps de l'esprit & un travail opiniâtre. En supposant la capacité & la volonté, nous acquérons cette érudition, tant par la lecture que par la fréquentation des gens savans, libres de préjugés, & uniquement attachés à la vérité. Les idées des autres, leur savoir, leur expérience, leur manière de voir, enfin tout ce qui peut leur appartenir se fond ainsi avec ce qui nous est déjà propre & particulier ; & , après certain temps, si nous sommes susceptibles de réflexions, il nous semble que nous n'avons pensé que de nous-mêmes. Mais, pour parvenir à cet avantage, il faut nécessairement supposer que notre propre fond n'ait eu besoin que de culture; sans quoi,

EN GÉNÉRAL. 65.

Il est impossible de s'approprier les richesses d'autrui : il est même facile de distinguer ceux qui ont naturellement ces qualités. Nous voyons tous les jours de ces gens qui n'ont rien que de factice dans leur manière de penser & de parler ; & ce n'est jamais qu'en citant les autres, qu'ils croient bien dire ; preuve qu'ils n'ont jamais analysé le moindre sentiment, ni la moindre idée. Ces gens, toujours prêts à citer, n'ont qu'une fausse érudition ; car le vrai savoir est un bien qui doit nous être propre, & que l'on doit plus faire appercevoir par la finesse de l'esprit, que par le nombre des citations. Combien des savans perdroient de leur mérite, si l'on examinoit leurs ouvrages selon ce principe.

La vraie érudition est un bien propre au seul philosophe ; & l'expérience le suppose toujours. Avant de pouvoir observer chaque chose individuelle dans la nature, il faut en connoître le caractère particulier, tant par l'histoire de la nature même, que par l'observation & l'e-

66 DE L'ERUDITION

xamen des phénomènes. Le plus grand génie même n'apprendroit, qu'après bien du temps, à discerner de lui-même les maladies, si les écrits des habiles médecins qui l'ont précédé ne lui avoient tracé les premiers traits de cette connoissance. Il est donc avantageux que l'érudition lui tienne lieu d'expérience en bien des occasions.

Le génie est même quelquefois nuisible sans l'érudition, parce que l'esprit livré à lui-même n'emploie pas toujours ses forces avec justesse, & qu'il ne s'occupe que de hasards dans l'immensité des choses qui se présentent à lui, tant qu'il n'est point déterminé par quelque objet capable de le fixer. Il faut nécessairement connoître quelque chose de certain, avant de se porter vers des objets inconnus. C'est l'expérience des autres qui doit nous instruire, leurs pensées nous éclairer, & pour ainsi dire leurs ailes nous porter avant que nous puissions être inventeurs. Il est rare de voir un génie trouver une science dans son propre

fond; il me feroit facile de montrer que la plûpart des grandes découvertes qui se sont faites, en physique sur-tout, dans ces derniers temps, ne sont pas dûs à ceux qui ont passé pour en être les inventeurs; ou qu'au moins ils n'y ont été conduits que par des indices que d'autres leur avoient laissés, ou par une conséquence naturelle de ce que l'on avoit ou conjecturé, ou calculé, ou expérimenté, avant ces prétendus inventeurs.

CHAPITRE II.

Des Préjugés contre l'Erudition.

PLEINS de la plus aveugle présomption, ou conduits par les vues les plus basses, les praticiens modernes, ou ceux que j'appelle *empiriques*, rejettent avec raison ce qui pourroit les démasquer. Ils méprisent l'érudition, parce qu'elle leur manque. Comme il ne leur faut que

68 DES PRÉJUGÉS

le langage du peuple, ils n'ont besoin non plus que de son scavoir. Ils décrient l'érudition, & les découvertes de tous les temps, afin de persuader au public ignorant qui les écoute, qu'eux-mêmes ont tiré de leur propre fond tout ce que l'on connoît de mieux. Le public honore en eux ses propres préjugés, & ces ames viles s'attribuent ces respects du peuple, comme l'âne de la fable prenoit pour lui ceux que le peuple rendoit à la statue d'Ysis qu'il portoit. Cicéron disoit avec beaucoup de raison, que le devoir d'un médecin étoit de traiter avec la méthode la mieux réfléchie pour guérir, *curare appositè ad sanandum*. Mais, selon ces empiriques, c'est de donner pour une maladie inconnue un médicament que personne ne doit connoître que par les éloges que l'auteur lui prodiguera, d'après de faux témoignages mendiés par la fourbe & l'imposture. C'est-là la feule érudition dont ces gens sont jaloux, parce qu'elle leur suffit pour décrier le mérite des vrais médecins.

CONTRE L'ERUDITION. 69

Aucun livre ne leur plaît que ceux peut-être qui ont été écrits par ces oracles qui n'ont cherché qu'à masquer leur ignorance, sous des mots vides de sens, & dans lesquels on ne peut trouver de sens commun, qu'autant qu'on en manque soi-même. Ils ont, si on les en croit, le talent de pénétrer les énigmes de ces rêveurs, tandis que la brièveté lumineuse des vrais oracles de la médecine n'est à leurs yeux que ténèbres & ignorance, parce que réellement ces empiriques ont trop peu de génie pour faire l'application d'aucun principe, pour sentir l'uniformité des règles, & la raison des exceptions. Est-il donc surprenant qu'ils s'élèvent contre l'expérience de tous les siècles, qu'ils condamnent & tournent même en ridicule toutes les lois du raisonnement & de l'analogie?

Incapables de rien généraliser, ce ne sera tout au plus que des détails particuliers qu'ils chercheront dans les livres. Toute maladie sera toujours pour eux une maladie particulière qui demandera un traitement,

70 DES PRÉJUGÉS

ou plutôt un médicament différent : aussi ne goûteront-ils jamais un écrivain, qui, pleinement instruit de son art, aura su rappeler à un même genre, des maladies qui ne doivent pas être différenciées, par rapport à quelques symptômes qui n'ont eu lieu que par quelques circonstances particulières. Ainsi tout médecin qui ne leur dira pas tout ce qu'ils ignorent, leur paroîtra ne pas mériter d'être lu. En effet, il n'y a que de vrais génies capables de voir une maladie caractérisée par deux ou trois signes ; &, pour goûter Hippocrate, il faut avoir le rare talent de voir aussi peu que lui.

Un jeune chirurgien, plein de mérite, opposoit, il n'y a pas long-temps, aux préjugés d'un de ces vieux praticiens, quelques réflexions prises des excellens Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris : *Fi donc !* repliqua le vieux praticien, en haussant les épaules : *Quel livre me citez-vous là ?* Un autre apperçvant chez un malade les *Préceptes de Médecine de Méad*, ouvrage qui est le

CONTRE L'ERUDITION. 71

résultat d'une expérience de soixante ans: *Quel livre avez-vous là*, dit cet empirique? *De bonnes recettes ne valent-elles pas mieux que tout ce verbiage?* Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces gens, qui décrivent ainsi l'érudition, sont toujours les premiers à lâcher quelques mots grecs ou latins qu'ils n'ont jamais compris.

Non-seulement ces praticiens ne lisent pas; mais il suffit de lire pour être ignorant à leurs yeux. On n'en sera pas surpris, quand j'aurai fait voir la véritable cause de cette opinion absurde. Les successeurs des anciens empiriques croyoient déjà que la différence des climats exigeoit aussi une médecine toute différente. On voit que cette opinion ridicule bannit nécessairement toute érudition, & toutes les connaissances que nous pourrions tirer des observations & de l'expérience des autres; & que conséquemment un médecin doit créer pour ainsi dire une nouvelle médecine toutes les fois qu'il changera de climat. Aussi, disoit-on quand je revins en Suisse,

72. DES PRÉJUGÉS

que je n'étois pas capable d'y exercer la médecine, après le séjour que j'avois fait en France & en Angleterre, pour y approfondir mon art; & l'on concluoit de ma perruque angloise, que je ferois nécessairement périr mes malades, parce que je ne scaurois leur ordonner que des médicamens anglois!

On sent aisément combien ce préjugé doit être utile à ces praticiens, lorsqu'il s'agit de décrier un médecin savant, jeune ou vieux, qui paroît nouvellement dans une province. Lentilius, élevé dans ces préjugés, se plaignoit que les médecins traitoient d'abord leurs malades conformément aux principes que leur avoient inculqués leurs maîtres dans des climats souvent fort différens. On ne scauroit croire, ajoute-t-il, combien cette erreur devient funeste. Il faudroit donc, selon lui, que les jeunes gens, qui se livrent à l'étude de la médecine, reviennent étudier dans une université voisine du climat où ils ont intention de pratiquer. Quel raisonnement!

Lentilius

Lentilius croit donner encore un avis dicté par la prudence même, en avertissant les habitans de la Souabe de lire avec précaution les médecins de la basse Saxe, & sur-tout ceux de la Hollande.

Je me trouvai en consultation avec un de ces Lentilius ; j'exposai la maladie de la maniere la plus claire. J'avais même sur moi le Traité des Maladies des armées de Van-Swiéten, où cette maladie se trouvoit bien caractérisée. Un médecin fort expérimenté prit mon livre, & le présenta à ce Lentilius qu'il vouloit convaincre que j'avois raison. Ce vieux praticien lui répondit avec vivacité, & sans ouvrir ce livre : « Je ne fais aucun cas des spécifiques étrangers qui peuvent être très-bons dans leur climat, mais deviennent inutiles dans le nôtre. »

On prétend aussi que les observations qui ont été faites dans un pays étranger, ne peuvent être d'aucun avantage dans un autre, parce que les maladies changent, selon les pays, & qu'elles doivent même être diffé-

Tome I.

D

74 DES PRÉJUGÉS
rentes dans deux provinces voisines, même dans deux villes situées près l'une de l'autre. Les méthodes doivent aussi être différentes à raison des mêmes circonstances, parce que les habitans d'un pays doivent être différens de ceux d'un autre. Galien, dit-on, défendoit les saignées dans un pays trop chaud, & Mésué en-chérit sur Galien, & déclare les saignées dangereuses dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds. Barker prétendoit même avoir appris par expérience qu'elles étoient absolumet impraticables en Amérique, tandis qu'au Brésil, on ne peut guérir une fièvre maligne, si l'on ne tire promptement deux cents onces de sang par des saignées réitérées. Lentilius dit avoir souvent employé avec succès les remèdes échauffans dans le nord, tandis que ces mêmes médicamens lui avoient paru désavantageux en Souabe, qui est un pays moins froid. Les acides, selon le même, sont moins nuisibles en Souabe que sur les côtes de la mer Baltique. Les habitans du pays

CONTRE L'ERUDITION. 75

de Guyaquil ne veulent pas user de quinquina, parce qu'ils pensent que le climat du Pérou est trop chaud pour faire usage de cette écorce fébrifuge.

Le praticien de Souabe a sans doute pu observer que les médicaments échauffans sont utiles dans le Nord, puisqu'il est des cas où ils sont avantageux dans les pays chauds. Il a pu remarquer aussi que les mêmes médicaments sont absolument nuisibles en Souabe à un grand nombre de malades, puisqu'ils sont nuisibles dans presque toutes les maladies aiguës. Quant aux effets qu'il a observé des acides en Souabe, ou sur les côtes de la mer Baltique, il est permis aujourd'hui de rappeler de ses observations. On a proscrit depuis long-temps la théorie ridicule de son siècle.

Mais les maladies ne se sentiroient-elles jamais du climat? Seroit-il toujours indifférent d'employer les mêmes méthodes & les mêmes moyens curatifs dans tous les pays? Le ca-

Dij

76 DES PRÉJUGÉS

caractere des hommes ne varie-t-il pas à raison des différentes contrées ? J'avoue que les maladies, les méthodes curatives, & les médicaments doivent en certains cas être différens en différens climats ; je dis plus, cette différence est même nécessaire.

Toutes les maladies ne sont pas les mêmes en tout temps, & la même maladie est quelquefois accompagnée de symptômes bien différens dans des climats différens, & même dans quelques circonstances. La vérole n'est plus de notre temps ce qu'elle étoit du temps de Bérenger de Carpi : ce n'est pas non plus dans tous les climats une maladie de même caractere, & accompagnée des mêmes symptômes & des mêmes signes dans tous les pays où elle se manifeste. Elle n'admet pas non plus les mêmes moyens curatifs ; elle est plus dangereuse dans les pays froids que dans les pays chauds. Un Espagnol va & vient dans le Pérou avec un degré de vérole qui feroit périr un Danois, malgré les meil-

CONTRE L'ERUDITION. 77

leurs médicamens. Les *Yaws*, que les Nègres ont apportés de la Guinée en Amérique, & qu'on regarde comme l'origine de la vérole, ne sont aux Barbades que des tubercules qui s'élèvent sur la peau, & qui se séchent & disparaissent moyennant l'usage de quelques plantes. Le Pian des Antilles se manifeste par l'éclat de la peau qui devient telle qu'un miroir, sans la moindre enflure ni la moindre élévation; au lieu que ceux qui vont tout nud ont communément la peau toute ridée. Cette espece de maladie vénérienne devient mortelle, si on la traite avec le mercure. Huxham augmenta ainsi le mal d'un Anglois qui avoit apporté cette maladie de Porto-bello, après le commerce qu'il avoit eu avec une Négresse infectée de cette maladie. Le gayac sembla faire un meilleur effet, cependant le malade mourut de consomption.

On ne peut disconvenir que la différente maniere de vivre des peuples n'exige en certain cas que le médecin diminue ou augmente les

D iiij.

78 DES PRÉJUGÉS

doses de ses médicaments. Boerhaave prescrivoit en Hollande des vomitifs qui auroient fait vomir jusqu'au sang des gens dont l'estomac n'eût pas été garni de fromage, de beurre & de poissons pourris, & muni par-là contre l'action d'un vomitif fort actif. On mange à Rome moins qu'à Paris; aussi l'on donne à Rome des vomitifs moins actifs qu'à Paris. Quoique la maniere de vivre soit ce que l'on doit sur-tout observer dans ces cas-là, il ne faut pas non plus perdre de vue le tempérament & la constitution du sujet; la saison même mérite souvent une attention particulière.

Mais, malgré toutes ces circonstances, & d'autres que le médecin ne doit pas négliger, il est sûr qu'il règne dans le caractère de la plupart des maladies quelque chose de constant & d'uniforme; & que l'avantage des bonnes méthodes & des moyens curatifs, est par-tout le même. Les maladies aiguës, & conséquemment les deux tiers des maladies ont dans presque tous les pays

CONTRE L'ERUDITION. 79

de l'Europe les mêmes symptômes, les mêmes signes, & la même issue que dans Hippocrate. Ce pere de la médecine nous dit même que ses observations se trouvoient vraies dans les climats les plus opposés. Nous voyons dans ses écrits quantité de maladies dont les noms n'ont pas changé, & qui, depuis son temps, se présentent avec les mêmes signes que ceux qu'il avoit remarqués. La pleurésie, la phthisie pulmonaire, l'épilepsie, se montrent avec les mêmes signes que du temps de ce médecin. En effet, la partie séméiotique de la médecine est celle qui a le moins changé depuis. Les fiévres qu'il nous rapporte dans ses épidémies se sont manifestées, & se manifesteront dans tous les âges; c'est ce qu'il est facile de voir par les écrits des plus habiles observateurs, surtout par ceux de Sydenham, de Grant (a), &c. La pleurésie & la périplemonie se terminent dans les

(a) Voyez ce Traité des Fiévres que je viens de publier en françois.

D iv.

80 DES PRÉJUGÉS

écrits d'Hippocrate par une expectoration abondante, ou par un sédiment critique dans les urines ; les fièvres aiguës très-violentes & la frénésie, par un saignement de nez ; les fièvres d'accès, par une chaleur & des sueurs considérables & fétides ; les synoques ordinaires, & celles qui ont pour cause quelque levain corrompu dans les premières voies, se terminent par les purgations & les vomissements, &c.

Il est vrai que les jours critiques sont à présent chez les Orientaux plus conformes aux observations des anciens que chez nous ; mais nos observations se rapprochent assez des leurs, dès que nous employons leurs méthodes & leurs moyens curatifs. D'ailleurs, si les déterminations des jours critiques des anciens ne se vérifient pas dans nos climats, on ne doit en attribuer la cause qu'à la précipitation avec laquelle on agit ; car quiconque lira attentivement les épidémies d'Hippocrate, & aura assez de courage pour faire la comparaison de ses maladies, il verra,

CONTRE L'ERUDITION. 2.

à n'en pas douter, qu'il est impossible que la nature n'observe pas des lois uniformes dans la solution des maladies, & même des maladies chroniques. Il n'y a que des ignorans ou des gens qui n'ont jamais ni lu ni observé, qui puissent douter de cette assertion. Ce n'est pas ici le lieu de discuter plus au long cet article; mais on peut répondre en deux mots que, si la plupart des médecins de nos jours ne pensoient pas que c'est presque toujours au médecin à tout faire, on auroit souvent occasion de voir par la marche même de la nature, qu'elle ne s'écarte de ses lois que quand on l'a forcée de le faire, faute d'avoir su la laisser agir, & l'aider.

Si les maladies que Sydenham a observées sont les mêmes que celles d'Hippocrate, je puis assurer aussi que ces maladies sont également celles que je vois tous les jours dans notre pays. Elles se manifestent en Suisse avec les mêmes signes & les mêmes symptômes qu'en Angleterre. Si nous en exceptons quelques mala-

D v

82. DES PRÉJUGÉS

dies endémiques, il n'est pas une maladie si particulière à un climat, qu'elle ne puisse s'observer dans un autre très-éloigné. On voit que les fièvres putrides & malignes sont plus fréquentes dans les pays méridionaux, & les fièvres inflammatoires dans le nord; cela est vrai, en général; mais les pays méridionaux ne sont pas si mal sains, ni ceux du nord si sains qu'on le pense. On dit que l'air est très-sain en Castille, que les fièvres n'y sont ni malignes ni opiniâtres, ni même communes, tandis qu'on voit tous les ans en Suède les plus mauvaises fièvres catarrhales, pétéchiales; les rougeoles & les petites-vérolles les plus mauvaises. Cette observation rapproche donc les climats les plus éloignés.

Non-seulement les maladies aiguës d'Hippocrate ressemblent aux nôtres; mais ses traitemens sont aussi très-avantageux chez nous. Jamais nous ne traiterons mieux qu'Hippocrate la frénésie, la squinancie, la pleurésie, &c, en général, toutes les fièvres compliquées d'inflammation;

CONTRE L'ERUDITION. 83

car, en faisant quelque légère modification à ses traitemens, il n'en est pas un qui ne devienne avantageux en tout temps & en tout lieu. Il conseilloit de tenir le ventre libre les premiers jours d'une péripneumonie, afin d'arrêter la fièvre; mais de quitter cette pratique après le cinquième jour, parce que des évacuations abondantes empêcheroient l'expectoration. Au commencement de la pleurésie, il ordonoit des lavemens; mais il s'en abstenoit aussitôt que le malade expectoroit, parce qu'il sçavoit qu'autrement, on arrêteroit l'expectoration, & que le malade étoufferoit au neuvième jour. Il conseilloit aussi de boire beaucoup dans toutes les fièvres ardentes, dans la vue de calmer la chaleur, & de diminuer la fièvre. Tous les vrais médecins ont été d'accord avec Hippocrate sur ce point, & ont donné les mêmes boissons. Tous conviennent que ce sont-là les traitemens les mieux vus & les mieux appropriés à ces circonstances. Ainsi, ni les préjugés du peuple, ni les

D vij

84 DES PRÉJUGÉS

charlatans ne m'engageront jamais à préférer une autre méthode, & à nourrir des malades dans le moment où l'on ne doit leur donner qu'avec une extrême exactitude ce qui peut seulement soutenir la nature, & la mettre en état de vaincre la maladie contre laquelle elle a à combattre. Je défends même dans presque toutes les fièvres l'usage de la viande.

La plupart des bonnes méthodes & des moyens curatifs seront d'une utilité incontestable dans les mêmes espèces de maladies & dans tous les climats. Un purgatif au commencement d'une fièvre putride est un remède d'un avantage étonnant en toutes contrées, tandis que la saignée peut y être très-nuisible. La dysenterie se guérit à Batavia comme chez nous. Dans le cas d'hémorragies violentes, les Bramines de la côte de Malabar conseillent l'usage du riz cuit simplement dans l'eau, & de s'abstenir de tout autre aliment; dans le même cas, nous ordinons le petit-lait. Bontius dit que l'effet des femences froides est à

Batavia le même qu'en Hollande. Le quinquina, malgré le préjugé des habitans de Guyaquil, guérit les fièvres intermittentes aussi-bien au Pérou qu'en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, que les sujets soient jeunes ou âgés, & d'un tempérament chaud ou froid.

Il est prouvé que depuis Hippocrate les vrais médecins ont suivi dans tous les temps des principes fixes, & absolument conformes dans la guérison de la plupart des maladies les plus graves; & qu'on arrive à cette fin intéressante avec les mêmes moyens curatifs. On sait aussi que les médicaments nouvellement découverts operent également dans les climats les plus éloignés les uns des autres, & les plus opposés, au moins dans les mêmes circonstances.

Tout ce que je viens de dire prouve donc qu'il y a quelque chose de constant & d'uniforme dans l'avantage des bonnes méthodes & des bons médicaments, malgré les ex-

86 DES PRÉJUGÉS

ceptions que des circonstances particulières aux climats, aux lieux, aux tempéramens, &c. peuvent obliger de faire aux règles générales. Mais tout cela n'est qu'une variation, & non un changement essentiel dans la nature des choses. En effet, on fera aussi bien vomir un Chinois à Pékin, qu'un Suisse à Berne, avec un bon émétique, quoique la dose devra peut-être être différente, par rapport aux circonstances susdites. Baglivi dont nous estimons les travaux, & la sçavante jeunesse, nous paroît cependant se sentir encore trop du jeune homme, lorsqu'il nous donne les détails des méthodes qui peuvent être utiles ou nuisibles au climat de Rome, puisque les mêmes règles qu'il prescrit, & les mêmes exceptions qu'il y fait, sont également utiles ou nuisibles dans tous les climats.

Un médecin pénétrant verra donc dans les maladies des nations les plus éloignées, celles de ses compatriotes; mais il distinguera & différenciera ce qui doit l'être. Le pays, l'université où il aura étudié, ne l'em-

CONTRE L'ERUDITION. 87

pêchera pas d'avoir égard au climat, à la saison, à la constitution du temps & des malades, à la suite & à l'enchaînement de toutes les causes internes & externes, éloignées & prochaines, que le praticien empirique n'envisage jamais, ou qu'il néglige avec mépris. Il méprisera à son tour avec justice des gens qui n'ont de règles que des hasards & les préjugés du vulgaire auquel ces gens croient devoir sacrifier tout scavoir & tout sentiment d'honneur, pour se faire un état en multipliant les victimes de leur ignorance.

Freind disoit à Méad dans une de ses lettres : « Ces prétdus praticiens qui s'imaginent suivre la nature dans tous les cas même où ils méconnoissent ses opérations, m'ont souvent échauffé la bile, quelquefois aussi ils m'ont apprêté à rire. Si ces gens suivent la nature sans l'avoir étudiée, qu'ont donc fait ces grands restaurateurs de la médecine parmi les Grecs & les Arabes. Leurs veilles, leurs travaux, leurs ouvrages, ne méritent

88 DES PRÉJUC. CONTRE L'ERUD.
» donc que nos mépris ? En vérité,
» ceux qui pensent ainsi, & s'en
» font tant accroire de leur péné-
» tration, n'ont jamais connu ni la
» nature, ni ses opérations, ni ses
» indications, ni les moyens & les
» méthodes de la secourir dans le
» besoin. Apprends donc, Méad,
» à mépriser le vain babil de ces
» suffisans, & marche toujours har-
» diment dans le sentier de l'hon-
» neur & de la gloire. Quelque ref-
» source que tu puisses avoir de
» ton grand génie, ne rougis pas
» de la moisson abondante que tu
» as recueillie dans les écrits de nos
» maîtres. »



C H A P I T R E III.

Des Avantages de l'Erudition.

UN homme qui ne lit point, ne voit dans le monde que lui-même. Comme il n'a aucune idée de ce qui est hors de lui, il regarde toutes ses réflexions comme de la dernière importance; c'est un homme qui, semblable à ces animaux qui s'enflent & crevent enfin dans le vuide d'un récipient, connoît bientôt le néant de ses chimères, dès que quelque hasard lui fait sentir son insuffisance.

Ce n'est donc que l'érudition qui nous fait sortir du cercle étroit où un pareil esprit se trouve borné. La trop grande idée que nous concevons du sol où nous marchons, disparaît dès que nous considérons la totalité du globe. Un homme sçavant examine toutes les opinions selon tous leurs rapports, & ne croit ce qu'on lui a inculqué dès son enfance,

90 DES AVANTAGES

qu'autant qu'il a vu les choses en homme, bien loin d'adopter aveuglément dans un âge mûr aucun sentiment ou aucun parti. Comme il connoît tous les avantages de la raison, il a droit de n'admettre non plus rien que de raisonnable. Je ne prétends pas confondre le vrai savoir avec une érudition orgueilleuse. Le pyrrhonisme se détruit lui-même. Quoique Sextus ait eu, comme Voltaire, le talent de mettre presque tous ses lecteurs de son côté, on sent néanmoins avec un peu de génie toute l'inconséquence de ses principes.

C'est la lecture & la réflexion qui nous empêchent de trouver du ridicule dans tout ce qui nous frappe la vue; &, si le peuple est si affecté d'un objet nouveau, & si superstitieux, c'est que, n'ayant jamais rien vu au-delà du lieu de son existence, il a en quelque façon le droit de croire que rien n'existe non plus ailleurs. En général, les Hottentots font la plus grande partie des hommes; & l'on admire volontiers

DE L'ERUDITION. 91
tout ce que l'on ne connoît pas.

La lecture nous procure dans nos plus doux loisirs la société des gens les plus éclairés, & nous approprie toutes leurs découvertes. Nous jouissons dans le même moment de la compagnie du savant, des ignorans, des sages & des fous, & nous pouvons apprendre à éviter les foibles de l'esprit humain, sans avoir aucune part à ses inconvénients.

Si nous avons cette délicatesse, cette finesse de goût & de sentiment, ce tact que nous ne tenons que des mains de la nature, quelle perfection ces qualités n'acquierent-elles pas par la lecture, & par la conversation des gens éclairés que nous avons lieu de fréquenter? Un homme qui joint la lecture au goût, voit naître ses pensées avec clarté, ses réflexions s'analyser avec justesse, chaque mot de ses écrits se placer avec ordre: chaque terme, chaque expression, sont toujours chez lui l'image d'une idée claire & nette.

C'est ce goût, cette finesse de sentiment qui assure la réputation

92 DES AVANTAGES

des bons écrivains ; & l'on a remarqué que les plus grands médecins ont toujours été les meilleurs écrivains parmi les médecins. Si l'on en croit même Celse, Hippocrate méritoit autant d'estime par son éloquence que par son habileté dans son art, quoiqu'il n'ait écrit en maître que pour des maîtres, avec une extrême brièveté, mais avec une netteté qui ne présente rien d'obscur à des hommes intelligens. Les anciens médecins qui se sont distingués dans leur art, instruits de toutes les connoissances humaines, ont même tous autant brillé par la beauté de leur style, que par leur habileté dans la médecine. Aucun médecin Grec jusqu'au temps de Paule, ne l'a cédé par sa plume aux meilleurs écrivains de son temps ; souvent même les médecins l'ont emporté sur tous. Fernel parmi les modernes, Sydenham, Freind, Méad, écrivoient aussi-bien qu'ils pensoient, & guérissoient aussi-bien qu'ils écrivoient ; & je ne comprends pas ce qu'a voulu dire Houlier, quand il a

DE L'ERUDITION. 93

reproché à Fernel d'avoir souillé sa belle latinité de toutes les ordures des Arabes. Antoine Cocchi a montré dans ses discours toscans combien tout homme qui aime à s'instruire, doit prendre de part aux ouvrages d'un médecin qui, libre de tout esprit de parti, sait réunir la plus haute philosophie, la littérature, le goût & l'élégance du style; donner à tous ses ouvrages de médecine certain ton moral, & dire toujours plus qu'il ne semble dire.

Un homme qui aime à s'instruire, ne sait jamais être oisif; son loisir est même une occupation, quoique moins sérieuse, & c'est par là que le médecin se perfectionne dans son art. Eclairé par son érudition, il sait jusqu'où il doit suivre la route ordinaire, & quand il doit la quitter; il voit la suite & l'enchaînement de toutes les choses qui rentrent dans les connaissances de sa profession; il apperçoit les fausses routes qu'ont tenu nos prédeceesseurs, & ce en quoi ils ont eu raison. Leurs observations sont le maître qui lui marque

94 DES AVANTAGES

ses démarches, & l'aident à sortir du labyrinthe où l'ignorant ne trouve jamais le fil d'Ariadne. On entreprend tout avec esprit & pénétration, lorsqu'on a appris à voir dans la généralité des principes les différents cas particuliers. Quoiqu'il n'en soit pas de la médecine comme des sciences physico-mathématiques, il est néanmoins des principes généraux reconnus vrais unanimement, & dont le médecin peut se servir comme de formules, en faisant attention à différencier avec justesse, & à ne prendre, comme le dit Hippocrate, les qualités qu'à leur juste valeur.

C'est aussi l'érudition qui nous instruit des exceptions qu'il y a à faire aux principes généraux, conséquemment à tous les cas particuliers dont les seuls vrais médecins ont apperçu les raisons. Il est même des choses qui arrivent si rarement, qu'il est impossible de savoir quel parti prendre en pareil cas, si l'on n'a pas appris par la lecture ce qui peut être alors avantageux, ou non.

Quoique les principes généraux soient vrais, & même mieux connus aujourd'hui que du temps des anciens, après l'étude mieux réfléchie qu'on a faite de l'oeconomie animale, il ne faut pas penser que l'on en puisse faire l'application dans tous les cas imaginables. La nature, quoique très-uniforme & lente dans la plupart de ses opérations, quitte quelquefois sa marche ordinaire, même précipitamment, & nous en cache entièrement les raisons. D'ailleurs, ne seroit-ce pas une imprudence de croire connoître décidément toutes ses lois, même ses lois générales. C'est donc encore une raison de recourir aux observations des autres, pour voir si au moins la voie de l'analogie ne fourniroit pas quelque lumiere dans le cas actuel; c'est à l'érudition que l'on devra cet avantage. L'on sent donc par-là que la routine n'y suppléera jamais; au lieu que l'érudition suppléera toujours à une aveugle routine. En un mot, les plus grands philosophes & les plus habiles médecins de tous

TIQUE

96 DES AVANTAGES

les âges conviennent tous que l'édition est la voie la plus sûre pour parvenir à la vraie pratique de l'art.

La médecine a tiré ses plus grands avantages de l'érudition, & elle n'a fait de progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a su réunir aux connaissances des autres, celles que l'on avoit acquises soi-même. On n'ignore pas que ce sont les plus anciens peuples de l'Asie qui les premiers ont hasardé quelque chose en médecine; mais nous ne saurions juger de ces premières tentatives, parce que l'on n'a plus les livres de Hermès, lesquels faisoient la règle inviolable des prêtres Egyptiens, qui seuls traitoient alors les malades. D'ailleurs, ces prêtres faisoient un mystère fort caché de leur doctrine aux autres hommes qu'ils regardoient comme des profanes. Mais Galien nous dit que les Egyptiens n'avoient avant Esculape aucune connoissance en médecine que la simple routine de leur temps. Les Babyloniens exposoient encore du temps d'Hérodote leurs malades dans les carrefours, pour

DE L'ERUDITION 97

pour avoir quelques avis des passans. Strabon dit la même chose des Baby-
loniens, des anciens Lusitaniens (ou
Portugais,) & des Egyptiens.

Sous le règne d'Amasis, les Grecs commencerent à se lier avec les Egyptiens ; on présupposera sans doute avec raison que ce fut vers ce temps-là que les premières connaissances de la médecine passèrent d'Egypte en Grèce ; aussi-bien que les lois par le moyen de Solon. Cent cinquante ans après Mélampus, le premier médecin connu de la Grèce, Esculape mérita dans Epidaure des honneurs divins, pour avoir enrichi sur les connaissances & sur l'habileté de ses prédecesseurs. Mais ses connaissances aussi-bien que celles des autres n'étoient que des connaissances chirurgicales, ou empiriques. Celse dit même qu'on a déifié Esculape, parce qu'il avoit exercé un peu moins grossièrement la médecine qui n'étoit encore que dans les mains du peuple ; & Pline ajoute que la médecine n'étoit alors

Tome I.

E

98 DES AVANTAGES

que la chirurgie , ou plutôt une chirurgie conformément aux principes de laquelle Esculape & ses fils se contentoient de donner aux blessés un breuvage fait de vin , de farine & de fromage.

Les Asclépiades renfermerent cet art dans les temples de leur pere commun , où les malades étoient obligés de se rendre , & d'attendre la réponse du dieu au milieu des cérémonies religieuses , ou plutôt le secours immédiat de ses descendans mortels. L'imposture triompha comme il est ordinaire ; mais les philosophes désabuserent le peuple , & ce furent les philosophes qui , en démasquant la fourbe , se chargerent d'exercer la médecine auprès du lit des malades avec plus de vérité & moins de faste. Celfe les regarderent comme les vrais fondateurs de l'art. Bientôt après , les prêtres d'Esculape attirerent dans leur parti les plus habiles des philosophes , & l'émulation qui s'éleva entre eux & ceux qu'ils n'avoient pas pu gagner , sem-

DE L'ERUDITION. 99

bla contribuer à la perfection de l'art. Hippocrate, comme vrai descendant d'Esculape, faisoit grand cas de l'observation; mais il disoit aussi dans les plus beaux temps de la Grèce, que le médecin devoit sca-voir ce que l'on avoit sc̄u avant lui, à moins qu'il ne veuille se tromper, & tromper ensuite les autres. Quoi-
qu'Hippocrate n'ait pas été le fondateur de la médecine, il mérita ce-
pendant d'en être appelé le pere, par les lumieres que ses observations fournirent à l'art, & par les heureux succès qu'il eut d'avoir joint le rai-
sonnement à l'expérience; rendant par-là la philosophie utile à la mé-
decine, & la médecine à la philo-
sophie, & prouvant par sa conduite combien il avoit raison de dire qu'*un médecin philosophe étoit semblable aux dieux*. Avec ces principes lumineux & la grandeur naturelle de son gé-
nie, Hippocrate devint le premier vrai médecin, réunissant au génie le plus pénétrant une érudition so-
lide & la prudence la plus grande. En effet, Hippocrate ou ne voyoit

E ij

100 DES AVANTAGES

rien, ou voyoit les choses comme elles étoient réellement.

Ce fut donc l'érudition qui forma la médecine en Grèce : aussi cet art resta toujours imparfait dans les provinces où les écrits des Grecs ne furent pas connus. Les Romains n'ont rien su que des Grecs ; & la médecine avoit toujours été à Rome une espece de langage pythagorien, jusqu'au temps où les Grecs commencerent à paroître dans cette maîtresse du monde. Le mépris que les Chinois ont montré de tout temps pour les inventions & les découvertes des autres nations, a jusqu'ici tenu la médecine chez eux dans une ignorance grossiere ; quoique l'empereur Chi-Hoang-Ti eût ordonné, sous peine de mort, de brûler tous les livres, excepté ceux d'architecture & de médecine, trente-sept ans avant l'ère chrétienne. Les habitans de Malabar, quoiqu'assez civilisés, font confisier toute la médecine dans la connoissance de quelques plantes, & dans l'art de former avec ces plantes quelques recettes qui se

DE L'ERUDITION. 107
transmettent de pere en fils, & qu'on
se contente de sçavoir. La médecine
est même encore dans son enfance
par-tout où l'érudition n'a pas porté
son flambeau.

La médecine n'eût donc jamais
été un art réduit en principes, sans
les écrits des médecins dont le sçau-
voir a intéressé la postérité recon-
noissante. L'ignorance, toujours té-
méraire, eût cru être par-tout en
droit de rendre ses oracles, & cha-
que empirique eût passé pour un
homme divin. On sçait, au contraire,
que l'expérience du médecin le plus
vieux & le plus occupé n'est pas
suffisante, parce que nos connois-
fances s'augmentent avec tant de len-
teur, qu'il faut nécessairement plu-
sieurs siècles, & les travaux de plu-
sieurs nations pour porter une scien-
ce quelconque à sa perfection, ou
même pour en perfectionner une par-
tie. Ce sont ordinairement les grands
génies qui ouvrent de nouvelles rou-
tes, d'autres y entrent, s'avancent
même assez loin; & souvent ce n'est
que le quatrième qui parvient au but.

E. iij

102 DES AVANTAGES

après mille difficultés. Bacon, Newton n'eussent pas fait seuls ce que l'on avoit fait avant eux ; &, sans les découvertes de Descartes, Newton n'auroit peut-être pas fini où Descartes avoit commencé. Les plus grands hommes ont eu besoin des connaissances des siècles précédens ; mais un empirique, un barbier, enfin un ignorant scroit se suffir à lui-même : il a lui-seul tout le scavoir de toutes les générations.

Un médecin qui voudroit apprendre par sa propre expérience ce que l'érudition lui peut apprendre en peu d'années, devroit donc aussi soutenir les travaux de tous les siècles précédens. Il lui faudroit d'ailleurs avec le génie le plus grand une vie de plusieurs siècles ; mais il n'est pas donné à tous les hommes de vivre les années d'un Nestor, & encore moins d'être l'inventeur de tous les arts nécessaires pour en bien connoître un seul ; car toutes les sciences sont sœurs, & doivent se prêter mutuellement la main pour paroître avec quelque éclat. D'ailleurs, les

DE L'ERUDITION. 103

sciences sont encore plus filles du temps que du génie. Quelques attraits qu'elles aient à leur naissance, jamais leur éclat ne séduira les amateurs, que quand le temps, aidé de la main du génie, aura rendu leurs traits intéressans pour le bien de l'humanité. Or, on fçait combien il faut de temps pour recueillir toutes les observations nécessaires à la perfection d'un art.

La lecture, au contraire, nous fait jouir en peu de temps des découvertes de tous les temps. Un seul instant suffit pour nous instruire d'un grand nombre de vérités qui ont coûté des années entières de soins & de travaux. Avec le plus beau génie, un médecin, sans lecture, devroit, malgré lui, commettre les fautes des premiers observateurs, avant de parvenir aux moindres vérités que la lecture lui fournit. Être averti d'une erreur, c'est avoir déjà fait le premier pas vers quelque connoissance; &, trouver dans le même avertissement les moyens de l'éviter, c'est avoir acquis une yraie connois-

E iv

104 DES AVANTAGES

fance. Or, tel est l'avantage que nous procure la lecture sur mille objets différens. N'apprendroit-on même par la lecture qu'à éviter l'erreur ? On parvient bientôt avec quelque génie à un véritable sçavoir ; car il est facile de saisir là vérité, quand on connoît déjà ce qui peut la masquer, ou ce qui n'en a que l'apparence. Une vérité nous conduit bien-tôt à une autre ; mais les progrès sont bien plus rapides, si les premières vérités nous sont déjà connues.

La vie est courte, disoit notre grand maître ; l'art est immense : il est donc impossible de tout expérimenter soi-même. C'est à l'histoire à recueillir les observations d'une longue suite de siècles ; & c'est en la lisant que l'homme sçavant devient l'homme de tous les temps. Mille médecins, disoit Rhazès, ont travaillé depuis mille ans à la perfection de la médecine ; c'est en lisant leurs ouvrages avec attention qu'on s'instruira pendant une très-courte vie de plus de choses, qu'en cou-

rant de malade à malade, même pendant l'espace de mille ans.

Il est vrai que Sydenham n'a employé qu'à l'observation le temps que d'autres consacrent à la lecture. Les praticiens empiriques le citeront peut-être en leur faveur; mais je leur répondrai qu'ils auront droit de s'autoriser de son exemple, quand ils auront son application infatigable, son extrême pénétration dans toutes ses recherches, & son génie adroit à généraliser des observations individuelles, pour en former les principes vrais & solides que cet Hippocrate Anglois s'étoit établis dans sa pratique. D'ailleurs, la médecine étoit un chaos si obscur du temps de Sydenham, l'amour des hypothèses avoit si fort prévalu, que les médecins ne suivoient plus de règles que les idées qui les avoient tous éloignés de la voie de la nature; & ce fut Sydenham qui les y ramena.

La lecture nous familiarise avec les méthodes de tous les temps & de tous les lieux, &, par-là, nous met à même de devenir nous-mêmes in-

E.v.

106 DES AVANTAGES

venteurs sans paroître l'être. Un homme de génie sent bientôt les tempéramens qu'il doit prendre lorsqu'il s'agit de mettre les préceptes des autres en pratique. Il devient original, sans cependant avoir envie de le paroître. Il fait l'application d'un principe ; mais il en borne ou en étend le sens, selon les circonstances ; & il ne crée qu'autant que le besoin l'y oblige. Si Sydenham voulut être partout son propre maître, c'est qu'il avoit cette rare prudence qui ne permet à un médecin d'agir que quand il a su comprendre, comme il le faut, une indication de la nature. Sydenham fut original ; mais, en même temps, il n'agissoit qu'avec une attention extrême à modifier, varier, corriger ses traitemens, jusqu'à ce que des observations réitérées lui eussent montré où il devoit s'en tenir sur les avis de la nature. On voit par son exemple combien il faut de prudence & de sagacité pour être original de bonne heure. En général, il est si rare d'être original avec succès, que nous ne voyons

DE L'ERUDITION. 107

encore que le grand Corneille qui ait créé & perfectionné un seul art en France , comme Homere avoit fait le sien en Grèce. Ces avantages sont le fait du seul génie.

Si la médecine exige nécessairement un homme de génie , elle demande en même temps un homme instruit comme nous l'avons dit. Mais la nature étant infinie dans toutes ses combinaisons , dans ses productions , & dans la variation de ses phénomènes , le médecin doit s'entretenir avec elle médiatement & immédiatement. La lecture lui procure le premier avantage ; & il jouit du second par les observations des autres ; mais il ne pourra lui-même faire d'observations qu'en partant de quelques principes ; & les maladies ne se développeront à ses yeux qu'autant qu'il en tiendra auparavant l'histoire. On voit là l'utilité & la nécessité de la lecture. Les signes les plus intéressans des maladies sont quelquefois si imperceptibles , ou ne se font voir que si peu de temps , que quiconque ne les connoît pas

E vi

208 DES AVANTAGES.

d'avance par l'observation historique, est presque toujours dans le cas de les manquer, parce qu'il n'en connaît pas l'importance. Ce coup d'œil de maître, si avantageux au lit d'un malade, dépend, il est vrai, le plus souvent du génie. Mais, *ignoti nulla cupido*, on ne saîtra pas ce dont on n'a pas de vraie notion, ou l'on ne retirera aucun avantage de ce que l'on a vu, parce que l'on ne sait pas à quoi tend un avis de la nature. Sans cette érudition, on prend tantôt la maladie principale pour un simple symptôme, tantôt un symptôme pour la maladie même; &, dans des maladies aiguës, le malade est au bord du tombeau, avant qu'on ait même entrevu le plan d'aucune méthode curative. Bien-loin de pouvoir prévenir prudemment la nature, on n'est pas en état de la suivre. Non-seulement on doit saîvoir par l'étude de l'œconomie animale ce qui peut résulter de telle détermination des sujets & de telles circonstances, il faut encore avoir vu dans l'observation de tous

DE L'ERUDITION. 109

les âges & de tous les lieux ce qui en est vraiment résulté; ensuite connoître comment la nature a opéré la solution de telle maladie, & ce que l'art a fait avec succès & même sans succès, pour imiter ou déterminer ces opérations de la nature.

Sans cette connaissance, non-seulement les maladies aiguës seront presque toujours funestes; mais même les maladies chroniques seront des maladies très-souvent incurables; c'est même dans ces maladies que toutes les ressources de l'art échouent le plus ordinairement. Un médecin qui s'approche du lit des malades sans cette connaissance historique, ne peut donc être qu'un spectateur inutile, ou oisif. Très-heureux le malade dont un pareil médecin a assez de défiance de lui-même pour ne rien faire! Sydenham lui-même n'a-t-il pas été contraint de laisser périr plusieurs malades, faute d'avoir lu, & d'avoir puisé dans les autres médecins des connaissances qu'il n'a acquises que par des soins extrêmes & des travaux infinis?

110 DES AVANTAGES

Plus nous avons réuni d'observations sur chaque cas particulier, plus nous sommes en état de voir avec justesse, & de nous déterminer à prendre un parti. Un médecin qui n'a pas lu, doit donc toujours être dans la crainte & dans l'incertitude. Le petit nombre de malades qu'un seul homme a lieu d'observer, ne fournit que très-peu de lumières; & c'est toujours dans un cercle très-étroit qu'il observe. Verra-t-il donc dans un cas extraordinaire pour lui ce qui est ou indifférent, ou dangereux, comme il l'auroit vu, s'il avoit été prévenu par la lecture? N'est-il pas obligé de craindre, où tout ne lui présenteroit que de l'espoir? & peut-il éviter de beaucoup promettre dans le moment même que le malade meurt, comme je l'ai vu plusieurs fois, à la honte non de l'art, mais du médecin téméraire? Ne s'occupera-t-il pas souvent de ce qui ne doit même pas être entrevu, tandis qu'il négligera un symptôme ou un signe essentiel d'où dépend la plupart du temps le succès d'une gué-

DE L'ERUDITION. 111

rison & le salut d'un malade ?
On ne voit que trop souvent dans les maladies des particularités si singulieres, que, sans l'instruction des livres, on n'est instruit de rien qu'à la mort du malade. Combien de fois, même l'inspection des sujets, ne nous apprend-elle rien après les dissections les plus exactes ? Nous voyons en Suisse, comme ailleurs, de ces fiévres d'accès qui deviennent mortelles à la troisième ou quatrième invasion : les malades périssent comme apoplectiques. Un médecin qui aura étudié les signes de ces fiévres dans Torti & Werlhof, les maîtrisera dès l'abord, & sauvera ses malades ; au lieu que le praticien qui ne lit pas, ne peut que bâiller au premier & second accès, & voir tout étonné ses malades périr au troisième. M. de Haën a vu des fiévres tierces, accompagnées de fortes tranchées, devenir mortelles au troisième accès. D'après Sydenham, Morton, Huxham, il nous fait observer que certaines maladies dans lesquelles ont n'aperçoit pas de fièvre, sont pourtant

III2 DES AVANTAGES
en effet de vraies fiévres, & doivent
être traitées comme telles. De ce
nombre, sont les apoplexies, les
points de côtés, les coliques, &, en
général, toutes les maladies qui pro-
viennent de quelque inflammation,
& qui, ayant des accès réguliers,
quoique sans aucun signe de fièvre,
deviennent mortelles à l'un ou l'autre
accès, comme les médecins que
je viens de citer l'ont observé. On
voit donc que ce n'est que par les
livres qu'on peut s'instruire de ces
maladies, si l'on veut sauver un ma-
lade, & que le médecin le plus oc-
cupé est un médecin dangereux, s'il
ne lit pas.

Le médecin qui ne lit pas, ne sait
jamais que regarder, sans rien dis-
cerner; &, aussi ignorant à la fin
qu'au commencement, il aura tout
au plus le talent d'abandonner à la
nature une maladie qu'il auroit gué-
rie, s'il avoit appris à la connoî-
tre. Boërhaave avoit déjà passé plus
de trente-six ans à observer la vé-
role, lorsqu'il dit qu'il paroiffoit
quelquefois dans cette maladie des.

DE L'ERUDITION. 113
fymptômes que l'observateur le plus
vieux n'avoit pas encore vus, & qui
obligeoient le maître le plus expé-
rimenté de devenir apprentif, & d'a-
vouer son ignorance. Les meilleurs
livres qui traitoient de cette mala-
die, étoient donc sa seule ressource.
Après les avoir tous lus, il nous dit
que ce fut dans le petit traité de
Hutten, qu'il trouva les moyens de
donner du secours dans les cas les
plus désespérés, & où le mercure
étoit même impuissant; & qu'il
trouva de plus dans cet ouvrage tout
ce que les charlatans, & les gens à
secrets disent avoir découvert de
mieux pour la guérison de ces ma-
ladies.

Toutes les maladies ne nous sont
même pas connues de nom. Le nom-
bre en est si grand, que le médecin
le plus occupé ne peut se flatter de
les connoître toutes. Quelquefois il
paroît dans un pays des maladies
très-bien décrites, & qui ne sont pas
connues des praticiens de ce pays-
là. Elles emportent quantité d'habi-
tans: on a recours aux vieux pratici-

114 DES AVANTAGES, &c.

ciens ; & c'est souvent un jeune médecin seul qui la connoît par ses lectures, & sauve une province entière par une seule observation : ces cas ne sont pas rares. Ce n'est pas dans un temps & sous un vent favorable que l'ignorance d'un pilote se fait apper-voir ; le vrai médecin n'est guères non plus connu que dans les maladies extraordinaires. Le praticien qui suit son train ordinaire, semble tou-jours l'emporter sur l'homme sçavant, tant qu'il ne doit pas sortir de son cercle ; mais arrive-t-il quelque maladie singulière, le masque tombe, & l'homme du peuple est bientôt confondu avec lui.

Enfin, les avantages de l'érudition sont si considérables, que tout médecin qui peut le devenir, le doit nécessairement ; ou, s'il n'en a pas la capacité, il doit renoncer à la pratique d'un art pour lequel la nature ne l'a pas destiné.



C H A P I T R E IV.

Du Caractère particulier du Scavoir d'un Médecin.

IL n'y a que très-peu de vrais scavans; &c, parmi ceux qui le sont réellement, c'est toujours du plus grand nombre que le scavoir est inutile à la société. Il en est de leurs connaissances comme de l'or dans les mains d'un avare, c'est un bien perdu pour l'Etat.

Je distingue ce que l'on appelle ordinairement érudition, du vrai scavoir. Un homme érudit peut être en même temps un grand sot; au lieu que l'homme d'un vrai scavoir, est toujours un homme de génie. Non-seulement l'homme scavant connaît les sciences qui dépendent du raisonnement & de la mémoire, mais c'est encore un vrai esprit philosophique qui fait l'âme de son scavoir.

L'érudition prise en elle-même est

116 CARACTERE PARTICULIER

un mélange de bonnes & de mauvaises choses souvent contradictoires & mal digérées, qui remplissent la mémoire aux dépens du sens commun, & rendent l'homme simplement érudit riche en provisions inutiles, & pauvre en idées; grand dans les minuties, & très-petit dans les grandes choses. Un homme érudit se croit fort intéressant à la société, quand il a retenu les divisions, les chapitres de tous les ouvrages anciens & modernes, & combien de fois un mot peut s'y trouver, soit simple, soit composé; mais il n'aura pas examiné si la réflexion dans laquelle ce mot se trouve, est de quelque utilité pour l'homme physique ou moral. Ces érudits oublient même que l'homme soit né pour penser, amassent des passages pour n'en jamais connoître l'esprit. Ce sont des gens qui ne font que relever les ruines d'un bâtiment pour en contempler les décombres, mais sans même penser que ces matériaux pourroient faire un bâtiment régulier. Pourvu qu'une citation, ou qu'un mot vienne.

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 117
après un autre, ils s'inquiètent peu du choix, de la liaison, du dessein. La page est bien, quand elle est remplie; & l'esprit est censé bien orné, quand on tient par mémoire trente ou quarante mots pour en expliquer un seul qu'on a souvent mal lu. Heureusement pour notre siècle, on est revenu de cette manie philologique. On veut des mots, mais autant qu'ils sont indispensables pour établir une vérité utile au genre humain.

Ce n'est pas que je blame la philologie en elle-même. Mais n'est-il pas absurde de toujours épiloguer sur les mots & les pensées des autres, sans penser foi-même & de foi-même. Ce vain fatras d'idées factices ou d'emprunt ne tient-il pas toujours l'esprit dans une sorte d'abaissement & de servitude? Connaît-il jamais sa capacité, tant qu'il n'essaiera jamais ce qu'il peut?

Le médecin le plus érudit est donc un homme fort inutile, s'il n'a pas lu pour mieux penser, pour perfectionner son esprit plutôt que pour orner sa mémoire, & pour recueillir des

118 CARACTERE PARTICULIER

vérités intéressantes plutôt que pour accumuler des mots. On n'apprend à juger sainement des choses, qu'en réunissant au sçavoir un esprit capable de s'approprier les pensées & le sçavoir d'autrui. La lecture n'est pas alors un abus, parce qu'elle n'altere en rien le jugement.

Il n'est que le vrai sçavant qui sente le mérite de chaque écrivain; & c'est particulièrement de cette habileté que dépend le succès de nos travaux. Prévenus des progrès que l'on a fait dans une science, de ce qui y est certain, de ce qui y est douteux ou tout à fait inconnu, & de la maniere dont on doit discuter & éclaircir ce qu'il y a de douteux, & de chercher ce qu'on ignore, nous sçavons ce que nous devons rejeter, examiner, adopter. Sans ce discernement critique qui est dû à l'esprit seul, on ne lit rien avec avantage. La lecture ne servira même qu'à gâter le jugement, affoiblir l'esprit; & l'on croira beaucoup de choses, tandis qu'on n'en connoîtra aucune.

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 119

Les ouvrages de médecine, comme tous les autres ouvrages, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Les préjugés des auteurs ont même souvent enveloppé ces vérités de l'obscurité la plus ténébreuse. Il est peu de ces grands maîtres dont la moindre réflexion soit une vérité lumineuse & un précepte important; & c'est dans le fatras du verbiage le plus ennuyeux, qu'il faut avoir le courage & l'esprit de saisir une observation qui semble se dérober à l'œil le plus clair-voyant. La plûpart ne disent que très-peu dans de très-long détails; & l'on est obligé de lire, pour ainsi dire, leurs écrits sans penser, pour trouver de temps en temps quelques avis intéressans; sans quoi, l'on n'en soutiendroit jamais la lecture. Cet esprit philosophique qui a été si long-temps méconnu dans les âges modernes, & qui avoit fait des anciens médecins les écrivains les plus solides & les plus importans, n'a pu se faire sentir dans des âges qui n'étoient instruits que par la voie de

120 CARACTERE PARTICULIER

l'autorité ou des préjugés ; & tous les écrits des médecins se sont sentis de cet abus aussi-bien que tous les autres. Les rêveries & les futilités des scholastiques, qui s'étoient emparées de tous les esprits, ne laissoient plus de distinction entre le peuple & les savans, que le respect aveugle que ce peuple a toujours pour ce qui tient du mystère. Les savans n'étoient que des ignorans ; & le peuple superstitieux savoient même plus qu'eux, selon l'esprit de ces temps, parce qu'il croyoit d'avantage. Le lecteur a d'autant plus besoin d'esprit pour la lecture de ces ouvrages, qu'il ne se trouvoit qu'un esprit faux dans leurs auteurs.

Hippocrate sera toujours le pere de la médecine, & c'est de ses écrits que vient presque tout ce qu'il y a de bon dans Platon, Aristote, Galien, & dans les Arabes. Cicéron même paroît l'avoir lu attentivement. Platon qui étoit contemporain d'Hippocrate, nous a laissé dans son Timée une espece de système de médecine théorétique. La partie pratique

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 121
que de la médecine ne lui étoit pas inconnue non plus qu'à d'autres philosophes, avant & après lui. On prétend même qu'Aristote faisoit le métier de charlatan, avant d'être le disciple de Platon & le maître des siècles futurs. Aristote n'est certainement pas inutile aux médecins; & l'on trouve, dans presque tous ses ouvrages, les vérités les plus intéressantes pour la physique & l'économie animale. C'étoit, dit Haller, un homme d'un très-rare génie, d'une application infatigable, qui mettoit beaucoup d'ordre dans ses connaissances, quoique plus propre à généraliser les observations des autres qu'à en faire lui-même. Mais il n'avoit que le défaut de toute l'antiquité; personne ne faisoit d'expériences, & l'on adoptoit tout ce qu'il y avoit de fabuleux ou de faux. On pouvoit grossir ses volumes de tout ce que les poëtes, les idiots, le peuple enfin avoit avancé.

Galen joignit à une érudion extraordinaire l'esprit le plus vif & le plus inventeur. Il sçavoit à fond la

Tome I.

F

122 CARACTÈRE PARTICULIÈR

philosophie péripatéticienne, & tous les systèmes de l'antiquité. Outre cela, il étoit vraiment éloquent. Suidas dit que Galien avoit écrit plus de cinq cents traités sur la médecine, & environ deux cents cinquante sur d'autres sciences quelconques. Jamais médecin n'eut un génie plus vaste & plus fin que Galien; & l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait su réunir en lui seul, & en un seul système tout ce que la médecine avoit connu jusqu'à son temps. La pure doctrine d'Hippocrate y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses; néanmoins Galien suivait Hippocrate dans sa pratique, préférablement à tous les médecins: c'est ce qui nous rend ses ouvrages très-intéressants. La différence qu'il y a entre les écrits d'Hippocrate & ceux de Galien, selon les meilleurs juges, c'est que les ouvrages d'Hippocrate sont fondés sur l'expérience, & que Galien n'a de foi dans les siens que le seul raisonnement. La médecine d'Hippocrate n'est appuyée que de très-peu de raisonne-

DU SÇAVOIR D'UN MéDECIN. 123

mens, au lieu que Galien s'abandonne souvent à des disputes & à des discussions plus ingénieuses qu'utiles ; quoique relativement à la pratique, il pense, comme Hippocrate. En général, il a toujours suivi le sens littéral de cette maxime,

λεγε πρατίνως, καὶ πρατέ λογικῶς.

Parlez en praticien, & pratiquez avec raisonnement.

Les Arabes encherirent encore sur les subtilités de Galien, & leur imagination l'emporta sur l'esprit, au point que les médecins ne s'occupèrent plus que d'idées vides de sens. Leur système de médecine n'étoit plus que des hypothèses hardies, & c'étoit ce qui seul plaitoit, & pouvoit même plaire à ce temps-là. Cependant on doit convenir qu'ils ont rectifié les méthodes de traiter les maladies aiguës ; qu'ils ont inventé la chymie, subordonné la pharmacie à la médecine ; & que, quant à la théorie de l'art & aux principes de la pratique, ils ont répété ce qu'avoient dit les Grecs.

Les médecins s'occupèrent long-

F ij

124 CARACTERE PARTICULIER

temps en Europe à commenter ces sophistes. On lut & on étudia les Arabes long-temps avant de connoître les Grecs. Enfin, au commencement du treizième siècle, on se jeta sur Galien. Au lieu de confidérer & d'analyser la nature, on analysa Galien, & on se contenta de l'admirer sans s'inquiéter des progrès de l'art. Les uns faisoient de très-longs commentaires sur ses traités, d'autres les abrégeoient : tous sembloient déterminés à se tromper avec Aristote & Galien, plutôt qu'à embrasser la vérité avec tout autre.

Enfin parurent les chimistes. Paracelse (a), Suisse du canton d'Apen-

(a) Je voulois retrancher de cet ouvrage ce portrait de Paracelse, que je ne présente même pas encore avec tous les traits de M. Z. Mais on m'a conseillé de le laisser, pour faire voir au moins à des gens prévenus en sa faveur, qu'il est permis de douter des merveilles de ce coryphée des alchimistes. On peut dire de lui ce qu'on a dit de Postel, que c'étoit l'affemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux ; car Paracelse n'étoit pas sans

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 125
zelle, grand chimiste, chirurgien, astrologue, osa bâtir un système de médecine tout nouveau sur les rui-nes des anciens. Il brûla publique-ment, à Basle, du haut de sa chaire, les ouvrages de Galien & d'Avi-cenne. Il dit, dans son premier livre de la peste, qu'on ne trouve rien chez les anciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils igno-roient la cabale & la magie; & que conséquemment ils ne pouvoient connoître l'origine des maladies. Il ne rougit pas de dire que Galien lui-avoir écrit des enfers, & que lui-même avoit disputé contre Avicenne dans les parvis des séjours téné-breux. Il avoit l'imagination si déré-glée, & le cerveau si disposé aux rêveries les plus grossières, qu'il adopta tous les contes de forcelle-rie, toutes les folies de l'astrologie, de la géomancie, de la chiromancie & de la cabale; & qu'il assura même

mérite. *Voyez aussi ce que M. Deslandes a dit de ce rêveur. Hist. de la Philosophie*, Tome III, page 324.

F iii

126 CARACTÈRE PARTICULIER
à ses disciples qu'il consultoit le
diable quand Dieu ne vouloit pas
l'aider.

Paracelse se vantoit de sçavoir guérir les maladies incurables, avec certains mots ou caractères dont il élevoit la vertu au-dessus de toutes les forces de la nature, il osa même avancer que, par le moyen de la chimie, il produiroit un enfant vrai & vivant, qui, à la grosseur près, ressembleroit dans toutes ses parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce misérable soutenoit qu'il n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même, & non dans les livres. Du reste il vivoit comme un animal immonde, & trouvoit son plus grand plaisir dans la conversation des gens les plus dissolus & les plus viils. Le langage qui n'a été donné aux hommes que pour se faire entendre, est toujours dans Paracelse un verbiage incompréhensible. Ses écrits se sentent tous de l'ivresse dans laquelle il étoit continuellement avec tous ses amis ivrognes comme lui. Le ton mystérieux avec lequel

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 127

il écrit, sembloit cacher aux idiots les vérités les plus importantes. Personne ne pouvoit selon lui le réfuter; en effet, personne ne le comprenoit.

Avec ces qualités, Paracelse Bombast s'étoit emparé de la monarchie en médecine; & il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'alchimie. Voici comme il parle dans la préface de son livre intitulé *Paragranum*: « C'est à vous à vous ranger derrière moi, Avicenne, Galien, Rhazès, Mésué, Montagnana; derrière moi, docteurs de Paris, de Montpellier, de Souabe, de Cologne, de Misnie, de Vienne. Vous, îles de la mer, toi, Italie, toi, Athènes, toi, Grec, toi, Arabe, toi, Israëlite, derrière moi; la monarchie est à moi. » Il étoit toujours misérable avec son art de faire de l'or; son remède universel & infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, de sa toux, & de la roideur de ses articulations. Lui qui possédoit la pierre de l'immortalité, se laissa cependant mourir avant sa cin-

F iv.

128 CARACTÈRE PARTICULIER

quantième année. En vain les fourberies, la témérité, les extravagances, la superstition de cet homme sont-elles consignées dans ses écrits, ses sectateurs en ont fait une divinité.

Van-Helmont suivit Paracelse en bien des choses. Comme lui il eut un souverain mépris pour les écoles de son temps ; & avec raison. Il s'occupa à la recherche des médicaments les plus puissans ; mais il rabaisa comme lui la médecine au-dessous de la chimie, méprisa de même l'observation du temps, de ses changemens, des signes & des causes des maladies; vanta aussi des médicaments universels, des panacées merveilleuses ; & parut également prévenu de son propre mérite. Il dit que Dieu lui avait immédiatement éclairé l'esprit, dès qu'il eut jetté tous ses livres pour voyager dans le monde sur les ailes de la vérité ; qu'aucun autre que lui ne sciait la médecine. Il se vante d'avoir fait plus de progrès dans les sciences en rêvant, & par des songes & des apparitions nocturnes, que .

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 129
 par sa raison. La pratique des anciens
 ne vaut rien selon lui, parce qu'ils
 étoient payens. Ainsi raisonne ce sage
 Flamand.

Dans une décadence si général des sciences, le nombre des remèdes simples & composés se multiplioit tous les jours avec une confusion extrême. Les médecins Galénistes attribuoient à leurs remèdes simples des vertus qui sembloient surpasser tout ce qu'on pouvoit attendre de mieux pour le genre humain; tout étoit bon à tout selon eux. Les chimistes de leur côté racontoient des prodiges de leurs extraits & de leurs teintures. Leurs ouvrages sublimes étoient les triomphes mêmes de la nature, & l'ignorance la plus grossiere y paroiffoit toujours avec le ton des oracles les plus respectables. Enfin, ces Galénistes & ces chimistes sont si absurdes dans leurs méthodes & leurs médicaments, qu'il y auroit lieu d'être étonné qu'ils puissent encore aujourd'hui trouver des sectateurs, si l'on ne sçavoit que les opinions les plus déraisonnables sont

F v.

130 CARACTÈRE PARTICULIER
toujours les plus durables parmi les
hommes.

Ces maîtres sont donc plus capables de nous induire en erreur que de nous éclairer, si nous ne sommes pas prévenus de l'utilité réelle que nous avons lieu d'espérer de leurs écrits.

La plupart des écrivains nous disent ce qu'ils ont pensé; mais il en est peu qui nous indiquent en même temps ce que nous devons penser d'après eux, & comment on apprend à bien penser. C'est ce manque d'idées fixes & lumineuses, dit M. d'Alembert, qui excite en nous le désir de savoir les pensées des autres; & l'on tâche par cette apparence de vrai ou de faux savoir, à remplacer le mieux que l'on peut le manque du vrai savoir qu'on n'a pas. Il ne faut pas tant chercher ce que les autres ont pensé, que ce qu'ils ont pensé de vrai. Daniel le Clerc disoit à ce sujet qu'il y avoit dans toute l'Europe des sociétés pour les progrès de la médecine, que les vues en étoient belles & grandes, mais qu'il ignoroit par

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 131

quelle fatalité ces vues étoient si mal remplies, & pourquoi les écrits de ces sociétés étoient plutôt une collection de ce qu'on avoit déjà dit sur une chose, que ce qu'on auroit dû dire. On trouve même, ajoute-t-il, dans ces collections tous les contes de vieilles femmes, comme si l'histoire naturelle manquoit de mensonges.

Quelques écrivains laborieux, & dont on ne sçauroit trop louer le zèle, ont pris un autre parti pour se rendre utiles à la postérité. Ils ont voulu former un corps de tout ce qu'on avoit dit avant eux, & nous donner par-là l'histoire des maladies, en rapprochant les anciens & les modernes. Mais ces vues ont été si mal exécutées, qu'il semble que les auteurs aient plutôt consulté leur intérêt que leur réputation & l'avantage de la postérité. Ces ouvrages nosologiques supposent nécessairement ce qui n'a jamais été; c'est-à-dire qu'il faudroit que toutes les maladies fussent absolument différentes dans leur espece..

F.vj

132 CARACTÈRE PARTICULIER

D'ailleurs la symptomatologie, qui est la partie qui doit sur-tout servir de guide dans ces détails, y est si mal exposée, si peu examinée, si légèrement analysée, que le lecteur peu instruit n'en peut tirer aucun avantage direct: & d'un autre côté un lecteur instruit n'a pas besoin de ces ouvrages.

D'autres médecins proposoient de leur temps de donner l'exposé des maladies dans de très-courts extraits, où l'on caractériseroit chaque maladie, en prenant dans les écrivains qui en auroient traité les signes & les symptômes les plus vrais & les plus précis. Ce dessein n'est que très-louable; mais où est l'homme capable de l'exécuter? Tous les abrégés qu'on nous a donnés ne laissent-ils pas plus de moitié de choses à désirer; & la plupart du temps, l'esprit de système n'altere même-t-il pas ce qu'il y auroit eu de bon? Quand je lis une maladie dans Hippocrate, j'en vois l'histoire quelquefois en trois lignes. Si je lis la même maladie dans un écrivain moderne, je rencontre

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 133
deux ou trois pages de détails dans
lesquels je puis souvent voir toute
autre maladie. D'où vient cet abus :
de ce qu'on donne à l'imagination
plus qu'il ne faut pour saisir la na-
ture.

Ce n'est que dans les écrits qui
nous présentent la nature avec ses
traits, & dans son propre jour, où
l'on peut apprendre à la connoître,
& à prévoir l'avenir. C'est de-là que
dépendent les observations intéres-
santes, & les raisonnemens qu'on
peut faire pour devenir réellement
l'interprète de la nature, comme le
doit être le vrai médecin, comme
l'ont été Hippocrate, Fernel, Syden-
ham. Tous les trois cependant sem-
blent avoir acquis ce rare talent par
une conduite différente. Hippocrate,
éclairé par des observations qu'il fut
obligé de rectifier souvent, comme
il le dit lui-même, paroît s'être atta-
ché long-temps aux particularités
avant de généraliser ses principes :
& ce fut en grand maître qu'il le fit
quand il fut en état. Fernel, né avec
un esprit vraiment philosophique,

134 CARACTÈRE PARTICULIER

& orné de tout ce qu'on pouvoit sçavoir alors de physique & de mathématiques, avoit profité sur-tout des écrits d'Hippocrate qu'il lisoit sans cesse avec Platon & Cicéron; & il commença, comme un Newton, par les grands principes, pour apprécier les détails. Sydenham apprit à connoître la nature par des travaux infatigables, mais marchant souvent dans de fausses routes; heureux d'avoir eu le rare talent de se rendre compte de ses fautes, & de voir où il falloit se corriger sur de nouveaux avis de la nature.

Les vraies archives de la médecine ne se trouvent que dans des auteurs de la trempe de ces médecins. Mais quelque mérite qu'ait un médecin, jamais ce respect ne doit nous aveugler jusqu'à suivre ses erreurs, s'il s'en trouve chez lui. On ne doit écouter des maîtres que quand ils méritent de l'être. Nous recevons avec reconnoissance les bons avis de Galien, des Arabes & des médecins éclairés du moyen âge, qui, libres des préjugés de leurs temps,

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 135
& uniquement attachés à l'amour de la vérité, ont paru dans leur siècle comme ces lumières boréales à l'horizon, sans cependant dissiper toute l'obscurité de la nuit. Tout livre est intéressant quand il nous fournit des principes conformes aux opérations de la nature, ne contiendroit-il même que quelques réflexions suffisantes pour compléter un observation, ou pour devenir comme le germe de différentes pensées plus étendues & plus sublimes. Les ouvrages de Roger Bacon, fort peu intéressants aujourd'hui à certains égards, ont été autrefois de la dernière importance. On y voit les plus grandes découvertes modernes indiquées comme au doigt. Ils servent du moins aujourd'hui à nous marquer une partie des progrès de l'esprit humain. Tout homme philosophe est toujours intéressé à le connoître; & ceux qui nous fournissent occasion de penser, méritent souvent plus d'éloges que ceux qui ont découvert & confirmé des vérités qui

136 CARACTÈRE PARTICULIER
n'étoient encore que de simples hy-
pothèses.

Ce n'est pas non plus la grande lecture qui fait l'homme savant. La lecture en général use les esprits ordinaires. Ils sont bientôt semblables à un crible qui ne retient rien de ce qu'on y jette. Sans ce génie fait pour les sciences, la lecture ne fournit que des opinions, & jamais on n'en fait démêler aucune. Celui qui dit vrai sera peut-être celui qui se fera le moins sentir. Dix autorités sont d'autant plus à craindre qu'on ne peut discerner si elles sont légitimement fondées. Il est des gens qui tombent dans un abus contraire. Epris de la manière d'écrire d'un auteur, c'est à lui seul qu'ils s'attachent; tous les autres doivent bientôt lui être subordonnés, & ils ne diront vrai qu'autant qu'ils penseront comme lui. On ne lit même que ce seul écrivain. Un médecin me disoit, il n'y a pas long-temps, pour autoriser cette conduite, qu'un des plus habiles praticiens de l'Angleterre

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 137

n'avoit jamais lu que Prosper Alpin, & que jamais médecin n'avoit été plus heureux que lui dans sa pratique. Soit. Je répondrai à cela que Sydenham n'avoit lu aucun médecin quand il se mit à exercer la médecine. Il faut donc prendre un milieu entre ces deux extrêmes. Le nombre des bons auteurs, en médecine, est très-petit. De ce nombre même il y en a plusieurs qui ne sont intéressans que pour amuser le loisir d'un homme curieux. Je conseillerai donc de ne s'arrêter qu'à ce petit nombre de bons observateurs. Tous les vrais écrits d'Hippocrate ne sont même pas tous également importans.

Je crois avoir fait assez sentir combien il est nécessaire de réunir les observations de tous les âges, sans avoir besoin de dire que celui qui ne liroit qu'un seul auteur, fût-ce même Hippocrate, ignoreroit ce qu'il faut faire en bien des circonstances. Comme un médecin n'a pas toujours à sa disposition le choix des traitemens & des médicemens, &

138 INFLUENCE DE L'ERUDITION
 que d'ailleurs quelques accidens particuliers peuvent varier l'espèce d'une maladie très-bien connue, il faut donc aussi avoir la ressource de l'analogie. Or, comment profiter de ce moyen, si l'on n'a pas appris de différens auteurs, les différens termes possibles des comparaisons qu'il faut faire. Un auteur ne suffit donc pas : ce seroit perdre le temps que d'en dire davantage sur cet article.

CHAPITRE V.

De l'Influence que l'Erudition a sur l'Expérience.

Si le sçavoir de nos prédécesseurs nous donne leur expérience, dès que nous l'avons acquis, il ne faut pas encore pour cela s'imaginer être parvenu au but de l'homme sçavant. Il est possible d'être homme de tous les siècles, & contemporain de tous les sçavans, & d'être en même temps homme à préjugés. Nous voyons tous,

SUR L'EXPÉRIENCE. 139

les jours des gens d'un sçavoir prodigieux, livrés aux opinions les plus absurdes. La vraie science, disoient Platon & Aristote, consiste moins à sçavoir & à adopter ce que les autres ont sçu, qu'à juger d'après soi-même, & non d'après les écrivains mêmes les plus sincères, qui se trompent encore souvent. Elle consiste à faire l'esprit de chaque chose, à la voir dans son vrai jour, à discerner ce que les hommes y ont ajouté, à fortifier son jugement en ornant sa mémoire, à étendre ainsi ses connaissances, à n'être point la dupe des hommes, ni des temps, ni des lieux, ni de l'autorité.

» De la même maniere, ajoute M. Deslandes, croire n'est point, comme le peuple, ajouter foi à ce que disent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet; mais c'est examiner sérieusement les motifs de crédulité qu'ils proposent, & quel degré de force ont les raisons qui doivent porter à croire & ne pas croire. C'est démêler la vérité des vraisemblances; la certitude des pro-

140 INFLUENCE DE L'ERUDITION
babilités, l'évidence des fausses
lueurs qui n'ont qu'un éclat passa-
ger. C'est en un mot convenir avec
soi-même qu'on ne peut prendre
d'autre parti que celui que l'on
prend, & suivre ce parti avec cou-
rage, avec persévérance, avec une
ferme résolution de ne pas changer,
qu'autant qu'après tout l'examen
possible, il arriveroit qu'on eût été
dans l'erreur. »

» On ne sait donc rien que ce qu'on
s'est rendu propre par la réflexion
qui seule produit la vraie science :
& on ne croit point ce qu'on s'ef-
force de croire par la persuasion
d'autrui, mais seulement ce qu'on
voit clairement & nettement qu'on
doit croire par sa propre persuasion ;
enfin ce qu'on croit indubitablement
vrai. Mais la vérité que Cicéron re-
gardoit avec tant de respect, &
comme l'essence de la divinité mê-
me, est quelque chose de si délicat,
de si relevé, de si supérieur aux for-
ces de l'humanité, qu'on a jugé de
tout temps que peu d'hommes étoient
capables de se familiariser avec elle. »

SUR L'EXPÉRIENCE. 141

Avec cette cette maniere de voir & de croire, l'expérience de tous les siècles ne sera plus une maîtresse abusive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations & par les archives de tous les temps, ce qu'il y aura de vrai & d'utile dans tous les cas. Sans cette expérience, un médecin ne mérite aucune considération. Il connoîtra, si l'on veut, les observations de tous les âges, mais il ne saura jamais que des particularités inutiles la plûpart du temps, parce qu'il n'en pourra pas déduire de principes en les rapprochant les unes des autres, & en démêlant ce que l'auteur y a vu d'avec ce qu'il auroit dû y voir. D'ailleurs la vraie médecine ne dépend pas des observations individuelles prises en elles-mêmes, mais d'observations réunies & constatées de tout temps & chez toutes les nations, distinction faite cependant de ce qui peut s'y rencontrer de particulier par rapport aux temps & aux lieux. J'aimerois mieux, dit Rhazès, qu'un médecin n'eût pas

142 INFLUENCE DE L'ÉRUDITION
vu de malade, que d'ignorer ce qu'ont
dit & écrit les anciens. Mais dès
qu'il a lu & comparé leurs observations & leurs préceptes, avec peu
de pratique, il sera en état de traiter
ses malades avec plus de succès que
le médecin le plus occupé qui ne
lit point.

L'expérience des autres est quel-
quefois plus avantageuse que la nô-
tre, même dans les cas que nous
avons eu lieu d'observer souvent.
Avoir dans la tête la description
d'une maladie d'après les grands
maîtres, c'est être en état de la re-
connoître dans le cas possible, avec
plus de discernement que d'après sa
propre expérience, si l'on n'est pas
de ces observateurs du premier or-
dre, à qui un signe essentiel, & sou-
vent le moins sensible, ne peut
échapper. Il n'arrive que trop sou-
vent qu'on ne voit pas si bien avec
ses propres yeux que par ceux d'autrui. Il est d'ailleurs plus aisé de con-
sider une vérité & une découverte
que de la trouver. L'expérience, dit
Bacon, ne deviendroit en quelque

SUR L'EXPÉRIENCE. 143

maniere inutile, qu'autant que nous aurions des traités sur les plus petites choses.

Ce que je viens de dire paroît un paradoxe : cependant, après avoir observé des maladies avec le plus grand soin, j'ai souvent trouvé que nos grands auteurs de médecine avoient tout dit, ou du moins dit beaucoup plus que je n'avois vu. Il est vrai qu'il n'y a que très-peu d'auteur qui soutiennent cette comparaison : mais ceux qui la soutiennent, rendent en effet notre expérience moins nécessaire.

Le détail d'une suite d'événemens bien analysé, est quelquefois plus instructif que la vue des choses mêmes. Tout esprit n'a pas le talent de voir avec ordre la suite de plusieurs choses. La complication apparaîte étonne, & souvent ne jette que du trouble dans l'esprit, bien loin que le spectateur jouisse assez de lui-même pour voir tout avec tranquillité. Quelquefois même un phénomène frappe un œil peu instruit avec tant de force qu'il n'est

144 INFLUENCE DE L'ERUDITION

plus en état de se fixer sur les autres signes présens, ou qu'il ne peut au moins les démêler les uns des autres: dans ces circonstance, ce n'est donc plus rien voir, c'est tout au plus regarder.

Une instruction complète, laissée par écrit, vaut donc mieux en bien des cas que celle qu'on tirera imparfaitement de l'inspection de la chose même. D'ailleurs, des gens qui ont vu avec connaissance de cause nous menent toujours à la vérité par les voies les plus courtes. L'habitude de voir de la même maniere nous devient ensuite comme à eux une espece de talent naturel qui nous fait arriver directement au but. Bacon faisoit avec justice consister la vraie destination & l'utilité essentielle des sciences dans l'abréviation des voies longues & compliquées de l'expérience, persuadé que cette abréviation feroit cesser les plaintes qu'on avoit toujours faites de la longueur de l'art & de la briéveté de la vie. C'est en généralisant les vérités fondamentales qu'on parvient

SUR L'EXPÉRIENCE. 145

parvient à cette abréviation, ou, comme le dit M. d'Alembert, en établissant les principes de ce qui est certain dans nos connaissances, en présentant les vérités générales & fondamentales sous un seul point de vue, en rapportant les parties de chaque science particulière à leurs chefs principaux, & en évitant dans cette analyse cet air minutieux qui prend les branches par la tige; comme il faut éviter aussi ce prétendu esprit, qui, trop occupé de l'universalité des choses, manque tout & brouille tout pour vouloir tout embrasser & tout abréger.

L'art de fixer les formules générales est le seul talent qui fasse les grands hommes, & le fond de la véritable expérience. Mais ce rare talent est au moins dû autant à une heureuse capacité naturelle, qu'à l'habitude & à la réflexion jointes ensemble. Newton lui-même n'entrevis la généralité de sa fameuse formule dans les calculs de Descartes, que par une espece de hasard; & il s'en étoit déjà servi sans y faire

Tome I.

G

146 INFLUENCE DE L'ERUDITION

beaucoup d'attention avant d'en avoir senti toute l'étendue & la généralité. On en peut dire autant des grands principes d'Hippocrate. Ce ne fut qu'à son heureux génie qu'il dût la généralité de ses maximes. Aussi Boerhaave, qui avoit moins observé que lui, ne se fait-il pas de peine d'avouer combien il sentoit que ses Aphorismes étoient au-dessous de ceux de ce grand médecin. On peut dire avec vérité que Boerhaave s'est rendu la justice qu'il se devoit à cet égard.

Malgré ce que nous venons de dire, on ne peut disconvenir qu'une longue habitude de voir, éclairée par un génie au-dessus de celui des hommes ordinaires, & par un bon esprit attaché au seul amour de la vérité, ne puisse au moins faire saisir assez aisément les principes généraux une fois établis, quoique l'on ne soit pas assez habile pour généraliser foi-même des observations particulières : & c'est toujours un avantage. Il est des gens qui sont faits pour suivre les autres, & qui exécuteront bien un

SUR L'EXPÉRIENCE. 147

dessein qu'ils n'imaginoient jamais. On voit tous les jours un militaire faire des prodiges avec une poignée de soldats, s'il est sous le commandement d'un habile général; tandis qu'avec une armée entière il seroit infailliblement battu, si on l'abandonnoit à lui-même.

Le sçavoir des autres peut donc influer diversement sur notre expérience; & ce sont ordinairement nos talens naturels qui en déterminent les avantages. Comme tout semble dans la nature fixé dans des termes & des rapports particuliers à chaque chose, il n'est pas étonnant que l'expérience des siècles précédens ne devienne aussi plus ou moins avantageuse selon les facultés de chaque individu. Si l'on faisoit réflexion à ce principe incontestable, on ne verroit pas si souvent des têtes mal organisées, prétendre, après trente ans de pratique, avoir plus d'expérience qu'un jeune médecin à qui la nature a accordé des facultés supérieures à celles de ce vieux praticien qui n'eroit né que pour voir le soleil se le-

G ij

148 INFLUENCE DE L'ERUDITION

ver & se coucher. Il est vrai que la science sans pratique est insuffisante ; mais une pratique aveugle a cet inconvénient de plus , qu'elle est encore dangereuse. Il faut réunir les deux , étudier les livres & les hommes , interroger les morts & les vivans ; mais l'interrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie borné , encore moins celui d'un homme qui n'est pas né pour être le disciple des hommes ordinaires.

L'expérience des autres ne nous fournira non plus de règles pour notre conduite, qu'autant que nous saurons estimer les raisons de celle qu'ont tenue ceux dont nous lissons les ouvrages. Très-souvent ils nous disent que ce qu'ils ont fait ; & il est vrai qu'ils ont bien fait. Mais il faut alors se demander ce qu'on auroit fait en pareil cas ? Sçavoir se faire cette demande avec connoissance de cause ; c'est avoir déjà beaucoup appris ; cela n'est cependant pas assez : il faut encore trouver la réponse ; sans quoi , nous ne verrons jamais ce que nous devrons faire , puisque

SUR L'EXPÉRIENCE. 149

nous ne pourrions pas nous dire pourquoi ces écrivains ont agi de cette maniere. Leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter, feront des écueils contre lesquels nous donnerons dans les mêmes cas; & jamais nous ne porterons avec succès la main dans la moisson qu'ils nous ont préparée, si nous ne sommes pas capables de nous en approprier la récolte. Leurs succès feront même pour nous des occasions de fautes; & leur sçavoir ne tendra qu'à nous égarer. Comme le marin, le médecin se trouve souvent dans des détroits où il n'est permis qu'à de grands maîtres de passer. Quelquefois on n'y a passé que par quelques heureuses circonstances dont on a sçu profiter; & ces circonstances nous sont inconnues. Il faut donc sçavoir voirdans leurs écrits ces choses qu'ils n'ont pas cru devoir nous dire, parce que ce n'est que la sagacité qui doit nous les suggérer. L'érudition, le sçavoir, l'expérience des autres ne seroient donc d'aucun avantage dans ces cas qui ne sont pas si rares, sans cette péné-

G iii.

150 INFLUENCE DE L'ERUDITION.
tration & ce génie qui font seuls
l'habile homme.

Si l'expérience des siècles précédents surpasse souvent la nôtre, il ne faut pas croire pour cela que l'antiquité ait tout dit. C'est un abus que de croire que nous ne puissions pas penser aujourd'hui de nous-mêmes, & voir ce que l'on a vu autrefois. La nature est invariable dans les espèces qu'elle a déterminées, quoi qu'en aient pensé quelques écrivains modernes. L'homme a donc encore aujourd'hui le droit de dire aux anciens qu'ils se sont trompés, comme Hippocrate l'avoit dit à ses ancêtres. Le savoir des autres n'est par conséquent recevable qu'aux termes de la vérité. *Amicus Plato, sed magis amica veritas;* & c'est à ce seul titre que le savoir & l'expérience des autres nous doivent être respectables, & que nous en tirerons même un véritable avantage.

Le grand point, c'est, comme nous l'avons déjà dit, de prendre les quantités à leur juste valeur. Mais ces quantités ne sont pas arbitraires

SUR L'EXPÉRIENCE. 151

pour le médecin. C'est toujours la nature qui les détermine. Le scavoir & l'expérience des autres nous deviennent d'une très-grande conséquence à cet égard. Mais combien n'y a-t-il pas de plus & de moins qu'il faut scavoir retrancher ou ajouter de soi-même ? Combien ne prête-t-on pas à la nature de chosés qui ne dépendent absolument que de la maniere de voir ou de sentir ? Les médecins même les mieux instruits sont-ils d'accord entr'eux sur ce qu'ils doivent entendre par la nature ?

Comme toutes les réflexions de cet ouvrage se rapportent à la connoissance de la nature, je crois pouvoir placer à la fin de ce chapitre quelques réflexions qui auront leur utilité, ne donneroient-elles même que l'occasion de réfléchir sur les assertions que je vais y examiner. S'il est dangereux, comme le disoit Galien, de s'attacher opiniâtrément à des opinions dont il n'y a pas de preuves solides, il l'est encore plus de prendre pour une décision ce qui ne présente que du doute & de l'incer-

G iv

152 INFLUENCE DE L'ERUDITION.

titude. Ainsi, partir d'une réflexion isolée d'un auteur pour lui faire dire ce que l'on croit soi-même, sans concilier cette pensée avec ce qu'il peut avoir dit de contraire ailleurs, c'est abuser le lecteur, après s'être fait illusion à soi-même. Tel est cependant la conduite que certains écrivains tiennent encore tous les jours pour appuyer leur sentiment.

Que devons-nous donc entendre par la nature prise dans une acception limitée, par rapport au corps humain? Selon le célèbre Sauvage, la nature ou les efforts de la nature sont l'âme qui exerce son énergie sur le corps pour la conservation de l'être individuel. On a aussi reproché à Stahl d'avoir accordé trop à l'âme; mais ceux qui lui ont fait ce reproche, ou n'ont jamais lu ses ouvrages, ou ne l'ont jamais compris. L'âme, suivant Stahl, étoit un être purement matériel, ou plutôt, il n'admettoit d'âme que le principe vital du corps organisé. On voit donc qu'on s'est trompé à son égard. Quant à Sauvage, il la croit absolument spirituel; c'est son

SUR L'EXPÉRIENCE. 153

Opinion que nous suivons, pour examiner son hypothèse. Sauvage s'appuie de l'autorité de Galien; peut-être même, dit-il, Galien a-t-il trop accordé à l'ame. Mais il est constant, de l'aveu de Galien même, que ce sage savant médecin Grec n'a entendu, par la nature ou par l'ame, qu'une chaleur innée, qu'il appelle une substance mobile par elle-même, & qui est toujours en mouvement. Il avoue ailleurs qu'il ne voit même rien de probable sur la substance de l'ame; tantôt il l'appelle simplement nature, tantôt émanation de cette ame universelle qui anime tout l'univers: ailleurs, il avance que l'ame qui forme le foetus, n'est pas la même que celle qui est contenue dans le foetus; mais il se contredit sans balancer, en disant que l'ame qui met toutes nos parties en mouvement, est la même que celle qui nous a formés; tandis qu'il assure qu'il ne sait rien sur la cause efficiente qui forme le foetus. Que répondre à ces inconséquences? Je ne prétends pas, disoit Eernel, concilier tous les endroits.

G.V.

154 INFLUENCE DE L'ERUDITION.
où Galien se contredit ouvertement.

Sauvage, persuadé de la spiritualité de l'ame, devoit-il recourir à un maître aussi inconséquent sur cet article pour prouver son hypothèse ? Cardan a donc mieux vu que lui, quand il assuroit que l'on ne pouvoit absolument pas penser que Galien eût cru l'immortalité de l'ame. Ainsi, ce que Galien pouvoit entendre par la *nature*, ne tendroit, au contraire, qu'à ruiner l'hypothèse de Sauvage. Que l'ame souffre de l'état malade du corps, cela doit être. Mais, que l'ame cherche & emploie tous les moyens possibles d'écartier le danger, en bon praticien, la conclusion est-elle légitime, & les prémisses y conduisoient-elles ? Non, certes : il est encore un grand nombre de propositions intermédiaires qui ne feront jamais démontrées. N'étoit-il pas plus naturel de dire que l'union de l'ame avec le corps constituoit ce que l'on appelle l'état de vie actuelle, & que le mécanisme étoit le principe de tous les efforts que fait le corps ma-

SUR L'EXPÉRIENCE. 155

lade pour écarter le danger? La cause se conçoit également bien, en disant que ce sont les déterminations actuelles du sujet malade qui déterminent ces efforts; &c, sans se servir du terme de *Pseudomécaniciens*, Sauvage auroit du moins suspendu son jugement sur des opérations qu'on peut rappeler à la seule organisation.

Ne peut-on pas entendre tout simplement par la nature, *la force vitale actuelle du corps organisé vivant*, force dont l'union de l'ame avec le corps est le principe éloigné, mais dont le fluide nerveux est la cause immédiate? Ce sentiment est clair, lumineux, quelle que soit la nature de ce fluide, fût-ce même celui de Lecat. On conviendra que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvements que nous appelons communément volontaires; mais l'ame paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité: c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses.

G.vj

156 INFLUENCE DE L'ERUDITION.

Comme nous ne connaissons d'autre raison de l'union de l'ame avec le corps que la seule volonté du Créateur, nous sommes dispensés de faire aucune recherche à cet égard. Il paraît plus intéressant de nous occuper de la maniere dont la nature cherche à conserver la machine dans l'état malade. La physiologie nous apprend que les mouvements vitaux ordinaires n'ont pour but que de conserver dans un état régulier les déterminations qui font l'état de santé. Au moindre trouble, soit dans les fluides, soit dans les solides, l'harmonie se dérange; & c'est toujours aux dépens d'une partie que l'autre prend plus de force & de vigueur, comme l'expérience le prouve. Ce n'est donc plus que par des mouvements extraordinaires que la machine vivante peut recouvrer son état régulier. Cette loi est aussi constante dans la brute que dans l'homme; elle se fait même appercevoir dans les végétaux. Il est des plantes dont les racines fuient le voisinage d'un autre, en changeant la direction qu'on leur avoit

SUR L'EXPÉRIENCE. 157

donnée, comme je l'ai expérimenté moi-même. Si elles ne le peuvent, elles périssent, après avoir fait tous les efforts pour l'éviter. Si l'on fait avec un fil d'archal une ligature à une branche, l'écorce se tuméfie au-dessus de la ligature, la recouvre en baissant, & poussée enfin des rejetons pour se mettre plus à l'aise. Si ces progrès sont si lents dans les plantes, c'est que le fluide qui fait le principe de la végétation, ne peut se porter dans le cours de sa circulation qu'avec beaucoup de lenteur; au lieu que, dans l'animal, le fluide moteur, porté par une circulation rapide, doit nécessairement ébranler la machine avec violence, dès que quelque matière morbifique, ou offensive, vient à faire sentir son action au genre nerveux, qui est le cours déterminé du fluide moteur une fois séparé du torrent des autres fluides. De-là l'ébranlement violent, particulier ou général de la machine, & la prostration qui suit en même raison ces mouvements particuliers ou généraux. Telle est la voie que prend

158 INFLUENCE DE L'ERUDITION

la nature pour la conservation de l'animal. Est-il donc besoin du concours de l'ame pour ces opérations ?

Souvent, dit-on, la nature fait des mouvements qui tendent à sa propre destruction. Cette objection ruine l'autre hypothèse, & confirme celle que je présente ici; car, si, par la nature, on doit entendre ce principe intellectuel qui veille nécessairement à la conservation du corps, n'est-ce pas se contredire soi-même, après avoir posé pour principe que l'ame tendoit toujours à ce but ? au lieu qu'en rapportant ces mouvements violents à la seule organisation, on n'est plus étonné de voir un corps organisé se détruire lui-même par le seul jeu de son mécanisme, jeu qu'il ne tient que de lui-même, mais qui se trouve porté à l'excès par le mouvement excessif du fluide moteur qui donne trop d'action à certaines parties. C'est ce que prouvent assez souvent ces violents mouvements spasmodiques, qui causent aux muscles une roideur qui subsiste même quel-

SUR L'EXPÉRIENCE. 159
quefois deux ou trois jours après la mort des sujets.

La nature cherche cependant à se délivrer de la contrainte qu'elle éprouve; mais une partie n'agissant plus qu'en violentant l'autre, il ne peut s'ensuivre qu'une ruine totale, si cette action surpasse long-temps la force naturelle des organes; & c'est ainsi que la nature succombe par l'épuisement subit de ses propres forces qu'elle emploie toutes en un seul instant ou en très-peu de temps.

On ne nie pas, dans cette hypothèse, que l'ame ne réagisse sur le corps, quand le corps agit sur elle. Mais il ne s'agit pas des mouvements qui dépendent des facultés supérieures ou inférieures de l'ame; autrement, l'ame écarteroit le danger avant qu'il fût extrême, & elle le pourroit faire, parce qu'elle le voudroit, si ces mouvements dépendoient d'elle. Elle ne le fait cependant pas. Dès que la machine menace ruine, l'ame, bien-loin de montrer aucune activité plus grande, semble, au contraire, tomber dans un

160 INFLUENCE DE L'ERUDITION
état de langueur & d'anéantissement;
&, si l'art ne vient au secours pour
ranimer le jeu des organes, les forcer
même à quelque mouvement irrégulier ou violent, c'en est fait du sujet.

Il vaudroit mieux bannir de la médecine des mots vides de sens, que d'en faire la base d'une hypothèse ridicule au dernier point. Qu'on objecte, si l'on veut, les conséquences qui résultent très-souvent de la crainte, de la joie, de la colère, enfin de toutes les passions, telles que des fiévres violentes, des morts subites, des langueurs, la phréénésie, &c. Je réponds d'abord que tous les auteurs, sans exception, qui nous ont parlé des maladies de l'esprit, & des affections que le corps en éprouvoit, nous ont plutôt dépeint l'état malade de leur esprit, ou leur mélancolie, qu'ils ne nous ont mis en état de voir clair dans les causes prochaines de ces affections singulieres. Je dirai ensuite que *le moyen d'ennuyer, est celui de tout dire*; & que prétendre expliquer les causes directes de ces maladies &

SUR L'EXPÉRIENCE. 161

de ces dérangemens, seroit une absurdité aussi grande que celle de ceux qui prétendent les expliquer par l'action directe de l'ame sur le corps. Il est des choses qu'on peut ne pas sca-voir sans être ignorant, parce qu'on ne peut absolument les connoître. On ne doit donc pas rougir d'être aussi ignorant que ses maîtres, quand on n'a non plus qu'eux que de mau-vaies raisons à donner.

Au reste, de grands hommes ont été de notre sentiment. Ce n'est pas que nous nous conduisions par l'autorité ; mais elle mérite des égards, quand il n'est absolument pas possi-ble de voir mieux, & que les senti-mens contraires n'ont rien qui les puisse soutenir. Je ne vois rien de plus sensé que ce que dit l'illustre Eller. « Sans m'embarrasser ici de ce » que les auteurs ont diversement » pensé sur le mot de *nature*, je vais » seulement considérer les phénomè-» nes comme ils se présentent, & » comme ils sont fondés, tant dans » la structure de notre corps, que » dans les fonctions de ses parties. »

162 INFLUENCE DE L'ERUDITION.

» laissant de côté tout terme vague
» & ambigu, que l'ame ait part ou
» non aux opérations qui s'exécu-
» tent alors. Tous ceux qui connois-
» sent la structure du corps, savent
» aussi la liaison intime qu'il y a
» entre le cerveau, le cœur & les
» poumons, tant pour commencer,
» que pour soutenir le mouvement
» qui fait les fonctions vitales, ou
» plutôt la vie de l'homme.

» C'est par le cercle admirable de
» ce mouvement que le cœur, à
» l'aide de la respiration, chasse au
» cerveau le sang qui doit fournir
» le fluide nerveux dont la sécrétion
» va s'y faire. Le cerveau à son
» tour renvoie au cœur ce fluide
» une fois séparé du torrent des au-
» tres humeurs ; & c'est par ce
» moyen que se soutient sans inter-
» ruption ce mouvement du cœur
» animé par ce fluide. Voilà donc
» comme les actions vitales s'exécu-
» tent, & sans aucune détermina-
» tion de la part de l'ame, tant que
» l'animal vit.

» De ce mouvement vital circu-

SUR L'EXPÉRIENCE. 163

» laire, dans lequel consistent les
» fonctions du cœur, des poumons
» & du cerveau, on voit naître les
» fonctions des autres parties; car,
» à l'aide du mouvement du cœur,
» de la respiration & de l'écoule-
» ment du fluide nerveux, le sang
» est porté vers les viscères destinés
» à la chylification & à la sanguifi-
» cation; &, par ce renouvellement
» continuel du sang, les pertes de
» nos fluides se trouvent réparées,
» & la vie se soutient. Ce sont les
» fonctions des viscères destinés à
» ces opérations, que les médecins
» ont appelées *fonctions naturelles*.

» D'après ces considérations, il
» est facile de comprendre que,
» comme dans l'état sain & naturel
» les viscères de l'abdomen, destinés
» à la chylification, extraient des ali-
» mens le chyle nécessaire pour
» former le sang, & rejettent en-
» suite par les intestins, les reins &
» la peau, ce qui est superflu; de
» même, dans l'état malade, le prin-
» cipe morbifique, qui fait la cause
» de la maladie, est subordonné à la

164 INFLUENCE DE L'ERUDITION.

» même action de ces viscères, qui
» subsiste toujours plus ou moins
» parfaitement dans cet état. C'est
» pourquoi ce principe nuisible, qui
» se trouve ou résister au mouve-
» ment des fluides, ou irriter les
» solides par son acrimonie, pourra
» être pareillement changé & cor-
» rigé par les forces des fonctions
» vitales & naturelles, de maniere
» à être disposé à une évacuation
» critique par le moyen des sécré-
» tions. Si l'on veut attribuer cette
» évacuation critique ou ces opéra-
» tions à la nature, je crois qu'on
» doit définir la nature humaine une
» force naturelle au corps de l'hom-
» me; force qui, à l'aide du mou-
» vement du sang qui s'exécute par
» les fonctions vitales & naturelles,
» peut préparer, assimiler à notre
» corps la partie nutritive des ali-
» mens, & chasser hors de la masse
» du sang ce qui peut s'y trouver
» d'étranger & de nuisible, plutôt
» ou plus tard, selon le caractère de
» la matière nuisible.

» On voit en même temps par

SUR L'EXPÉRIENCE. 165

» cette explication, que c'est une sa-
 » gesse extrême de la part du Créateur
 » de n'avoir pas soumis à la direction de
 » notre entendement & de notre volonté
 » les fonctions vitales & naturelles, de
 » peur qu'emporté par ses passions, l'hom-
 » me ne puisse suspendre ces fonctions à
 » son gré, & se faire périr par ce moyen;
 » ce qui seroit très-aisé, si ces fonctions
 » avoient été subordonnées à l'empire
 » de l'ame, comme les fonctions ani-
 » males, » pag. 38--40.

En considérant ainsi la nature, il est aisé de voir comment on peut faire l'application des découvertes des grands maîtres qui ne l'ont non plus envisagée que par ce seul mécanisme. N'est-ce pas une absurdité manifeste, que de prétendre pouvoir administrer des médicaments pour faire rentrer dans l'ordre une substance spirituelle sur laquelle ces médicaments n'ont aucune action? Et sera-t-il jamais rien d'utile pour la pratique dans les observations des autres, si l'on sort une fois du mécanisme de notre organisation? En vérité, je ne conçois pas comment des gens

166 INFLUENCE DE L'ERUD. &c.
sensés se livrent à de si frivoles idées ;
tandis que la nature de l'ame seroit
même une énigme impénétrable sans
la révélation qui nous dit ce qu'il
faut la croire dans le système respecta-
ble de la religion. La religion n'a
pas prétendu faire des médecins, &
le sçavant Sauvage pouvoit être mau-
vais métaphysicien, habile calcula-
teur & bon chrétien, sans dire des
injures à Luther dont les opinions
doivent peu nous intéresser lors-
qu'elles soñt mal fondées.



L I V R E III.

*De l'Esprit d'Observation, & de
l'influence qu'il a sur l'Ex-
périence.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

De l'Esprit d'Observation en général.

J'Appelle *esprit d'observation* l'habileté à voir chaque objet tel qu'il est, & ce en quoi il peut être plus ou moins utile. L'observation est le résultat de l'usage de cette aptitude (a). La première chose que nous présente la nature, sont les corps en général, qui affectent nos sens, ensuite l'espace qui les renferme, & le mouvement. Nous laissons aux mathématiciens & aux physiciens à disputer sur la nature

(a) J'insere tout ce qui suit, jusqu'à
comme ces phénomènes, &c.

168 DE L'ESPRIT D'OBSERVATION
 de l'espace des corps & du mouvement, pour ne nous occuper que des phénomènes. Les physiciens ont distingué quatre sortes de phénomènes. Leur distinction peut s'appliquer avec beaucoup d'utilité aux phénomènes généraux que le corps humain nous fait appercevoir. Ils ont admis, 1^o des phénomènes *de situation*; par rapport au corps humain, ce sera la place qu'occupe une de ses parties relativement à une autre : 2^o des phénomènes *de mouvement*; ce sera le déplacement d'une de ses parties, dans un rapport quelconque : 3^o des phénomènes *de changement*; ce sera l'altération interne ou externe d'une de ses parties, ou de tout le corps : 4^o des phénomènes d'effet; ce sera le résultat de l'énergie d'une cause, soit interne, soit externe, qui a déployé ou déploie encore son action sur l'organisation du corps.

Les différens phénomènes supposent toujours une *raison suffisante* pour principe; & si cette raison devient ensuite *déterminante*, de principe

EN GÉNÉRAL. 169

cipe éloigné qu'elle étoit, elle devient aussitôt cause proprement dite. Il est donc des loix constantes pour ces diverses déterminations individuelles. Ce sont les sens seuls qui nous les font appercevoir dans leurs premiers rapports, du moins dans ceux qui se présentent les premiers, & qui par conséquent sont tels par rapport à nous. Nous n'examinons pas ici si tout être individuel est subordonné à une seule loi générale, ou si chaque espece d'être est déterminé dans ses rapports par une loi particulière à son existence actuelle. Nous assurerons seulement que rien ne paroît arriver dans la nature, sans une détermination antécedente, quelle qu'en soit la cause primordiale, & qu'aucun phénomène ne paroît s'offrir à nos sens comme isolé, & sans être lié avec des causes déterminantes, qui sont elles mêmes les effets d'autres causes plus éloignées. C'est d'après ce principe d'expérience que nous assurons aussi que de telle ou telle détermination du corps humain, il résultera tel ef-

Tome I.

H

170 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.
fet, ou autrement telle affection.
Donc tout phénomène dont on ne
verra pas la raison suffisante dans
telle cause connue devra aussi se rap-
porter à une autre cause, ou à des
causes réunies soit simultanées, soit
subordonnées dans leur action les
unes à l'efficacité des autres.

Ces causes peuvent être homo-
gènes, c'est-à-dire de même nature,
ou hétérogène, c'est-à-dire d'une na-
ture différente. Dans ce cas, les ef-
fets devront aussi se différencier se-
lon ces rapports. Comme tout effet
est toujours égal à sa cause effi-
ciente, l'égalité ou inégalité des cau-
ses, ou leur puissance s'estimera donc
aussi par leur énergie ou par leur
produit. Tout ce qui n'implique pas
contradiction étant possible, un phé-
nomène ne peut donc jamais non
plus être regardé comme absurde,
quelque cachée qu'en soit la cause,
parce que ce phénomène étoit une
chose possible. Je conclus de-là que
l'on ne doit jamais rien rapporter
au furnaturel, dès que, par le prin-
cipe de contradiction, on ne peut

EN GÉNÉRAL. 171

pas prouver que cette chose n'étoit pas possible dans l'ordre naturel. Ainsi, tant qu'on trouvera dans les loix générales ou particulières de la nature & de l'économie animale la raison suffisante des causes prochaines ou éloignées des affections du corps, on ne doit pas chercher comme parle Hippocrate *εἰ τι δεῖται εἰ εστι εἰ τησιν νοσοῖς, σιλ γε* a du naturel dans une maladie.

L'esprit d'observation suppose naturellement la connoissance de ces principes généraux, d'où l'on peut déduire ces deux règles essentielles dans lesquelles consiste le vrai esprit d'observation du médecin.

1^o On ne doit admettre pour causes véritables des phénomènes que présente le sujet, que celles que l'on connoît pour véritables : or, elles seront véritables, si on peut les déduire de l'organisation du corps, si elles ont une connexion nécessaire avec les déterminations actuelles, si, par des expériences réitérées dans les mêmes circonstances, les mêmes phénomènes ont disparu en attaquant de la même maniere les cau-

Hij

172 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT:
 ses qu'on a cru être les mêmes. 2°
 Tout ce que l'on peut déduire des
 phénomènes actuels, peut servir à en
 déterminer les causes si cela n'im-
 plique pas contradiction, en suppo-
 sant néanmoins que l'expérience
 donne la raison suffisante de l'ana-
 logie ; & l'induction sera vraie es-
 sentiellement, quoique de nouveaux
 phénomènes fassent ensuite connoî-
 tre les exceptions qu'on y devra
 faire.

Ces loix qui ne sont déduites que
 de celles que les physiciens ont éta-
 blies pour rendre raison des divers
 phénomènes que tous les corps de
 la nature présentent tous les jours,
 n'ont rien de particulier qu'autant
 que nous en faisons ici l'application
 à des corps organisés qui jouissent
 par eux-même d'un mouvement pro-
 gressif. Mais ces corps, quoiqu'or-
 ganisés, n'en sont pas moins l'assem-
 blage de différentes substances ma-
 térielles. Par conséquent il y aura
 toujours des déterminations antécé-
 dentes de la cause à l'effet. Il ne s'a-
 git alors que de discerner la vraie

EN GÉNÉRAL. 173

nature de ces causes. C'est dans l'étude de la nature en général, de l'économie animale & de la pathologie qu'on doit apprendre à la connoître; & l'on parviendra à se rendre raison des phénomènes, & à remonter aux causes par les effets, ou à déterminer les effets par la force des causes qui agissent ou pourront agir.

Comme ces phénomènes sont infiniment diversifiés, les causes doivent l'être aussi. Quelques-uns viennent de l'essence des choses mêmes; ce sont les plus importans, parce qu'ils conduisent directement à la connaissance du tout. D'autres semblent pour ainsi dire ne naître que de choses purement accidentielles en apparence, ce sont les plus ordinaires, & ils ne deviennent importants, que quand ils sont bien liés. Enfin il y en a qui sont si peu essentiels qu'ils ne nous apprennent rien que leur réalité actuelle, permanente ou fugitive.

Ainsi l'habileté à observer n'est que la prompte conception des rapports des choses & des signes qui

Hij

174 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

nous en indiquent l'ordre & la combinaison. En observant cet ordre & ces rapports, nous mettons, comme sans y penser, une certaine liaison entre les vérités individuelles. Cette liaison se fait sentir dès que nous appercevons quelque accord entre les choses ; & cet accord nous frappe même, par ce qui nous en fait différencier les attributs. Car il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère essentiellement d'une autre, sans les comparer ensemble ; & c'est par cette comparaison même que nous en établissons la liaison, de quelque manière qu'elles puissent se rapprocher.

Les perceptions de nos sens seraient presque inutiles, si l'esprit restoit dans l'inaction quand les sens sont affectés. La brute paroît même nous imiter à cet égard. L'ame seroit riche en images, & vides de pensées. Tout notre savoir se borneroit à la connoissance des choses individuelles. Il faut, malgré nous-mêmes, qu'en voyant, nous soyons toujours dans une sorte d'état d'ac-

EN GÉNÉRAL. 175

tivité ; mais cette activité ne doit pas se borner à la seule perception des choses individuelles. On doit les comparer avec toute autre qui peut leur ressembler, & en sçavoir saisir promptement toutes les marques de ressemblance & de dissemblance.

Nos sensations seront toujours des perceptions individuelles, si nous ne nous accoutumons pas à comparer plusieurs à la fois, pour en sentir l'ordre & la liaison, & découvrir ainsi comme d'un seul regard toutes les variétés, rassembler ce qui est épars, différencier ce qui est différent, rapprocher ce qui peut l'être, & nous mettre par-là en état de juger que telle chose est, ou deviendra telle. Voilà les seules voies qui nous procurent les différens degrés de clarté, d'étendue, & de perfection dans nos premières idées, & dans les réflexions qui les suivent.

Quoi qu'il en soit, l'esprit d'observation vient encore plutôt d'un certain tact naturel, en conséquence

H iv

176 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

duquel on est vivement affecté de tout ce qui s'offre à l'esprit, & d'une attention également grande à tout ce qui affecte dans ces moments. C'est de ce sentiment que vient la liberté d'esprit, laquelle met l'ame en état de sentir, de distinguer & de comprendre promptement; de même que des yeux perçant voient promptement, clairement & déterminément, sans qu'un objet se confonde avec ceux qui sont auprès. Je dis que ce sentiment délicat donne de la liberté à l'esprit, parce que, n'étant pas obligé de s'arrêter à des sensations ou à des objets intermédiaires pour démêler ce qui l'affecte, il sait sans hésiter & au premier instant ce que les sens lui transmettent, & se trouve en même temps assez à lui-même pour examiner ce qui peut l'intéresser.

La seule voie de découvrir tout ce qui se trouve dans un objet, est de l'examiner en détail, & de le décomposer jusqu'à ce que l'objet entier devienne si simple qu'on ne

puisse plus l'analyser davantage ; mais cette analyse a ses bornes. Un sentiment trop fin & trop délicat, ne conduiroit qu'à des observations infructueuses. Tout objet a ses rapports fixes & déterminés, hors desquels il ne peut plus entrer en aucune comparaison ; & passer ces bornes dans une analyse, ce seroit tout méconnoître, ou tout détruire en ne voulant que décomposer.

Cette trop grande délicatesse nous fait passer des choses aux mots. Celui qui met trop de subtilités dans ses observations, voit sans doute des choses que d'autres ne voient pas, mais aussi il risque souvent de prendre ses idées pour la réalité. Semblable à celui qui regarde du haut d'une tour élevée, il jette presque toujours les yeux sur le lointain, sans appercevoir ce qui l'avoisine, & ce qui la plupart du tems l'intéresse d'avantage. Rien n'est donc plus contraire à la formation des idées, que ce raffinement qui frappe toujours l'imagination, sans intéresser l'esprit. Je ne per-

H V

178 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.
mets qu'à Hudibras & à Ralpho de subtiliser dans des analyses semblables à celles qu'ils ont faites sur la lumiere intérieure des puritains, ou à l'Arabe Alkinde de déterminer les forces des médicamens par les règles de l'arithmétique & de la musique. Qu'auroit dit Aristophane s'il avoit vu les modernes analyser les globules du sang d'une puce!

Après ce sentiment délicat, mais fixé dans de justes bornes, l'attention, passée en habitude, contribue le plus à l'esprit d'observation. C'est une loupe qui, appliquée aux différentes parties d'un objet, y fait encore remarquer d'autres parties qu'on n'y appercevroit pas sans cela. Plus on a exercé son attention, plus on verra donc de choses dans les objets. Un botaniste voit dans une plante plus que tous les autres hommes. Il y voit ce qu'on y doit voir, tandis que les autres ne connoissent même pas ce qu'ils peuvent y voir. Il en est de même d'un bon moraliste. Il sait discerner l'homme dans tous les états de la vie civile.

Il détermine les caractères des hommes, comme le fait des plantes le botaniste, par des marques prises de la nature même; & souvent ce n'est en apparence qu'une nuance légère, qui empêche de les confondre.

D'un autre côté, ce qui paroît aux autres hommes établir une différence essentielle, n'est aux yeux de ces observateurs qu'une quantité variable, qui après plusieurs réductions se métamorphose, & se fond pour s'évanouir dans leur analyse. C'est aux quantités constantes qu'ils s'arrêtent; mais il faut être homme de l'art pour reconnoître ces quantités.

L'attention se perfectionne même par les avantages qu'on retire de l'habitude d'observer. L'esprit satisfait de ses découvertes précédentes, devient toujours plus avide à mesure qu'il étend ses connaissances, & se fixe d'autant plus volontiers sur un nouvel objet, que ceux qu'il a déjà connu l'ont plus intéressé. Au lieu que le curieux, qui

H vj

180 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.
ne cherche qu'à voir pour voir, est content quand ses yeux ont légèrement voltigé d'un objet à l'autre. Celui-ci ne veut que dire *j'ai vu*, & l'autre *je connois*.

Le regard attentif qui, pendant que nous nous représentons un objet, occupe toute notre ame, doit être comme entretenu par le feu d'une passion secrète. Le désir puissant de se perfectionner, est ce feu qui trouve sa propre nourriture en lui-même. Il sait tout ce qui l'environne, & ne se rallentit jamais pour s'éteindre, même dans les instans où l'esprit observateur est le moins occupé.

Quoique l'amour de la vérité soit la seule passion prédominante d'un homme animé par cet esprit, il est bon d'éviter de se trouver fréquemment avec des têtes foibles & mal organisées. La trop grande fréquentation de cette espèce de gens nous rapproche malgré nous de leur niveau, &, en nous mettant souvent à leur portée, nous nous accouturons insensiblement à ne penser

que comme eux, parce qu'il faut penser avec eux. Le mauvais goût devenu familier devient bientôt le seul que l'on ait, parce qu'on le voit par-tout.

Les esprits bornés voient aussi dans certains objets bien des choses qu'un esprit supérieur n'y verra pas, mais ce font ces sortes de choses mêmes qu'il faut éviter de voir avec eux. Ces minuties sont leur vrai partage ; voilà pourquoi les femmes ont en mille circonstances l'œil plus fin que l'homme ; mais ce ne sont que des choses faites pour être vues des femmes. Un esprit né pour quelque chose de plus relevé, doit passer sans attention sur ces objets, parce qu'il n'est pas né pour ramper. Quelquefois il est bon d'y prendre garde. C'est cependant en rapportant tout aux généralités qu'on doit envisager ces détails ; ce que ne font pas les esprits ordinaires qui s'en occupent sans cesse. En général, l'artisan ne voit rien au-delà de ses doigts & de ses outils.

182 DE L'ESPRIT D'OESERVAT.

Il suit, de ce que nous venons de dire, que l'esprit d'observation n'est pas le partage d'un esprit trop vif, ni d'un esprit trop lent. Ceux qui ont l'imagination trop vive, ou plus d'imagination que d'esprit, voient beaucoup de choses à la fois. La trop grande vivacité avec laquelle ils sentent, fait de leurs sensations une perception confuse, qui ne leur rend compte de rien de net & de précis. Voilà pour quoi il se joint quelquefois à une imagination forte, un goût indéterminé & inconstant, parce que l'imagination a pour le moins autant de part au goût que l'esprit. Ceux au contraire qui ont beaucoup d'esprit sans imagination, sont en général plus de tems à voir, mais ils jugent bien une observation, quoique moins habiles à en faire. Ils verront probablement le jeu & les efforts des passions plus clairement qu'un homme d'un esprit trop vif, qui les sent sans les démêler ; mais ils n'éprouveront pas cette détermination involontaire qui porte l'esprit sur-tout

ce qui nous environne, sans rien faire appercevoir de fixe & de distinct. Ces esprits lents ne voient que ce qu'ils ont une forte envie de voir.

En général, avec trop de froideur ou trop d'ardeur, nous voyons tous les objets dans un sens contraire. On voit vite & on distingue ce qu'on voit, lorsqu'avec une portion convenable d'imagination & d'esprit celui-ci fixe l'autre sur l'objet qu'il faut examiner. Aussi le plus haut degré d'esprit d'observation se trouve dans une tête vive, capable d'une attention profonde & soutenue.

L'esprit ne peut pas se fixer trop long-tems sur un seul objet; parce que naturellement l'esprit est en même tems fort actif, & par-là même impatient. Mais on n'a pas toujours besoin de voir vite, pourvu qu'on voie bien. Ce qu'un homme voit tout d'un coup avec le plus haut degré d'esprit d'observation, se laissera appercevoir successivement avec un moindre degré. Le

184 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT^o
meilleur observateur a même be-
soin quelquefois de se fixer sur un
objet aussi long-tems qu'un esprit
borné; parce qu'étant plus en état
de connoître les différentes parties
d'un objet, il y appercevra des cho-
ses qui échapperont toujours à l'autre
qui se contente de voir ce qui se
présente. Celui-ci voit aussi vite le
même objet, mais il le connaît
moins.

Quoiqu'il faille apprendre peu-
à-peu à voir avec les yeux de l'ame
comme avec ceux du corps, cependant
l'esprit d'observation paroît quelque-
fois se manifester comme un véritable
instinct. Sans faculté habituelle, il
fait souvent soudain ce qu'il y a
d'instructif dans un objet, & le com-
prend de même. Je fus curieux un
jour de sc̄avoir le jugement que por-
teroit une dame sur le tableau his-
torique intéressant d'un peintre Ita-
lien, & dont le pathétique étoit
caché dans peu de chose. Cette
dame fut émue au premier coup
d'œil. Je ne lui en demandai pas
 davantage pour m'assurer de son

goût & de son tact. Elle n'avoit cependant aucune connoissance en peinture. C'est ce sentiment inné avec lequel on juge bien des ouvrages des poëtes & des peintres, lors qu'il ne s'agit pas tant de leur manière d'opérer, que de l'effet de leurs ouvrages; c'est dis-je ce sentiment qui rend l'esprit aussi perçant que les yeux d'un Lieberkühn qui voyoit sans lunette les satellites de Jupiter.

Peu de gens observent lors même qu'ils ont intention de le faire, & le résultat de leur observation n'est qu'une fumée qui se dissipe dès qu'on les interroge sur ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils ont cru sentir. Il falloit la délicatesse des oreilles romaines, pour dire à Virgile qu'il ne parloit pas romain. Nous voyons cependant tous les jours des gens enthousiasmés à la vue de quelque ouvrage de l'art, d'une pièce de théâtre, d'un discours, enfin d'un ouvrage d'esprit quelconque. A les entendre, ils saisissent jusqu'aux moindres nuances des pensées de l'auteur;

186 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

le moindre trait de l'habileté de l'artiste est un chef-d'œuvre à leurs yeux. Si on leur demande l'ordre, la suite, l'enchaînement de ces pensées & de l'ouvrage qui les ravit, on trouve aussitôt qu'ils n'y ont rien observé que ce qu'ils ont prêté à l'auteur, sans même rien saisir de son art & de son habileté. Il est aisé de connoître l'esprit d'observation de chaque homme en particulier; il ne s'agit que de voir comment il est affecté d'une pièce de théâtre, d'un tableau, d'une pièce de mécanique, &c. Cet esprit est le même quant à son propre caractère, de même que le génie, dans quelque art qu'on l'envisage.

L'un ne voit au théâtre que les habits des acteurs, l'autre le teint des actrices, celui-ci leur parure, celui-là les décoration du théâtre. D'autres s'attachent à la déclamation, quelques-uns aux gestes, ceux-là à la démarche des héros. C'est un roi, une reine, un prince malheureux, un tyran qui parle; tous ces spectateurs, décidés dans leur

goût par quelque passion particulière, vont au spectacle pour y flatter leur passion, & s'en reviennent persuadés qu'ils ont bien vu, bien connu la pièce; qu'ils peuvent décider de son mérite, parce que leur passion y a été autorisée. Voilà dans cette manière de voir au spectacle, ce que font tous les hommes ordinaires dans toutes les circonstances de leur vie, & dans tout ce qu'ils voient.

Comme il n'est donné qu'au vraie génie d'inventer, ce n'est non plus qu'avec du génie qu'on peut sentir le mérite de l'invention. La poésie & la peinture ne sont pas l'ouvrage des poètes & des peintres seuls. C'est un talent qui se fait également remarquer dans tous les hommes d'esprit. C'est ce vrai talent, ce vrai tact qui ne fait que changer de rapports selon l'art de celui qui le met en usage. C'est par-là que nous apprenons à connoître la nature, à l'imiter, & à nous conduire d'après ses avis. Aucun maître n'est capable d'instruire ceux à

188 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

qui la nature a refusé ce talent.
Nicomachus disoit à un spectateur
qui ne trouvoit rien de beau dans
un tableau d'Appelles, *prends donc
mes yeux, & vois.*

Dans un tableau qui représente
les actions des hommes, il y a quel-
que chose d'antérieur aux traits du
pinceau, aux proportions des parties,
à la distribution des ombres & des
jours, à l'harmonie du coloris, &
en général à l'adresse mécanique,
& qui ne peut se voir que par l'œil
sensible de l'ame. Ceux qui auront lu
les grandes réflexions que l'immor-
tel Shaftesbury a faites sur le tableau
du jugement d'Hercule, sentiront
qu'un vrai peintre d'histoires doit
avoir ce génie créateur au suprême
degré. Cet illustre Lord devoit lui-
même posséder supérieurement ce
vrai génie d'observation, pour avoir
fait les réflexions qu'il nous a lais-
sées dans cet écrit.

Les hommes ordinaires ne voient
jamais ce génie créateur dans les
ouvrages d'un peintre, ils ne s'at-
tachent qu'au mécanisme du tableau.

Ils seront frappés d'un défaut, mais incapables de sentir la hardiesse de l'exécution ; une exactitude servile leur plairoit, tandis que ces grands traits, dont un seul rend souvent plusieurs passions, ne les affecteront pas, & souvent échapperont à leur regard. Hogarth qui voyoit que tout le monde ne s'attachoit qu'aux bagatelles, disoit, par rapport à cela, que tous les hommes étoient juges compétans en fait de peinture, excepté les vrais connoisseurs.

Il est peut-être aussi difficile aujourd'hui de bien juger d'un tableau, d'une statue, & de toutes leurs parties, qu'il l'étoit au Grec & au Romain de faire les chef-d'œuvres qui étonnent encore les vrais connoisseurs. Selon Winkelmann, l'esprit des anciens ne se fait sentir que dans la profondeur de leurs ouvrages, au lieu qu'à présent on met en vue tout ce que l'on a, comme un marchand prêt à faire banqueroute. Il faut des génies tels que Moses, Winkelmann, Sulzer,

190 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

pour déterminer toutes les marques du beau, depuis ses moindres degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus sublime dans les ouvrages d'invention.

L'esprit d'observation porté au plus haut degré dans les arts, touche au merveilleux. Raphaël n'étoit d'abord qu'un peintre médiocre. Il s'introduit furtivement dans la chapelle du Pape Sixte, y voit un moment la représentation du *Pere éternel*, faite par Michel Ange ; il est tellement frappé de la grandeur de l'idée du peintre, qu'il la saisit toute entière, & parvient en un jour à donner le même caractère de grandeur, de majesté, de divinité à ses propres représentations du Pere éternel, lesquelles n'avoient jusques là été que très-imparfaites.

Ces mêmes réflexions s'appliquent à l'esprit d'observation nécessaire dans la société. Je remarque souvent qu'un homme qui ne peut saisir un tableau moral, & un trait de Hogarth, est aussi incapable de goûter un caractère de Théophraste & de la Bruyere.

EN GÉNÉRAL. 191

C'est aussi ce tact qui fait poindre dans un jeune homme les premières lueurs des talents les plus sublimes. Ce tact est à l'esprit humain, ce qu'est aux plantes ce principe qui fait l'âme de la végétation. A mesure que son énergie se déploie, ces premières lueurs acquièrent un nouvel éclat, & paroissent enfin dans la splendeur qu'on en doit attendre. Mais, pour appercevoir ces premières lueurs, il faut avoir aussi ce délicat sentiment. Bien des gens se trompent à cet égard. Il n'y avoit qu'un vrai observateur capable de dire à Voltaire *, *tu seras un jour un grand homme, avec de grands défauts.*

Dubos dit que c'est une marque que des jeunes gens ont du génie, si, dans les études ordinaires de la jeunesse, ils restent en arrière, tandis qu'ils avancent à grands pas dans l'art pour lequel ils sont nés.

(a) Je tiens cette anecdote d'un habile homme qui a étudié sous le même maître de rhétorique que Voltaire.

192 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

Si tant de beaux génies sont négligés par des maîtres, c'est que ces maîtres, qui ont plus appris à parler qu'à penser, ne sont pas généralement en état de saisir la trempe d'un génie infiniment au-dessus du leur. Accoutumés à un train de vie purement mécanique, jamais ils ne soupçonneront même qu'une machine soit animée par un autre esprit que par celui qu'ils pensent avoir. Or c'est toujours, selon eux, le plus accompli; ainsi celui qui ne se présentera pas avec les mêmes nuances, sera toujours pour eux un stupide qui ne méritera aucune attention. Jamais homme n'a mieux su que Mécène & Colbert discerner & faire valoir les talens. Mais ces grands hommes ne devoient pas cet heureux discernement à des sophistes empêsés. Un Kleinjogg fait l'ornement de l'humanité sans être remarqué, jusqu'à ce qu'un Hirtzel le voie, le juge & l'immortalise.

Certaines gens voient toujours faux. S'ils se fixent sur des enfans, ils prendront des inepties pour des marques

EN GÉNÉRAL. 193

marques de la grandeur future de leur esprit ; la facilité de calomnier pour du jugement ; des causeurs pour de beaux esprits ; des tartufes pour des modèles de probité & de religion. Des têtes éclairées, mais froides & élevées dans une espece de servitude, prennent pour les marques de la plus franche étourderie, un penchant décidé pour ce qu'il y a de grand, de beau, de sublime ; l'esprit d'indépendance & d'élevation, le mépris des basses considérations sont à leurs yeux un orgueil impardonnable. Les gens stupides prennent tout cela pour des preuves de folies. Chacun croit bien juger, parce que chacun voit à sa maniere. Pythagore, disoit un ancien philosophe, regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore. Celui-ci y regarde comme une pierre, & l'autre comme un dieu.

D'autres ne voient qu'à demi. Ils ne voient jamais assez. Ils s'en tiennent à des parties isolées, & manquent le tout. La Madonna de

Tome I.

I

194 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

Raphaël seroit pour eux un joli mi-nois, Montesquieu un bel esprit, & Haller un habile anatomiste & un grand botaniste : mais rien de plus.

Le plus haut degré d'esprit d'observation est aussi estimable dans la morale que dans les arts. Socrate avoit à un si haut degré l'art d'observer les hommes, que, dans les occasions les plus critiques, il se formoit aussitôt dans son esprit une combinaison assez prompte & assez juste pour pouvoir prédire infailliblement ce que cet homme deviendroit. Il jugeoit les hommes, dit Diderot, comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit, par le tact.

La théorie, si méprisée du vulgaire, & si souvent attaquée par les demi-sçavans, n'est fondée que sur des observations faites avec cet esprit, qui, dans mille circonstances, triomphe d'un exercice aveugle. En morale même, la théorie ne peut être vraie qu'autant que ses assertions seront fondées sur l'analyse du cœur

humain. Quoique la plupart des hommes se conduisent moins par réflexion que par habitude, & qu'ils ne fassent une chose que parce qu'il l'ont vu faire, ou qu'on leur a dit qu'il falloit la faire, il est cependant un principe déterminant, assez généralement reconnu dans toutes leurs actions. Ce principe devient différent dans des situations différentes. C'est donc par ces situations qu'il faut sçavoir l'estimer. Dans un temps, c'est l'utilité; dans un autre, l'amour-propre: tantôt c'est l'envie, tantôt la haine, rarement l'amitié; enfin c'est chacune des passions qui domine tour à tour. L'histoire n'est même que le tableau de ces différentes circonstances pour l'œil du philosophe.

La différence qui se trouve entre les actions & les paroles, conduit directement à la différence infinie qu'il y a entre ce que l'homme est, & ce qu'il veut paroître. Il faut apprendre d'abord à connoître les êtres par les phénomènes, afin de prévoir un jour les phénomènes, par ce que l'on connaît des êtres mêmes. On

Iij

196 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

doit de même juger d'abord du cœur par les actions ; ensuite on prévoira les actions par la connoissance du cœur. Chaque action a sa cause déterminante, comme on vient de le voir. C'est en observant souvent le caractère des acteurs, leurs idées, leurs passions, leurs vertus, leurs vues, leurs intérêts, les différentes situations où ils se trouvent, & en différenciant avec justesse, en rapprochant & réunissant ce qui doit l'être, qu'on parvient à spécifier ces causes, & à se rendre compte des actions. La société est quelquefois long-temps dupe d'un homme qui n'est discerné que par l'habile observateur. Celui-ci le voit, & se tait, en attendant que l'acteur se démasque lui-même aux yeux des autres. Il est singulier que ce soit souvent par la bienfaisance que l'homme se masque le plus adroitemment & le plus long-temps.

L'histoire, dans son point de vue principal, est un des moyens les plus avantageux d'augmenter nos connoissances morales. Nous ne de-

EN GÉNÉRAL. 197

vons sur-tout chercher dans l'histoire des siècles passés qu'à mieux connoître nos contemporains, & à juger sainement de leur cœur & de leur conduite. Comme nous ne voyons, parmi les hommes avec lesquels nous vivons, qu'une partie du monde infinitément petite, c'est l'histoire qui nous mène à la connaissance du monde entier; &, par-là, nous évitons de juger du général par le particulier, & de toutes les nations par une seule. Nous ne croyons généralement vrai & en même temps propre à l'homme, que ce qui a été regardé comme tel en tout temps, sous l'influence d'une multiplicité de causes infinies. C'est pourquoi la comparaison des choses passées avec les choses présentes est une des meilleures manières d'observer les hommes, parce qu'elle nous apprend à les connaître directement par leurs actions.

Mais peu de gens sont en état de profiter de la lecture de l'histoire. Premièrement, par la faute des écrivains mêmes. La crédulité, l'esprit de partie, & sur-tout le défaut de

I iiij

198 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

cet esprit vraiment philosophique que tout écrivain devroit avoir, nous masquent, nous dérobent, ou nous tronquent la plûpart des événemens qu'ils rapportent. Les faits nous intéressent presque toujours moins que leurs causes; & c'est ce point essentiel que peu d'écrivains ont connu ou su démêler, sans prêter à l'imagination. Tite-Live étoit né déclamateur, il voulut être historien; Polybe, cet homme si clair-voyant dans les actions de l'homme, si attentif aux causes des événemens, à leur enchaînement, si instruit des affaires & de son état, n'a pas su plaire à cet historien romain qui l'altère toujours, quand il a lieu de le consulter. Il faudroit à tous les historiens l'esprit philosophique & la diction de Xénophon, le pinceau de Salstue & la sincérité de De Thou. Seconde-ment, peu de gens profitent de la lecture de l'histoire, faute de cette pénétration qui ne s'acquiert jamais, malgré tous les préceptes. Sans cette pénétration, démêlera-t-on jamais les desseins, les moyens, les événemens,

EN GÉNÉRAL. 199

leurs suites, le possible, le vraisemblable, l'influence des plus petites choses sur les grandes ? Appercevra-t-on dans une circonstance souvent peu intéressante en elle-même, l'origine de la servitude & de la liberté d'un Etat, les causes qui l'ont fait fleurir, ou déchoir ? Verra-t-on ce qui a fait naître les arts, les sciences, le commerce, la religion ; & comment les uns ont servi à faire éclater les autres ; quels secours ils se sont mutuellement prêtés ; & ce en quoi l'un peut intéresser l'autre ?

Il ne s'agit pas seulement de voir dans l'histoire qu'il y a chez toutes les nations telles lois, telles moeurs, telle religion, telle coutume, tel commerce. Celui qui vit chez ces nations le sait, & n'en est pas plus égaré pour cela ; mais c'est à l'esprit de toutes ces différentes choses qu'il faut se fixer. Il faut voir naître les lois dans les intérêts réels d'un Etat, dans le caractère des habitans, dans les rapports où ils peuvent être avec leurs voisins, ou avec les nations éloignées qui les intéressent. Tel

Liv.

200 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

usage, & telle loi rend une nation heureuse, & la même loi, le même usage n'est pas admissible chez un autre. Les révolutions ont toutes été déterminées par des causes internes ou externes. Ce sont ces causes qu'il faut encore plus examiner que les révolutions même. Pourquoi tel peuple se trouve-t-il heureux dans un pays dont les anciens habitans n'étoient que de vils esclaves ? Voilà ce qu'il faut sur-tout chercher & connoître. Mais, sans cet esprit d'observation, verra-t-on tout cela dans l'histoire ? Non. Voilà aussi pourquoi si peu de gens l'ont lue comme Montesquieu, & écrite comme Hume.

Sans l'esprit d'observation, le politique manque toujours son but. Jamais il ne s'elevera à la théorie du bonheur des Etats entiers ou des sociétés civiles, si les observations les plus justes n'en ont pas profondément gravé dans son esprit le caractère, les moyens, les obstacles, les causes & les suites de ces mêmes obstacles. Connoître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un Etat,

EN GÉNÉRAL. 201

scavoir l'art d'en maintenir le bien-être, de s'opposer aux obstacles directs ou indirects, d'obvier à ses maux internes, de faire cesser ceux qui se sont manifestés, de les pallier & de les couvrir, s'ils sont incurables, & sur-tout scavoir saisir le temps, la mesure & la force des remèdes, tout cela demande une pénétration au-dessus du politique ordinaire qui ne fait que ce que ses prédeceſſeurs ont fait. Si l'homme d'Etat ne connaît le fort & le foible du cœur humain plutôt d'après de justes analyses que par des hypothèſes établies sur les passions mal conçues & mal connues, jamais il ne devinera les desſeins des autres, & n'en tournera les vues à ses propres desſeins ; il ignora toujours ce qui se doit & se peut faire publiquement, secrètement ; il emploiera plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres ; il verra, touchera tout à faux, fera tout mal ou à demi, & méconnoîtra par-tout le vrai esprit des intérêts du peuple.

C'est sur l'art de voir bien & promptement qu'un général d'armée

I v

202 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

fonde tout son bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque d'abord tous les avantages & les désavantages d'un pays; qu'il combine ensemble le temps, les lieux, son monde, ses vivres, & son ennemi également envisagé dans les mêmes circonstances. S'il faut asseoir son camp, choisir un lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connaissance des moindres détails lui devient si essentielle, qu'un buisson, un fossé, un ruisseau décide souvent de sa perte ou de sa victoire. Non-seulement il a son armée à commander, il lui faut encore éclairer les marches, les fausses routes; connoître les embûches de l'ennemi: une démarche imposante assure son succès. S'il manque un coup d'œil au fort de la mêlée, son armée est en déroute. Au milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme & tranquille. C'est son œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou de son propre malheur. On a vu dans combien de circonstances ce coup d'œil

de maître a décidé d'une victoire & du sort d'un Etat.

Jusqu'ici, je n'ai presque traité que philosophiquement de l'esprit d'observation, parce qu'il n'étoit pas possible de s'expliquer clairement sur un terme abstrait, sans remonter à des principes philosophiques, propres à faire comprendre le vrai sens de ce terme. Rousseau dit qu'il est fâcheux qu'il faille tant de philosophie pour pouvoir observer une fois ce qui se voit tous les jours. Revenons à notre art.

La science est la clef avec laquelle le médecin pénètre dans l'intérieur de la nature. Le médecin savant connaît d'avance le pays où il va entrer; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent. L'un va voir à découvert le sein de la nature, l'autre ne sait même ce qu'il y va chercher.

Mais il n'est rien de plus avantageux pour éclairer l'œil de l'observateur que la connoissance historique de la médecine. On entend par là ce que les meilleurs observateurs,

Ivj,

204 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

& sur-tout Hippocrate , nous ont laissé sur la théorie des signes & des symptômes par lesquels on comprend que telle maladie est celle-là , & non pas une autre. Cette connoissance , jointe aux autres principes , instruira donc toujours le médecin sur les phénomènes des maladies , sur leur liaison , sur leur dépendance , autant qu'il en a besoin pour juger par-là des causes qu'il s'agit de déterminer dans les cas possibles. Il verra par ce moyen la *physiognomie* de chaque maladie , qu'il n'apercevra pas immédiatement à la vérité par les yeux du corps , mais par ceux de l'esprit.

C'est ainsi que le médecin , guidé par deux flambeaux différens , c'est-à-dire par les principes que nous venons d'établir sur le rapport des causes & de l'effet , & par la partie historique , peut se présenter avec confiance au lit d'un malade , & découvrir des choses qui échapperont toujours à ceux dont l'œil ne sera pas guidé aussi avantageusement.

L'attention est sans doute très-

pénible, quand on n'a pas à un haut degré ce tact délicat, cette finesse du coup d'œil, laquelle abrège considérablement les opérations de l'entendement; mais, comme nous l'avons dit, l'habitude vient au secours, & ce tact se perfectionne, & devient même quelquefois plus direct.

Il est des gens qui regardent un médecin comme un homme attentif, s'il visite fréquemment son malade, s'il remue fréquemment tout ce qu'il rend, s'il entre avec les assistants dans de longs détails sur les selles, les urines, les crachats, le pouls, la respiration; mais ce n'est pas là l'attention qui fait le vrai observateur. Toutes ces choses sont très-intéressantes en certains momens; dans d'autres, c'est toute autre chose qu'il faut considérer; c'est moins l'œil qui doit voir que l'esprit. Celui qui n'est pas capable d'observer l'homme moral, ne connoîtra jamais les maladies du corps. Le même talent qui nous fait connoître les maladies de l'esprit, nous fait aussi voir les langueurs du corps. Les unes & les autres ont

206 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

leurs signes déterminés, & ce n'est que le connoisseur qui ne peut s'y méprendre.

Le vrai médecin observe ce que l'empirique ne cherche pas à voir; car le médecin doit se rendre compte à lui-même de toutes les circonstances d'une maladie, à travers le voile qui les couvre: il doit sçavoir les simplifier dans leur complication, distinguer ce qui est constant de ce qui s'y trouve de variable, & l'essentiel de ce qui n'est purement qu'accidentel. Il faut qu'il sente comment une maladie est devenue ce qu'elle est, & comment ces circonstances sont passées de la possibilité à l'actualité. Tout cela dépend donc de la pénétration de l'observateur; & c'est ce qu'il ne pourra pas toujours déterminer par les signes & les symptômes.

L'empirique, au contraire, n'a besoin ni de cet esprit d'observation, ni de l'histoire des maladies. Comme il va moins voir ce qui est, que ce qu'il veut voir, & que la maladie doit être déterminée par les médicaments qu'il applique, il n'a besoin

de différencier ni le possible, ni l'actuel, ni le vrai semblable, ni le vrai, ni le faux. Tout est vrai pour lui, puisque la maladie n'est que ce qu'il veut qu'elle soit. Je viens dans le moment de voir encore l'exemple le plus odieux de cette abominable pratique. On me présente un enfant malade depuis quelques mois; il étoit au lit sans pouvoir se coucher sur le dos, à la suite d'un coup me dit-on qu'il avoit reçu dans le dos. Toute réflexion faite sur l'état du malade, je dis qu'il est décidément rachitique, & je propose mes vues curatives. On le confie à un chirurgien qui songe plutôt à appliquer quelques cataplasmes inutiles sur la tumeur qui se sentoit à la région des reins. Je réitere mes avis. Tout résumé, on le livre à un empirique, qui, d'un ton hardi, prononce que c'est une vertèbre tuméfiée par le coup que l'enfant avoit reçu. Il traite l'enfant si violemment, pour faire rentrer, disoit-il, cette vertèbre, qu'il le met à deux doigts de la mort. La mère étoit convenue avec moi de la mala-

208 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.
die qu'elle avoit eue avant, & après
avoir conçu cet enfant. J'avois même
fait aux sœurs du malade la même de-
mande qu'à la mère sur leur état, pour
me confirmer dans ce que je présumois
à l'égard du vice de la lymphe de
l'enfant. Elles n'avoient fait qu'au-
toriser mes présumptions. Malgré
cela l'empirique prévalut, jusqu'au
moment où il mit lui-même son igno-
rance au jour; & je ne revis pas le
malade. Cet exemple peut servir pour
mille autres cas.

On voit donc combien j'ai eu rai-
son de dire que, sans ce vrai esprit
d'observation, on peut voir grand
nombre de maladies sans rien ap-
percevoir. Une maladie actuelle est
quelquefois long-temps sans se ma-
nifester. Un léger accident la déter-
mine. C'est donc l'absurdité la plus
grande de prendre cet accident, fût-
il même des plus graves, pour la
maladie qui n'est tout au plus que
compliquée avec les suites de cet
accident. L'exemple précédent peut
s'appliquer ici. Après bien des inter-
rogations faites sur l'état antérieur de

EN GÉNÉRAL. 209

l'enfant, sur ses maladies, ses habitudes, ou ses goûts particuliers, la mère étoit convenue que cet enfant, bien avant ce coup & une chute qu'il avoit faite depuis, s'étoit souvent plaint de douleurs vagues dans les épaules, le long du dos; de l'affitudes; & qu'elle avoit eu des fleurs blanches pendant un temps considérable. Ses filles en étoient également incommodées. Or les plus habiles observateurs nous ont fait voir quelques funestes conséquences il résulte de ces maladies; & que des filles apportent, même en naissant, cette maladie qui leur devient héréditaire. Ce fut-là que je ne balançai pas de rapporter la maladie de ce jeune garçon. Les suites du coup avoient pu accélérer les progrès de la maladie, mais le coup n'étoit ici qu'un accident particulier; ce n'étoit donc pas de-là qu'il falloit tirer ses indications curatives, loin d'en faire la maladie principale.

Je ne perdis pas non plus de vue les suites du coup. Je rapportai ce que j'avois observé moi-même en

210 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

disséquant un domestique mort d'un pareil événement, & je détaillai le cas que nous a rapporté M. de Haen. Comparaison faite de ces différentes circonstances, je crus que j'avois suivi les règles de l'art & de l'observation. On goûta mes réflexions, mais il falloit des observateurs pour passer outre.

La mesure inégale de l'esprit d'observation est une source de disputes entre les médecins, & ces disputes sont le prétexte dont on se sert pour accuser leur art. Il y a, dit Pindare, peu de choses à gagner pour la médisance; mais on devroit faire attention que les suites en sont ici d'une très grande conséquence. Hippocrate s'étoit déjà plaint de ce mépris qui retomloit sur l'art, tandis qu'il ne devroit couvrir que les ignorans.

Chacun voit à sa manière; mais, si chacun raisonneoit d'après la nature, quand il voit, peu de gens verroient à leur manière; parce qu'on ne verroît que comme il faut voir. Ce n'est pas que l'esprit d'observation suppose de longs raisonnemens.

EN GÉNÉRAL. 211

La nature qui doit servir de règle à cet égard, prend toujours la voie la plus courte dans ses opérations, c'est donc celle qu'il faut tenir aussi dans le raisonnement. Hoffmann avoit raison de dire qu'abandonner ce que présentent les sens pour se livrer à de purs raisonnemens, c'est une stupidité, un aveuglement d'esprit; tous les raisonnemens qui s'écartent des rapports de la nature, ne doivent jamais être admis. Il faut même, dans l'observation, qu'une hypothèse soit moins fondée sur les lois générales de notre organisation, & des phénomènes généraux de la nature, que sur les déterminations actuelles, & sur les conditions particulières qui ont pu les rendre telles: autrement, il est impossible d'éviter l'erreur & la méprise. Quand Platon reprochoit aux ignorans de se soucier peu de raisonner & de s'instruire, il ne voulloit certainement pas que les raisonnemens fussent la loi de l'observation. Ce n'est que d'après les déterminations des sujets qu'il permet au médecin de raisonner pour établir:

212 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT:
sa méthode curative ; car, dit-il ;
chaque maladie doit se traiter selon
ses déterminations propres & parti-
culières.

Il est des gens encore plus blama-
bles que les empiriques. Le nom &
la profession de médecin sont déjà
un titre pour mériter à certain point
la confiance du public : ces gens,
dont ce seul titre fait tout le sçavoir,
marchent hardiment chargés d'une
foule de recettes, & semblent se
consoler en se disant tel praticien
n'en sçavoit pas plus que moi, il
étoit pourtant heureux. Leur raison-
nement ne s'étend pas plus loin. Ce
n'est ni d'après la nature, ni d'après
l'expérience qu'ils raisonnent, ou
plutôt ils n'ont jamais raisonné. C'est
une recette qu'ils sçavent copier.
Une fille a les pâles couleurs, ils
donnent une recette rafraîchissante
parce qu'il y a de la fièvre : une
femme grosse a une rétention d'u-
rine, ils lui donnent un diurétique ;
ignorant que l'enfant ferme le col
de la vessie, & qu'un diurétique tue
en pareil cas. Non-seulement ces

gens n'apperçoivent pas l'enchaînement des circonstances d'une maladie, ils n'en saisissent aucune.

Dirai-je ici ce que je pense? Le médecin qui voit toutes les circonstances d'une maladie, celui qui ne les voit qu'à demi, celui qui n'en voit aucune, ou qui ne voit que ses préjugés doivent nécessairement être d'un avis différent; & cependant tous jurent sur leur expérience. C'est ainsi que se prouvent les opinions les plus contradictoires. On a disputé depuis Moscou jusqu'à Raguze sur l'insensibilité des tendons & du périoste. Tous en rappeloient à l'expérience: enfin l'on a conclu que les tendons étoient sensibles, parce que de Haller étoit Luthérien. Tous avoient fait des expériences.

L'homme défend jusqu'à la mort ce qu'il croit avoir vu, sans se demander s'il étoit en état de voir. Un homme ivre jure que tout danse autour de lui; un superstitieux proteste qu'il y a des sorciers. Un petit esprit craint les revenans: tous parlent d'après l'expérience: c'est ainsi qu'ils

214 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

Pont scu!.. La nature des maladies, l'art de les guérir, les vertus des médicamens se décident d'après l'expérience de celui qui les connoît, & par celui qui ne les connoît pas. Ce médecin qui a découvert les voies de la nature, qui les suit tous les jours, & la vieille garde malade qui a suivi les ordres de ce médecin, en rappellent à leur expérience. Mais peut-on en rappeler à l'expérience, sans posséder l'esprit d'observation comme il faut le supposer dans un habile homme. Est-ce par une pratique aveugle, avec des recettes, des préjugés, des passions, qu'on voit la nature?

Que doit penser un malade en voyant plusieurs personnes de sentimens souvent contradictoires, en rappeler à l'expérience : croira-t-il jamais que la médecine soit un art qui ait ses principes, & qui suppose tant de génie? il est cependant vrai qu'il faut un vrai génie pour faire un vrai médecin. Mais il est possible que tous ceux qui sont au tour de son lit ne soient pas cet homme-là.

Pleins d'impatience dans leurs souffrances, les hommes exigent aussi quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit & ce que fait un médecin; certitude qui ne se trouve dans aucune des connoissances humaines, à l'exception des mathématiques pures. En général, nous pouvons dire que tout ce que les sens nous assurent, tout ce qui se suit d'une induction juste, & ce que nous voyons immédiatement dans nos idées, est vrai. L'incertain dans la médecine, & par conséquent ce qui est préjugé, opinion, ne diminue pas la certitude du vrai. Nous connaissons les effets avec assez de certitude; ce sont les causes qui nous embarrassent: mais, dans celle-ci, nous ne nous trompons pas si tous les effets d'une cause nous sont connus d'avance, au point que la cause puisse être déterminée par les effets; mais il est peu de gens de l'art qui puissent saisir ces rapports des effets aux causes, & faire l'application des principes fondés sur les observations des habiles gens de l'art;

216 DES OBSTACLES NUISIBLES
 parce que chacun croit avoir droit de faire valoir son opinion.

Diderot croit qu'il est ridicule de dire *autant d'avis que de têtes* : parce qu'il n'est rien de si commun que des têtes, & rien de si rare qu'un bon avis. Adrien eut-il tort de faire mettre sur son tombeau, le *grand nombre de médecin a tué l'empereur* ?

C H A P I T R E I I.

Des Obstacles nuisibles à l'Esprit d'Observation.

L'ESPRIT d'observation le plus fin peut-être borné, troublé, trompé, affoibli, & pour ainsi dire anéanti de différentes manières. Pour observer, il faut le faire avec un ame tranquille & libre, quoique toute occupée de son objet.

Il faut que l'esprit soit affranchi de tout préjugé & de toute passion, si l'on veut prendre la position d'où l'on voit la vérité : il faut même aller au-devant de la vérité avec désintéressement.

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 217
resslement. Il ne faut pas plus être arrêté ou intéressé par les préjugés & les passions des autres, que par les nôtres; car l'homme, entraîné par la force des préjugés, ne voit, même avec le meilleur esprit d'observation, que ce qu'il veut voir, ou que ce que les autres veulent lui faire voir. Cette recherche intéressée de la vérité est la source principale de tous les faux jugemens des hommes, & de toutes les erreurs qui les déshonorent.

Les obstacles les moins considérables de cette espece, défigurent tous les objets; parce que l'œil voit moins que les passions elles-mêmes. On prétend que les femmes lisent mieux dans nos physionomies que nous dans les leurs. Mais aucune femme ne lira peut-être pas dans la physionomie d'un homme laid. C'est ainsi que la plûpart des objets prennent dans les yeux de l'observateur la couleur & le caractere qu'on y apperçoit; ou se modelent sur l'idée prédominante de l'observateur. Les uns sont hypochondres, ils voient tout

Tome I.

K

218 DES OBSTACLES NUISIBLES

noir : d'autres sont admirateurs, ils voient tout grand. Quelques autres voient tout défectueux, c'est le plus grand nombre : peu de gens sont frappés du beau ; le brillant est ce qui les touche, parce que le faux goût est celui qui prédomine. Un faux goût, dit Shaftesbury, se jette sur ce qui frappe immédiatement les sens, plutôt que sur ce qui peut intéresser l'esprit, après un examen réfléchi. Au lieu qu'un homme d'un goût grand & vrai, fondé sur la nature même, apperçoit ce qu'il sent en lui-même ; il est bientôt frappé de la noble simplicité, & de la majesté paisible d'un objet vraiment grand. C'est un statuaire créateur qui voit dans un demi-vers d'Homère la statue de Jupiter, qu'il va exécuter d'après ces deux mots.

Le pitoyable Janséniste qui écrivit contre l'Esprit des Lois, crut avoir bien battu l'auteur, en lui reprochant de n'avoir pas parlé dans cet ouvrage du péché originel & de la grâce. Montesquieu répondit qu'un homme qui veut attaquer

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 219

toutes les parties d'un livre, & qui n'a qu'une idée dominante, ressemble à un curé de village à qui des astronomes faisoient voir la lune par une lunette, & qui ne voyoit dans la lunette que le clocher de sa paroisse.

Mais les passions bornent encore plus que les préjugés l'esprit d'observation. Les préjugés laissent encore souvent quelques voies ouvertes aux avis & à l'exemple. Il n'est pas de préjugé si grand, qu'il tienne en tout temps l'esprit de l'homme occupé d'un objet sous le même point de vue. Une réflexion avancée par un événement favorable dessille les yeux; & ce phantôme disparaît, quand sur-tout les préjugés ne tiennent point à quelque chose de mystérieux. C'est ce qui se voit tous les jours. Mais la passion s'empare de toutes les avenues de l'ame, se loge dans tous les replis du cœur, & possède l'homme tout entier. La résistance & les obstacles ne font que la fortifier en l'irritant. Comme toute passion sans

K ij

220 DES OBSTACLES NUISIBLES

exception est toujours fondée sur un amour aveugle de soi-même , il est bien plus difficile d'y renoncer qu'aux préjugés. Pour quitter ceux-ci , il ne faut que dire je me trompe , au lieu que pour renoncer à sa passion , il faut s'humilier. Tout préjugé peut cependant devenir passion , surtout s'il est autorisé par l'exemple & par le temps : parce que l'homme en général est plus animal d'habitude qu'un être réfléchissant. Les préjugés devenus passions , rendent l'homme inaccessible. Voilà pourquoi l'homme n'est plus capable de rien voir que lui-même & que ses propres actions. L'homme même le plus instruit , le plus clairvoyant en mille choses , ne peut plus rendre justice à l'esprit & aux sentimens des autres , quand il est conduit par ces maîtres impérieux. Un principe de jalouse secrète lui masque tout ce qui se trouve de bon & de solide dans ses amis , & il ne les écoutera que pour les blâmer , & suivre ses opinions. Mille événemens capables de l'humilier ne lui fourniront pas un avis.

À L'ESPRIT D'OBSERVATION. 221

Plus nos passions se mêlent dans nos jugemens, moins nous sommes en état de dire notre avis. Je regarde comme un chef-d'œuvre de l'art d'observer les hommes, que quelqu'un me définisse exactement le caractère d'un grand poète, ou d'un grand philosophe qui s'est ouvert de nouvelles routes dans son art. Je ne vois aucune espèce d'hommes observée & jugée si différemment. Les uns les élèvent au-dessus de tous ceux de leur art; d'autres les condamnent aux petites-maisons: & chacun dit je suis impartial.

Il est vrai qu'il faut convenir que nous ne voyons jamais ni mieux ni plus vite que quand une chose intéresse notre attention; c'est ce qui a fait dire à Rousseau que les philosophes les plus sensés qui aient passé leur vie à observer le cœur humain, n'ont pas vu les signes de l'amour aussi bien que la femme la plus bornée qui est amoureuse; & cela est vrai. Le philosophe en ce cas-là ne voit que d'après ce qu'il croit devoir

K iij

222 DES OBSTACLES NUISIBLES
penser, & cette femme bornée ne voit que dans ce qu'elle sent.

Madame de Staal dit, d'après l'expérience qu'elle en avoit faite à la Bastille, que les gens enfermés sont de tous les observateurs les plus attentifs à cause de leur grand loisir, & du défaut de distraction ; mais sur-tout à cause du vif désir qu'ils ont de remarquer quelque chose de nouveau. Aussi ne négligent-ils rien pour découvrir les plus petites choses. Ils font tout œil, toute oreille ; & quelqu'etroitement qu'on les enferme, ils découvrent pourtant ce qui se passe, parce qu'ils croient avoir part au moindre mouvement, & le suivent jusqu'à la fin. La haine qu'on conçoit du genre humain, en quelques momens, dans ces tristes séjours, est pour bien des gens une occasion de voir l'homme beaucoup mieux que dans la société. Ce qui y séduissoit n'intéresse plus les yeux. Le cœur s'explique alors plus librement, & l'on voit en effet l'homme tel qu'il est. Tertullien reprochoit à Hérophile *d'avoir haï l'homme pour apprendre à le con-*

A L'ESPRIT D'OESERVATION. 223
noître, parce qu'il avoit disséqué des hommes vivans. Il est bien des circonstances dans lesquelles ce mot de Tertullien est une grande vérité.

Le desir de voir une chose, fait que souvent on la voit par-tout. J'ai connu des médecins qui ne voyoient jamais que certaines maladies. Il étoit facile de voir par quel verre ils les voyoient. Un praticien célèbre, entr'autres, qui a une obstruction au foie, ne voit que cette affection dans tous ses malades. C'est son remède, quoiqu'efficace pour lui, qu'il ordonne par-tout. Un autre n'aime que la thériaque, parce qu'elle le met quelquefois au lit pour trois mois; & que, sans cette thériaque, selon lui, il ne seroit pas réchappé de ses maladies qu'il scroit maîtriser dès l'abord par ce moyen. Un autre est tenu au lit par la goutte le tiers de l'année, mais, comme il ne veut pas convenir qu'il a la goutte, il ne veut pas non plus convenir qu'il y ait jamais eu un seul rhumatisme. Il ne voit par-tout qu'un ébranlement dans.

K.iv

224 DES OBSTACLES NUISIBLES

le genre nerveux, & n'emploie que des narcotiques : s'en accommode qui peut.

Nous voyons tous les jours la nature expliquée par des hypothèses. On se fait des principes arbitraires, & l'on croit que tout doit se réduire à ces lois ou à ces règles. Mais ces principes font, chez les médecins, le même effet que chez l'historien. Les objets ne font que réfléchir les traits de l'esprit de celui qui les observe. Si ces gens évitent les puérilités d'Hérodote, & les fables de Tite-Live, ils auront cet air mystérieux de Tacite, que des gens peu clairvoyans prendront pour profondeur de génie; ils croiront ces observations d'autant plus intéressantes, qu'ils y comprendront moins de choses. Comme il n'est rien de si facile que de favoriser tous les préjugés à la faveur de cette obscurité, il n'y aura que l'œil perçant du génie qui démêlera dans ces hypothèses la fausseté, l'incertitude, & qui s'apercevra qu'on a fait pour ainsi dire plier tous les phénomènes sous

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 225

l'autorité de l'opinion. L'expérience perd ainsi tous ses droits, on interprète mal ses décisions, on n'écoute plus sa voix, on taît ses triomphes, parce qu'au lieu de ne parler qu'après des faits, on sacrifie la nature aux hypothèses. C'est ainsi que Hutchinson, grand métaphysicien & habile théologien, osa, sans la moindre connaissance de l'anatomie, écrire un Traité de physiologie, & changer l'homme en une machine de vapeurs.

Je crois pouvoir dire ici, sans avoir intention de déclamer mal à propos, que grand nombre de médecins ont été attaqués de cette épidémie. Les uns font leurs observations dans leur cabinet, & ne nous produisent que des rêves. C'est ce qu'on a reproché à Rivière. Un célèbre médecin a cependant respecté ses observations au point de ne pas oser changer une de ses ordonnances, quoiqu'il fût manifeste que la faute qu'il croyoit y voir ne put être imputée qu'à l'imprimeur. On fait aujourd'hui le même reproche au cé-

K v

226 DES OBSTACLES NUISIBLES

lèbre Storck : est-il bien fondé ? D'autres sont si épris des lois d'après lesquelles ils conservent leur santé, ou guérissent leurs maladies, qu'ils ne gouvernent leurs malades que d'après ces lois. Un Sthalien ne voit que son ame & ses hémorroi-des, comme un amant ne voit que sa maîtresse.

Je conviens que les hypothèses en médecine, employées avec esprit, sont quelquefois avantageuses, & même nécessaires. Toutes les fois que les causes prochaines d'une maladie ne nous sont pas connues, nous sommes obligés d'en entreprendre la cure d'après une hypothèse. Mais ce n'est, comme nous l'avons dit, que sur les déterminations présentes ou antécédentes des sujets, que cette hypothèse peut-être fondée, & dès-lors on a quelque degré de probabilité pour établir les causes de la maladie. Ce n'est pas non plus par des lois arbitraires qu'on peut fixer ces déterminations. L'économie ani-male, comparée avec toutes les cir-constances actuelles & antérieures,

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 227
 fera le principe seul qui pourra servir à éclaircir ces déterminations, après en avoir bien connu les signes. Mais on part plutôt de systèmes pour expliquer les causes, & par-là l'on ne trouve que des obstacles pour opérer une guérison.

La secte des chimistes, qui a succédé à celle des Arabes, a servi de modèle aux fondateurs de la secte des modernes qui prétendoient guérir, par la sueur, toutes les maladies aiguës, même les plus critiques. Ces gens avoient pour chaque maladie un antidote particulier, donnaient des confortatifs dans toutes les fièvres, rejettoient la saignée, les remèdes rafraîchissans, les lavemens. On s'est élevé de nos jours assez généralement contre cette pratique abusive, pour n'avoir pas besoin d'en dire rien de plus. Il n'est cependant encore que trop de gens qui imitent ces médecins aveugles. Dirai-je que l'on a tué par-là, dans la seule petite-vérole, plus de monde que n'en a fait périr Alexandre?

Boërhaave dit qu'il est étonnant
 K.vj

228 DES OBSTACLES NUISIBLES
& même honteux de voir les folies
que les chimistes ont tirées des fa-
bles, de la superstition, de l'ignoran-
ce, de la démence même qui se
trouvent dans les écrits de Paracel-
fe, de Vanhelmont, & de leurs sec-
tateurs : car personne n'a jamais été
moins en état d'observer les mala-
dies que ces rêveurs, parce qu'il
n'ont eu que des idées fausses & ar-
bitraires de l'économie animale.

Il n'est pas moins absurde non plus
de vouloir déterminer la nature de
toutes les maladies par les lois con-
nues de l'économie animale & de
la nature. Il y a souvent dans les
maladies individuelles, aussi-bien
que dans les épidémies, quelque
chose de si particulier, que le mé-
decin le plus expérimenté ne peut
disconvenir qu'il n'y voit rien. C'est
pour avoir ignoré ce principe, que
quelques médecins ont prétendu que
la peste ne pouvoit pas se commu-
niquer. Une grande ville devint ainsi
le tombeau de presque tous ses ha-
bitans, avant qu'on fût persuadé que
cette maladie se communiquoit.

À L'ESPRIT D'OBSERVATION. 229

L'esprit d'observation souffre extrêmement de la superstition. Je ne parle pas ici de la superstition en fait de religion, cela regarde les théologiens; mais uniquement de la superstition en fait de physique & de médecine. Cette superstition est l'opinion que des effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses & furnaturelles, & que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Si une proposition est soutenue par des témoignages dignes de foi, le sentiment que nous lui déferons s'appelle croyance. Si nous croyons une proposition sur les témoignages d'un visionnaire, c'est superstition.

Sous l'empire de la superstition, les partisans des opinions les plus absurdes peuvent éléver leur tête stupide en dépit de la vérité. Dès qu'on croit possible tout ce qui est furnaturel & merveilleux, on croit tout ce qui est contraire à la nature. J'appelle furnaturel tout ce qui ne peut-être prouvé par la raison, ni

230 DES OBSTACLES NUISIBLES
comme vraisemblable, ni comme possible. J'appelle merveilleux tout ce qui est destitué de preuves, & en même temps contraire aux lois du monde physique & morale, au point que le peuple puisse le croire. Un théologien éclairé a expliqué le sur-naturel & le merveilleux par un exemple convainquant. Si quelqu'un attribue, dit-il, à une plante purgative une vertu qu'elle n'a pas, il se trompe certainement; il n'est cependant pas superstitieux pour cela; parce qu'une plante purgative n'est ni quelque chose de merveilleux ni de sur-naturel: mais si quelqu'un attribue à la même plante la vertu de rendre l'homme qui la porteroit sur lui, ou invisible, ou invulnérable, cette opinion ne seroit plus une simple erreur, mais une superstition.

C'est cette superstition qui a attribué aux amulettes des effets que des temps plus éclairés ont démenti. Il est incroyable combien l'esprit humain a donné dans cet abus, & combien de gens instruits y donnent encore aujourd'hui. Rien ne

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 231

prouve tant jusqu'à quel point le goût pour le merveilleux peut préjudicier aux progrès de l'esprit humain. Si ceux qui nous ont rapporté ces faits avoient réfléchi que la postérité les jugeroit, ils auroient été plus réservés, ou auroient rapporté les remèdes qu'ils avoient fait prendre en ordonnant ces amulettes ; mais on auroit vu dès-lors que les guérisons n'étoient nullement dûes aux amulettes, & le merveilleux auroit disparu. Je vois avec plaisir les détails que M. de Haën nous donne des effets de la verveine, parce que j'y vois aussi l'homme sincère qui nous rapporte en même temps les autres moyens curatifs qu'il a employés conjointement, & nous met par-là en état de statuer d'après l'expérience, sur les effets que nous devons attendre de ce simple employé comme amulette. « On ne » sçauroit, dit-il, avoir trop d'at- » tention quand on fait l'expérience » de ces sortes de remèdes, & en » publiant ce qu'on a remarqué de » leur efficacité. Nous écrivons pour

232 DES OBSTACLES NUISIBLES

» nos contemporains, mais en même
» temps pour la postérité. On fera
» après nous les mêmes expérien-
» ces, & l'on verra, ou ce que nous
» avons vu, ou autrement que nous;
» & peut-être même ne verra-t-on
» rien de tout ce que nous pourrons
» rapporter. La postérité nous con-
» damnera donc avec justice, si nous
» nous laissons aveugler par une vaine
» gloire, ou si nous publions des
» choses qui n'ont pas été assez exa-
» minées. Un remède peut paroître
» avoir enlevé une maladie, lorsqu'il
» n'en est rien. Ce sont peut-être les
» autres médicaments qui ont été ad-
» ministrés en même temps, qui l'ont
» fait. D'ailleurs, les malades ne pren-
» nent-ils pas souvent chez eux tout
» autre médicament que celui qu'on
» leur prescrit? Cela arrive tous les
» jours; ce qui m'est arrivé à moi,
» peut arriver à d'autres.»

Le goût du faux détruit toujours
celui du vrai. Voilà pourquoi l'hom-
me superstitieux ne voit rien dans la
nature, parce qu'il est toujours hors
des rapports de la nature; il n'est

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 233
que dans un monde imaginaire. De-
là vient que la superstition ne veut
même voir que le faux. Elle se refuse
toujours au bon sens, parce qu'il n'a
rien de merveilleux; & le merveil-
leux est seul ce qui l'intéresse, parce
qu'il ne faut pour le croire que la
seule volonté de le voir; & que cette
crédulité est toujours plus commode
que les recherches qu'il faut faire
pour s'assurer de la vérité.

Plus on ignore le monde corporel,
mieux on prétend connoître le spiri-
tuel. Les contes des revenans & des
forciers ne sont nés que de cet abus;
& l'ignorance des lois de l'écono-
mie animale & de celle de la nature,
a enfanté tous les remèdes supersti-
tieux, &c. Il est bien plus aisé de
donner un nom barbare à un spéci-
fique universel, que d'assortir un
médicament à la nature d'une maladie.
Boërhaave trouva dans l'usage
du treffle d'eau un remède excellent
pour sa goutte. Un superstitieux
pend le long de sa cuisse un crapeau
deséché, ou un morceau de sureau
cueilli en tel temps, & garde sa ma-

234 DES OBSTACLES NUISIBLES

ladie avec son spécifique. L'influence de tel génie prédominant en tel temps, dans tel astre; telle position du ciel, devoit cependant donner telle vertu à ce bois, à ce crapeau, &c. Le superstitieux convient qu'il s'est trompé; mais ce n'est que sur le temps où il a préparé son remède. Son ignorance est même la raison dont il s'autorise dans son abus.

Si l'on en croit ces gens, ils ont cent exemples à nous donner comme autant de preuves qu'ils ont raison. Dans toutes les rencontres, ils vanteront tel grand auteur qui a fait usage de leur remède, telle femme qui en a été guérie. Eux-mêmes souvent sont les exemples qu'ils citent. C'est ainsi que la société & la médecine souffrent de continuels dommages de ces prétendus Esculapes.

Le médecin, selon Hippocrate, doit avoir un esprit tranquille, l'ame élevée, être éloigné de tout ce qui tient de la superstition, parce qu'il est impossible d'être superstitieux & de voir le vrai. Tout ce qui ne tient pas aux lois de la nature, ne

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 235
tient pas à la raison. Rien de cela ne doit donc entrer ni dans les vues, ni dans les combinaisons du médecin. Il n'y a rien à voir dès que les lois de la nature cessent, ou semblent cesser. Le peuple a droit de tout voir, parce qu'il lui faut des merveilles & des prestiges pour autoriser son inconférence; & il n'appartient qu'au charlatan de l'approuver.

Dans le tems même où la médecine n'étoit fondée que sur les prestiges & la superstition, Hippocrate s'étoit élevé avec force & avec succès contre le torrent de l'ignorance. Il nous apprend, dans son Traité de l'Epilepsie, à résister à la superstition, & demasque avec sa mâle éloquence les imposteurs qui prétendent guérir par des charmes des maladies qu'ils ne peuvent maîtriser par des médicaments. On ne verra dans aucun des ouvrages de ce grand homme, rien qui se sente de l'abus, de la crédulité & de la superstition. C'est la nature seule qu'il écoute; & il ne l'interprète que par elle-même, parce

236 DES OBSTACLES NUISIBLES
que ce n'est que par elle seule qu'il
avoit appris à voir.

Heureusement l'empire de la superstition a été détruit dans la plus grande partie de l'Europe. On est revenu des prestiges de la divination, de l'astrologie, & de bien d'autres abus de cette nature: mais comme le peuple n'aime & n'obéit que par crainte, & que cette crainte a toujours été la base de sa crédulité, la superstition qui y a pris naissance n'en sera jamais non plus extirpée toute entière. Les imposteurs se croiront toujours bien fondés à lui faire part de leurs songes. Il n'est pas plus absurde de voir toutes les maladies dans un verre d'urine, que de prédire la destinée d'un empire par le vol des oiseaux. On croit aujourd'hui, l'un comme on a cru l'autre autrefois: preuve que le peuple est toujours peuple.

L'empire des sciences n'est donc pas encore si bien établi, que la superstition ne reprenne pas ses droits un jour ou l'autre. D'ailleurs il est

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 237

tant de gens qui ne voient que par intérêt. *Quid non mortalia pectora co-
gis, Auri sacra fames!* L'esprit d'ob-
servation n'en est-il pas tous les
jours ébloui ? Si les hommes ne
croient plus aujourd'hui aux pré-
tiges, aux enchantemens, aux char-
mes, aux sorciers, aux revenans,
en est-on pour cela libre de super-
stition ? Sont-ce-la les seuls abus que
la superstition ait autorisés ? Est-ce
se conduire par une saine philoso-
phie, que de parler avec le peuple,
d'agir comme le peuple, & de vou-
loir être l'homme du peuple ? Les
progrès des sciences sont donc de-
venus inutiles, si l'on ne croit de-
voir voir qu'avec lui, & comme lui.
Roger Bacon, qui fut de son siècle
le seul sage dans un monde entier
de fous, avoit osé lever un coin du
voile qui couvroit toute la terre.
Que penseroit-il aujourd'hui, s'il
voyoit des gens éclairés retenir en-
core un coin de ce voile, pour s'en
couvrir parmi le peuple quand l'in-
téret le leur conseille ?

Supposons même qu'un médecin

238 DES OBSTACLES NUISIBLES

soit un homme de génie, bien instruit, libre de préjugés & de passions, il a d'autres inconvénients à effuyer. Il n'aura que trop d'occasions de se trouver avec des têtes écervelées, dont les jugemens, les avis, les observations ne présenteront que des contradictions & des absurdités. Mais ces gens seront les créatures des malades. On proposera dans ces circonstances nombre de recettes & de médicaments, dont il n'aura le choix qu'après les avis des autres. Il doit cependant dire son avis. Doit-il abandonner un malade qu'il sait pouvoir guérir, ou compromettre sa réputation en le traitant selon l'intention de ceux avec qui on l'appelle ? Peut-il démasquer l'ignorance de ses confrères ; ou faut-il voir comme eux ? Dans cet état, l'homme le plus refléchi, moins à lui-même qu'embarrassé par les obstacles, n'a souvent pas assez de tranquillité d'ame pour voir & observer, malgré toute sa capacité. La forte suffisance d'un effaïm d'ignorans l'intrigue d'autant plus, que la

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 239
vérité n'a pas de plus dangereux
ennemis que l'ignorance.

D'un autre côté, ce sont les pré-
jugés & les passions des malades, à
quoi il faut s'opposer ou qu'il faut
faire taire pour profiter d'un mo-
ment favorable. Si le médecin ne
peut pas avoir cet avantage, &
qu'il échoue après les mesures les
plus sages, on le déchire, on le
persécute. De-là des jaloux pren-
nent occasion de le dénigrer, &
l'homme d'un vrai génie devient
ainsi un monstre dans la société, qu'il
guérisse ou qu'il ne guérisse pas. Je
n'ai eu que trop de preuves de cette
conduite, & des tristes conséquen-
ces qui en résultent pour la perfec-
tion de l'art.

L'issue heureuse ou malheureuse
d'une cure dépend donc le plus
souvent, non de la manière dont
l'observateur a su saisir la mala-
die, mais de la manière dont le
malade & les assistants se com-
portent. L'équité d'un malade re-
lève l'esprit d'un médecin, augmente
son attention, le met même dans le

240 DES OBSTACLES, &c.
cas de mieux voir, parce qu'il voit avec une ame tranquille. Au lieu que l'injustice est quelquefois un obstacle considérable à l'exactitude de ses observations. Il est par conséquent essentiel pour un observateur de gagner l'affection d'un malade par toutes les voies de l'honneur & de la probité ; de mériter sa confiance par une conduite noble & désintéressée ; mais sur-tout en paroissant soi-même plein de confiance & bien instruit de son art. Une noble hardiesse détermine quelquefois un malade à tout ce que veut un médecin. Il pourra donc mieux voir.

De tout les obstacles que peut rencontrer l'esprit d'observation, je dis que le plus grand est une assemblée d'ignorans.



CHAP.

C H A P I T R E III.

De la Nécessité, des Qualités, & de l'Utilité des bonnes Observations.

LA médecine a pris naissance de l'observation : c'est l'observation qui la conduit au degré de perfection, & c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vuide de sens.

Le premier soin des médecins a été de se former des idées des individus ; puis on commença à raisonner sur ces notions : on tira des conséquences des unes & des autres pour les mieux apprécier, & l'on passa ainsi par degré du particulier au général ; de ce qui frappoit les sens à ce qui ne tomboit pas sous les sens, & à ce qui étoit inconnu.

Les observations sont donc la base de nos raisonnemens : si elles sont bonnes, on les prend comme *des données*.

Tome I.

L

242 DE LA NÉCESSITÉ

Dans l'enfance de la médecine, le seul hasard instruisoit les hommes sur les maladies & sur les moyens curatifs. Les voies de la nature reconnues par hasard conduisirent insensiblement à la vraie connoissance de ces mêmes voies : on comprit que c'est dans la nature seule qu'on pouvoit étudier & connoître l'art de guérir. Les meilleurs observateurs la suivirent donc ; & l'art tomba en décadence toutes les fois qu'on s'écarta de ces voies. Les vrais connoisseurs sont obligés de convenir, qu'il sort plus de lumiere de l'essence des choses mêmes, que de leur histoire ; & que la nature est une source intarissable de connaissances , dans laquelle les premiers siècles ont puisé la vérité, & où la postérité la puise encore à même mesure.

Depuis Hippocrate jusqu'à van-Swieten, les peres de la vraie médecine ont suivi la nature sur la voie de l'observation ; tous ont donné les mêmes préceptes. Les vrais disciples d'Hippocrate allu-

DES BONNES OBSERVATIONS. 243
 ment le flambeau de la nature ; ses
 ennemis l'éteignent.

La diversité des maladies est si grande, la quantité des choses à observer est si multipliée, qu'on ne les considère jamais sans récompense. Plus nous faisons d'attention à toutes les circonstances d'une maladie, mieux nous apprenons à les saisir avec justesse ; & l'art de guérir ne devient facile qu'à proportion de cette faculté. Plus nous avons examiné la nature & les effets des médicaments, plus nous avons lieu d'espérer de l'application que nous en faisons au besoin. On pourra se faire de justes idées de l'art d'observer, quand on aura vu quel est le caractère des bonnes observations.

Les observations du médecin s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connoître, d'adoucir & de guérir celles dont il est attaqué. Je m'arrête dans ce livre à *la première médecine*, comme Baglivi l'appelle, ou

Lij

244 DE LA NÉCESSITÉ

à l'art d'observer les maladies. Je parlerai de la seconde, ou de l'art de les guérir, dans les livres suivans, parce qu'il faut observer avant de pouvoir raisonner. Je parlerai des médicaments dans le livre particulier de cet ouvrage, parce que le génie doit indiquer les remèdes avant qu'il soit question d'observer les effets des remèdes, & que d'ailleurs, pour en faire application, il faut avoir recours aux causes.

Des observations doivent être faites avec la plus grande exactitude. Cette exactitude consiste principalement dans le soin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonstances qui échappent aisément à l'œil de l'observateur, & qui cependant ont une influence considérable sur le tout. Car elles découvrent souvent des voies toutes nouvelles, & absolument différentes des anciennes. Les plus petites circonstances deviennent intéressantes, quand on voit au lieu

DES BONNES OBSERVATIONS. 245
de deviner, & qu'on se persuade
bien de la réalité d'une chose ayant
d'en chercher la cause.

Hippocrate est le vrai modèle
d'exactitude en fait d'observation :
il voyoit ce qui échappoit à tous
les autres ; & ce qu'il voyoit étoit
important. Les Grecs lisoient dans
le grand livre de la nature avec
tant d'attention & d'exactitude, que
c'est encore chez eux qu'on doit
préférablement chercher les signes
distinctifs & constans des maladies.
Je ne puis désirer le nom de bon
auteur, dit Boërhaave, quand je com-
pare mes Aphorismes à ceux des an-
ciens, & que je me juge d'après
eux.

Il faut de la patience & de la
prudence pour faire de bonnes ob-
servations. L'impatience nous ôte
la confiance que nous pourrions
légitimement avoir en nos propres
forces, & s'oppose aux efforts par
lesquels nous pourrions nous sur-
passer nous-mêmes. La prudence
éloigne l'imposture, prévient toute
illusion des sens, de l'imagination

L iiij

246 DE LA NÉCESSITÉ
& de l'esprit de système. La nature étudiée lentement dans la nature, se trouve plus promptement que dans les systèmes. Ceux-ci la supposent, & elle-même ne se présente que dans son vrai jour.

De bonnes observations doivent être suffisamment répétées. C'est le meilleur moyen de distinguer le faux du vrai, ce qui est douteux de ce qui est vraisemblable, le vrai semblable de la vérité; & la vérité de la certitude. Une observation confirmée vaut souvent une nouvelle observation; du moins elle nous conduit plus près de la vérité. La physique & la médecine ont autant gagné par la répétition exacte des observations déjà faites, que par les découvertes mêmes. Si l'on voit plus d'incertitude de la part d'Hippocrate dans les maladies moins connues, c'est qu'il n'a pas eu occasion de réitérer assez ses mêmes observations. Mais les anciens nous sont encore supérieurs en cela. Notre application si vantée, comparée avec la leur, n'est la

DES BONNES OBSERVATIONS. 247

plûpart du tems qu'une occupation
Peu réglée. Ils passoient du cabinet
chez les malades, & des malades
au cabinet.

Nos observations ne sont pas faites avec assez de soin, parce que nous ne les répétons pas assez exactement. Nous sommes en même temps & plus occupés & plus oisifs que les anciens. M. Hahn avoit bien raison de souhaiter qu'on établit une académie, dont l'unique travail fût de répéter les observations déjà faites ailleurs, & de compléter celles qui seroient imparfaites ; de rectifier celles qui ont été mal faites ; de réprouver les fausses ; enfin de rédiger les bonnes pour en faire une collection, à laquelle les élèves de la nature puissent avoir recours avec confiance.

Les observations doivent être faites avec sincérité, quand même cette sincérité conduiroit à mille doutes. Elles doivent contenir déterminément ce que le médecin a vu, & comme il l'a vu, afin que ceux qui viendront après lui, puissent voir la

L. iv.

248 DE LA NÉCESSITÉ

même chose, ou plus avant, ou corriger ce en quoi il a manqué par quelque raison que ce puisse être. La plupart des observateurs ont coutume de découvrir le côté affirmatif des choses, & d'en voiler le côté négatif. C'est vouer son art & son nom à l'opprobre, que de se comporter ainsi. Le temps porte son flambeau dans l'obscurité la plus ténébreuse, & l'on apperçoit l'imposture.

D'autres ne disent la vérité que quand elle contribue à leur gloire. Ils ne sentent pas qu'il est glorieux de raconter ses fautes quand elles peuvent devenir utiles. Il ne suffit pas de chercher à réussir, il faut encore éviter l'erreur. Celui qui convient d'une faute, nous dit par là qu'il est plus sage à ce moment qu'il ne l'étoit auparavant.

Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations. Les vérités de la physique & de la médecine ne sont pas précieuses, uniquement parce qu'elles sont rares. Le prix d'une vieille médaille augmente par

DES BONNES OBSERVATIONS. 249

la rareté de la pièce, mais cela n'est qu'opinion ; au lieu qu'une vérité devient, en physique comme en médecine, intéressante par elle-même. Un vieux manuscrit rare se paie bien cher ; mais les vérités qu'il contient sont ce qu'il nous importe plus de posséder, parce que ce n'est que ce seul bien qui soit proprement celui de l'homme. Bacon accordoit dans l'histoire naturelle une place aux observations les plus communes, parce qu'on néglige le plus ce qu'on voit tous les jours. Toute observation est importante, quand elle forme un anneau de la grande chaîne qui mene à des vérités incontestables.

Un médecin, qui établit par de bonnes observations la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la société, que celui qui ne s'attache qu'à des observations peu fréquentes, précieuses il est vrai dans une collection académique, mais de peu d'usage dans la pratique. Qu'on lise le Traité de Tissot sur les abus de l'opium dans

L v

250 DE LA NÉCESSITÉ

la petite-vérole ; ce qu'il a dit sur l'hydropisie & l'apoplexie : qu'on voie aussi ce qu'a dit Morgagni sur cet objet intéressant dans la dédicace de son quatrième livre, touchant le siège & les causes des maladies.

De bonnes observations ne doivent pas être mêlées de raisonnemens. Il faut écrire les phénomènes qui se présentent dans la nature, tels qu'on les voit, & non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, considérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événemens qui peuvent devenir des principes de raisonnemens ; & se bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé clairement. Au lieu de soumettre la nature à notre esprit, il faut faire le contraire ; raconter ce qu'on a vu, & laisser voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos observations.

Le lecteur peut voir par nos yeux quand nous lui disons simplement ce que nous avons vu : au lieu qu'il peut voir faux à travers nos juge-

DES BONNES OBSERVATIONS. 251
 mens. C'est pourquoi Boërhaave vouloir que l'observateur évitât scrupuleusement tout ce qui sent l'esprit de parti , ou l'opinion.

Pendant l'accroissement d'une fièvre violente, il y a une très-grande chaleur: c'est ce qui s'apperçoit clairement & distinctement. Mais Galien déduit cette chaleur de la bile; les chimistes, de l'abondance du soufre; Helmont, de la fureur de l'archée. Tout cela est incertain, tout cela sent la fèste. L'observateur évitera donc ces raisonnemens, pour s'en tenir à l'art seul.

On doit ne retenir que ce qu'on a observé, ou ce qui est une conséquence si visible de ce qu'on a observé, que tout juge équitable & instruit de la chose ne puisse pas dire que cela n'est pas. Cette réflexion nous fait voir avec combien de raison Rousseau appelle Thucydide le modèle des historiens. Il a vu que Thucydide rapporte tous les événemens sans les juger, & que cependant il n'omet aucune des circonstances qui peuvent nous mettre

L.vj.

252 DE LA NÉCESSITÉ
en état de les juger nous-mêmes :
que Thucydide met sous les yeux
tout ce qu'il raconte, & que bien
loin de s'entremettre dans les évé-
nemens, il fçait si bien se dérober,
qu'on croit voir, & non lire.

La vaine demangeaison de mêler
nos jugemens à nos observations,
est seule cause que chaque vérité
que nous apprend un grand génie,
est mêlée de cent faux jugemens.
Voilà pourquoi la plûpart des so-
ciétés fçavantes de l'Europe pro-
duisent tous les jours des choses qui
font démenties par l'expérience :
l'on a même dit de certaine acadé-
mie, qu'il s'y trouvoit plus d'er-
reurs & de mensonges que parmi une
nation de Hurons.

On ne doit pas non plus négliger
l'exactitude des termes & de la dic-
tion dans les observations qu'on rap-
porte. La description bien faite d'une
maladie, est aussi instructive que la
maladie même. La description est à
la maladie ce qu'est une copie à un
tableau original. Le peintre n'y doit
rien mettre du sien. La ressemblance

DES BONNES OBSERVATIONS. 253
peut être rendue avec des traits plus ou moins forts, mais ce sont les mêmes traits qu'il faut rendre, & avec la même force, s'il est possible. Il faut rendre les infirmités du malade, ses souffrances, avec ses mêmes gestes, sa même attitude, ses mêmes termes & ses plaintes. Point d'ornemens, de déguisemens ; autrement, l'on ne rend plus la nature. J'ai souvent été médecin de quelques beaux esprits ; tout ce que je leur demandois quand ils m'écrivoient, c'étoit de suivre la nature pure & simple dans leurs détails ; sûr de ne pas les comprendre toutes les fois qu'ils y mêleroient de l'esprit. On pourroit faire à la plupart des copistes le même reproche que fit un célèbre académicien à un traducteur de Démosthènes : *Le bourreau ! n'avois-je pas bien dit qu'il alloit donner de l'esprit à Démosthènes ?* C'étoit toujours la nature qui parloit par la bouche de cet orateur, & le traducteur ne le présentoit qu'avec des guipures.

Il est vrai que la nature est quelquefois comme spirituelle elle-même :

254 DE LA NÉCESSITÉ

c'est-à-dire que l'enchaînement des faits est quelquefois tel, que les idées les plus éloignées s'y réunissent dans le tableau qu'elle présente. Dans ce cas, il est permis à l'observateur d'écrire comme parle la nature. Ce qu'on appelle communément éloquence, & que je ne regarde pas comme tel, est, dans l'histoire d'une maladie, encore plus nuisible que l'esprit forcé, parce qu'un récit diffus est d'autant moins intelligible qu'on a voulu le relever davantage.

Tout ce que présente la nature n'est pas également important. La précision ou l'art de ne dire d'une chose que ce qui lui appartient, est donc dans toutes les circonstances une des principales marques de l'esprit. *Quelque chose que vous disiez, soyez court*, disoit Horace. C'étoit assez dire qu'il falloit sçavoir élaguer d'un récit tout ce qui pourroit ne pas y être ; quoique de légères circonstances ne soient quelquefois pas à négliger, lorsqu'elles multiplient les points de vue du génie. Les remarques d'un bon observateur seront

DES BONNES OBSERVATIONS. 255
donc courtes, modestes, & fortiront
du fond des choses mêmes. Ainsi,
sans netteté dans les idées, sans clarté
dans l'élocution, sans justesse dans
les termes, sans précision dans l'ex-
pression, jamais le récit ne s'accom-
modera aux choses, ni les choses
au récit; & le lecteur ne verra que
le *priftis* d'Horace. Qui ne se mo-
queroit d'un pareil observateur? *Ri-
sum teneatis, amici?*

Les observations, dont je n'ai
donné jusqu'ici que des règles gé-
nérales, sont ou particulières ou
générales. Les observations particu-
lières contiennent ce que l'on a ob-
servé dans des cas individuels: les ob-
servations générales, ce que l'on a
observé de semblable dans plusieurs
personnes. Celles-là fournissent les
histoires particulières des maladies;
celles-ci les histoires générales.

Sydenham a vu qu'il résultoit peu
d'avantage des histoires particuli-
ères, si l'observateur se bornoit à
faire voir que telle maladie a été
guérie une fois, ou même plusieurs
fois par tel remède. Que m'importe,

256 DE LA NÉCESSITÉ
dit-il, qu'on augmente le nombre
infini des bons remèdes, par un seul
qui a été inconnu jusqu'ici. Si l'on veut
qu'en rejettant toutes les autres for-
mules, je m'entienne à celle-là seule,
il faut que je m'instruise auparavant
par des expériences sans nombre de
ses vertus ; il faut que j'examine des
circonstances sans nombre, tant à
l'égard du malade, qu'à l'égard de
la méthode curative, avant qu'il ré-
sulte pour moi quelque utilité de
cette observation particulière.

Freind a objeté, contre ce senti-
ment, que la méthode curative com-
plete & bien fondée, sur laquelle
Sydenham avoit insisté si fort, étoit
dûe à cette observation exacte des
cas particuliers : car les histoires
particulières, quand elles sont écri-
tes avec discernement & sincérité,
ont cela d'avantageux qu'elles nous
exposent très-clairement les moin-
dres circonstances & les nuances les
plus imperceptibles des maladies.
Ainsi elles nous indiquent, à ne pas
s'y tromper, une méthode curative
sûre & constante.

DES BONNES OBSERVATIONS. 257

Selon le jugement de Freind, Hippocrate a composé ses histoires particulières avec une habileté extrême, s'arrêtant sur-tout à ce qui fait l'essentiel de la médecine. Il y a exprimé la forme, & pour ainsi dire les traits que la maladie a dans chaque malade, avec des couleurs qui sont comme autant d'indications directes, à la faveur desquelles tout lecteur pénétrant peut parvenir aux vraies méthodes curatives, quoiqu'il les passe sous silence. Freind dit ailleurs que les histoires des maladies générales, quelque étendues & quelque exactes qu'elles soient, conduisent d'autant moins à l'art de guérir, que tous les signes ne sont pas rassemblés dans une maladie, ni réunis dans des maladies différentes : joint à cela que la difficulté de former un jugement solide s'augmente, en ce que les mêmes signes qui ne sont pas mortels dans un malade (a), se trou-

(a) Si cette assertion de Freind étoit véritable, il n'y auroit rien de plus incertain que la médecine, même pour l'observateur le plus pénétrant. Jamais signe n'a rien signifié

258 DE LA NÉCESSITÉ
vent l'être quelquefois dans un autre ; d'où il arrive que les préceptes

contre sa propre nature dans une maladie quelconque : autrement, il ne seroit plus tel. Mais ce n'est pas aux signes pris individuellement, que l'observateur doit s'arrêter. Si l'on trouve dans Hippocrate des malades, les uns morts, les autres guéris avec des signes mortels, il ne faut que lire ces maladies attentivement, pour voir que ces signes ont été seuls dans les uns, & accompagnés ou suivis de signes salutaires dans les autres. Ainsi, un signe décidément mortel ne peut s'estimer que par l'ensemble des signes & des autres circonstances de la maladie ; sans quoi, les préceptes qu'on donnera sur les maladies seront ou inutiles ou abusifs. Mais ce n'est pas des signes que résultera cet inconvénient, c'est de la faute de l'observateur qui n'aura pas fait cette distinction. On verra, par la suite de cet ouvrage, combien cette remarque est fondée. Voici ce que j'ai vu il n'y a pas long temps. Un malade, dont la fièvre prit au cinquième jour tout le caractère d'une fièvre maligne, se trouve au huitième dans l'état le plus dangereux. Les yeux étoient enfoncés & abattus, le nez & les oreilles froides, la bouche très-mauvaise, la respiration rare, profonde, & entrecoupée *προσοντος* ; tantôt il avoit des sueurs abondantes & extrêmement fétides ; tantôt il ne suoit que par gouttes au cou, à la poitrine. Les sueurs

DES BONNES OBSERVATIONS. 259
qu'on écrit en général sur l'art de
guérir ces maladies, sont ou inutiles
au médecin, ou le trompent même :

étoient même froides de temps en temps ; & il étoit dans un profond abattement. Je me trouve chez lui dans un moment où on lui présente le pot. Il se plaint d'une grande difficulté d'uriner. J'osai en augurer son rétablissement, d'après ce que j'avois vu dans Hippocrate. La crise fut incomplète par les urines, & s'acheva le lendemain par un saignement de nez peu considérable d'abord, par conséquent peu favorable ; mais, pendant la journée, il devint plus abondant ; & le malade se tira d'affaire. Tous les signes sembloient cependant décider sa mort. Quant aux signes que Freind dit n'être pas mortels dans une maladie, & le devenir dans une autre, ils ne changent pas plus de nature. Mais ce ne sont pas ces signes qui décident de la mort dans aucun sujet, ou il faut donc dire que ce ne sont plus les mêmes. En effet, comment conclure à la mort d'un malade par des signes qui ne l'indiquent nullement ? Il vaut donc mieux dire qu'avec des signes non mortels, un malade meurt sans qu'on ait pu rien appercevoir qui indiquât sa mort ; ce qui n'est certainement pas rare. Les dissections ne sont que trop souvent muettes après la mort des malades. Une femme accouche très-heureusement, & meurt trois heures après, en disant : *Que je me sens bien !* On l'ou-

260 DE LA NÉCESSITÉ

au lieu que les histoires particulières apprennent à connoître, non-seulement le caractère différent d'une même maladie, mais aussi la force & le temps de chaque accident, & les médicaments nécessaires dans tout le cours de la maladie.

Il est bon de comparer ces deux médecins. Sydenham ne vouloit que des histoires générales, & rejettoit les particulières. Freind étoit d'un avis tout opposé. Les unes & les autres nous sont nécessaires. Dans les histoires générales des maladies, on voit se ranger comme de soi-même ce qui est commun à plusieurs sujets ; ou l'on voit la maladie selon ses phénomènes les plus généraux, & les méthodes curatives qui y répondent le mieux. Dans les histoires particulières, on donne le détail de ce qui s'éloigne de cette règle commune, sur-tout des diverses complications, & en général toute maladie accompagnée d'acci-

vre ; on n'y voit absolument rien qui indique la cause de sa mort.

DES BONNES OBSERVATIONS. 261

dens extraordinaireS, ou guérie d'une maniere extraordinaire. Si toutes les maladies, sans exception, avoient une marche uniforme, je ne voudrois que des histoires générales ; mais les circonstances particulières d'un malade faisant quelquefois des exceptions à la règle générale, je serois quelquefois tenté de n'admettre que des histoires particulières. Quoique la nature soit simple dans le tout, elle est cependant variée dans les parties, par conséquent il faut tâcher de la connoître dans le tout & dans les parties.

De tout ce que les bons observateurs nous peuvent apprendre, l'histoire naturelle des maladies est en général ce qu'il y a de plus important; elle seule nous met à portée de juger sainement sur chaque circonstance des maladies. En examinant attentivement les effets, nous parvenons, comme je l'ai dit, à la connoissance des causes; de celles-ci nous passons aux indications, aux méthodes & aux moyens curatifs. Elle seule nous apprend si tel ou tel

262 DE LA NÉCESSITÉ

phénomène appartient à la maladie ; ou s'il est un effet des remèdes ; si la guérison est l'ouvrage de la nature ou du médecin. C'est donc dans cet histoire naturelle que nous apprenons à connoître les avis de la nature ; à la soutenir par elle-même, & quand il faut que le médecin agisse ou n'agisse pas.

C'est par cette raison que Sydenham a employé toutes les forces de son génie à étudier l'histoire naturelle des maladies. Il s'étoit convaincu que la connoissance des voies de la nature conduisoit seule à l'art de guérir, & que c'est par-là seulement que l'on peut éviter l'erreur.

Hoffman faisoit plus de cas d'une seule histoire de maladie écrite selon les règles, que de mille prétendus secrets, & mille compositions fastueuses de remèdes qui promettent tout.

Après avoir considéré généralement la nécessité, les qualités & l'utilité des bonnes observations, il me reste à déterminer quels rapports particuliers elle peuvent avoir avec l'expérience. On suppose ordinaire-

DES BONNES OBSERVATIONS. 263

ment que le médecin qui voit le plus de malades, a la plus grande expérience. Cette supposition est fausse. Le médecin qui voit le plus de malades, & le médecin qui dans la même ville en voit le moins, voient souvent l'un & l'autre le même nombre de maladies. Chaque pays, chaque ville, chaque village ont certaines maladies, qui dans certains temps semblent plus fréquentes, & qui par conséquent s'offrent le plus aux regards du médecin. Le médecin fort occupé voit ces maladies superficiellement, faute de temps. Le médecin peu occupé observe avec plus de loisir & plus de soin chaque cas particulier.

L'absence continue, les occupations nocturnes, le nombre des malades, & sur-tout l'embarras que causent les affistans, ôtent au médecin fort occupé le temps, le courage de faire ses observations ; d'y réfléchir comme il le faut ; de les comparer avec celles de tous les siècles, & de rechercher la liaison que les effets ont avec les causes. On

264 DE LA NÉCESSITÉ

a dit que le médecin qui court jour & nuit pour voir des malades, ressemble au prêtre qui porte les Sacremens jour & nuit. Tous voient beaucoup de malades, mais pas une maladie.

Ainsi, de plusieurs médecins ou également éclairés, ou également bornés, ceux qui verront le plus de malades à la fois, seront les moins sûrs. L'esprit ne court pas si vite que les médecins.

Un médecin trop occupé, voit trop & ne pense pas assez. La rapidité avec laquelle les objets le frappent ne lui permet pas de s'y fixer. Tous lui échappent avec une égale promptitude, ou ce qui lui reste n'est qu'une impression confuse & un souvenir obscur. Ce médecin ne peut donc entrer dans les circonstances particulières d'un malade & d'une maladie, ni changer ses méthodes & ses remèdes conformément à la diversité de ces circonstances : il prend tout en gros.

Certain Esculape a tous les matins cinquante à soixante malades dans

DES BONNES OBSERVATIONS. 265

dans son anti-chambre ; il écoute les plaintes de chacun, les range en quatre files, ordonne à la première une saignée ; à la seconde, une purgation ; à la troisième, un clystere ; à la quatrième, le changement d'air. J'ai ouï dire à un de ces médecins fort occupés, je purge tous mes malades aujourd'hui, parce que je dois aller promener.

D'après ces mêmes préjugés, on a une grande idée de la pratique des hôpitaux. J'ai visité dans mes voyages quelques-uns des plus grands hôpitaux de l'Europe, & je me suis dit, que le Ciel n'a-t-il pitié de ces malheureuses victimes ! Plusieurs que je n'ai pas vus sont très-bons, très-avantageux, non pas par le nombre des malades, mais par l'observation soigneuse des cas particuliers.

Hippocrate lui-même n'a exercé son art que dans de petites villes, dont chacune n'étoit même pas assez grande pour entretenir un seul médecin. La plupart de ses observations ont été faites en Thessalie, en Thrace : il ne nomme que de petites villes.

Tome I.

M

266 DE LA NÉCESSITÉ

Galien dit qu'un seul quartier de Rome contenoit plus d'habitans que la plus grande ville où Hippocrate ait exercé. Ce n'est donc pas le grand nombre des malades, mais la capacité de tirer de chaque cas particulier tout le parti possible, qui fait l'habileté du médecin.

Chaque maladie a quelque chose de particulier : l'œil de l'empirique passe furtivement sur ces particularités, & ne voit pas plus que le spectateur le plus ignorant. Un médecin idiot ne voit pas plus qu'un idiot quelconque. Sous les yeux d'un homme de génie, les phénomènes les plus ordinaires même deviennent au contraire dignes de la plus sérieuse attention, parce que c'est de ces phénomènes ordinaires qu'il apprend à généraliser & à établir ses principes. Je puis dire même que les phénomènes les plus communs sont les moins connus du grand nombre, par cela seul qu'ils sont très-ordinaires. Le génie observe au contraire en toutes circonstances quelque nuance, quelque singularité

DES BONNES OBSERVATIONS. 267

frappante dans ce qu'il y a d'ordinaire ; parce qu'un corps diffère d'un corps comme le disoit Hippocrate ; fût-ce même avec le même tempérament , & dans des circonstances semblables. C'est aussi le génie seul qui démêle alors les diverses complications des maladies , & qui peut déduire des règles de l'observation.

Comme il n'est possible de parvenir à la connaissance d'un tout , que par celle de ses parties , on sent combien il est important de ne pas négliger la moindre circonstance , même la plus connue ; parce que cette circonstance connue est comme l'enchaînement qui lie les vérités que nous cherchons. Ces circonstances connues nous rapprochent l'inconnu , & nous font voir de plus près la nature qu'il n'est jamais possible de saisir dans l'éloignement. C'est aussi par-là que nous parvenons à la suivre dans les détours qu'elle semble prendre assez souvent , & à estimer les degrés de probabilité que ses phénomènes nous présentent.

Un médecin n'aura donc jamais

M ij

268 DE LA NÉCESSITÉ
d'idées nettes d'une maladie, sans y apporter cette attention scrupuleuse, qui, loin de rien négliger, cherche à profiter de tout. C'est par cette attention que l'observateur distinguera ce qui est essentiel à une maladie de ce qui n'est qu'accidentel, ce qui est constant de ce qui n'est que passager ; qu'il découvrira les vraies indications, après avoir su distinguer les effets de leurs causes, & vice versa. Hippocrate portoit cette attention si loin dans ses observations, que les plus habiles médecins se sont toujours félicité depuis lui d'avoir bien vu la nature quand ils l'ont vue comme lui.

Chaque maladie une fois bien observée & bien déterminée, l'est pour toute la vie du médecin qui l'a observée. Ceci est une vérité fondée sur la règle que les Grecs suivraient au commencement de leur pratique, & que j'ai suivie de cette manière-ci. Dès que je voyais un malade, j'écrivois dans un journal à la première visite ce que j'avois bien vu, ce que le malade me dis-

DES BONNES OBSERVATIONS. 269
soit de ses maladies antérieures &
de toutes leurs circonstances, & ce
que je pouvois y démêler moi-même.
Je réunissois ces remarques à l'ob-
servation de la maladie actuelle, &
j'en écrivois le jugement le mieux
réfléchi que je pouvois porter. Je
marquois ensuite les indications cu-
ratives que j'avois apperçues, & les
médicamens que je venois d'ordon-
ner. A la seconde visite, j'écrivois
les circonstances ultérieures de la
maladie actuelle, j'augmentois ainsi
l'histoire de la maladie, & j'en fai-
sois les détails les plus exacts : je
marquois les changemens que les
moyens curatifs employés avoient
produits : enfin j'ajoutois si j'avois
bien ou mal manœuvré, selon les
succès que j'avois ; & si le malade
& les assistans avoient bien ou mal
jugé de ma conduite.

Je continuois ce travail à toutes
mes visites ; & , que le malade
mourût, ou se guérît, j'examinois
le plus attentivement les cir-
constances de la maladie, la nature
des remèdes, leur application, &

M iij

270 DE LA NÉCESSITÉ

les causes de mon bonheur ou de mon malheur. C'étoit de cet examen que je déduissois des règles pour la conduite que je tiendrois à l'avenir.

Ces observations rassemblées m'ont prouvé qu'on scait se tirer d'embarras toutes les fois qu'on revoit une maladie qu'on a ainsi détaillée. Les circonstances changent, mais le tout ne change pas. Boërhaave proteste que jamais il ne vit de malades au commencement de sa pratique, sans écrire toutes les circonstances & tous les signes de la maladie, dans l'ordre où ils se présentoient, & qu'il est incroyable combien il avoit profité de cette conduite. Si vous en faites autant, disoit-il à ses élèves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies d'une même classe, que vous les reconnoîtrez aisément le reste de votre vie.

Il est impossible que la nature se contredise. C'est ce que l'expérience des bonnes observations a prouvé de tous les tems. La haine, l'envie,

DES BONNES OBSERVATIONS. 271
l'ambition sont chez nous ce qu'elles étoient chez les Grecs. Nos passions & nos folies sont peintes chez leurs moralistes, comme notre pleurésie, notre fièvre tierce le sont chez Hippocrate. Malgré cela, les hommes ne se ressemblent pas parfaitement dans tous les lieux.

Un vrai philosophe de nos jours a dit que les auteurs de voyages ne nous apprennent rien que nous ne sachions; que ces écrivains n'ont observé de l'autre côté du globe, que ce qu'ils auroient pu remarquer dans leur rue, sans sortir de chez eux. Que c'est-là la raison pourquoi les vrais traits qui caractérisent chaque nation, & qui frappent des yeux connoisseurs, leur avoient échappé. De-là vient aussi cette maxime inepte, quoique si souvent répétée, que les hommes sont par-tout les mêmes; que conséquemment il est inutile de caractériser chaque peuple en particulier, parce qu'ils ont par-tout les mêmes passions & les mêmes vices. C'est comme si l'on disoit, ajoute-t-il, que Pierre ne peut pas se distin-

M iv

272 DE LA NÉCESSITÉ
guer de Jaques, parce qu'ils ont tous
deux une bouche & des yeux.

Mais l'homme est généralement le même par-tout dans les mêmes circonstances. La plûpart de ses maladies suivent, comme les plantes de tous les pays, le même ordre & la même progression dans leur commencement, leur accroissement & leur issue. La même plante, dans le même climat, fleurira & mourra toujours de même. De tous les temps les mêmes causes physiques & morales ont eu leurs effets semblablement déterminés dans les mêmes circonstances ; & la même altération d'un corps a toujours produit une même maladie. Dans les climats même les plus éloignés, les mêmes causes rapprochent les parties les plus opposées du globe par l'identité des effets.

De la diversité des causes, il résultera certainement de la diversité dans les effets en une même ville, une même maison ; & il est de la plus grande importance de remarquer cette diversité. Mais rien n'est si rare que

DES BONNES OBSERVATIONS. 273

de voir la nature s'écarte totale-
ment de ses routes ordinaires. Une
pleurésie qu'on feroit obligé de tra-
iter avec du vin & de la thériaque, est
encore plus rare qu'un enfant à deux
têtes. Ce que l'on a observé une
fois, l'est pour tout temps & pour
tout pays, dès qu'on a bien connu
les causes des phénomènes.

J'entends quelquefois de prétendus
beaux esprits dire, avec un ton railleur,
que la médecine est encore aujour-
d'hui ce qu'elle étoit du temps d'Hip-
pocrate; & que les médecins les
mieux instruits ne sçavent que ce
qu'il sçavoit. Hippocrate a sans con-
tredit été le premier bon observa-
teur de la nature que nous connois-
sions, & ses ouvrages sont même
regardés par M. d'Alembert comme le
plus beau & le plus grand monu-
ment de la connoissance que les an-
ciens avoient de la nature. Si donc
Hippocrate a vu la nature comme
on devoit la voir, nous ne pouvons
la voir aujourd'hui que comme lui;
ou il faudroit que la nature ne fût
plus la même. Il est ainsi bien des

M v

274 DE LA NÉCESSITÉ
 circonstances où nous ne sommes pas plus habiles que lui, parce que cela n'est pas possible. Qu'il feroit à souhaiter que ces fots railleurs fissent avec raison à tous les médecins le reproche de n'en pas sçavoir plus qu'Hippocrate !

Pope dit que ce qui est raisonnable, doit l'avoir été de tous les temps, & que ce que nous appelons *sçavoir*, n'est autre chose que la connoissance de ce que les anciens regardoient comme raisonnable; que ceux qui prétendent que nos pensées ne nous appartiennent pas, parce qu'elles ressemblent à celles des anciens, peuvent donc dire aussi que nos visages ne sont pas les nôtres, parce qu'ils ressemblent à ceux de nos peres; que c'est, par conséquent, une absurdité manifeste, d'exiger que nous soyons sçavans, & de se choquer de ce que nous le sommes.

C'est ainsi que l'homme, toujours prêt à s'humilier lui-même, cherche dans ses propres raisonnemens de quoi confondre son insuffisance &

DES BONNES OBSERVATIONS. 275

son orgueil. Il est des gens d'un esprit si bizarre, qu'ils aimeroient mieux nier leur existence, que de paroître ressembler aux autres dans le moindre rapport. J'ai connu un homme instruit de presque toutes les connoissances humaines les plus intéressantes, qui traitoit tous les modernes de plagiaires, ne citoit que les anciens, & disoit en même temps qu'il feroit bien fâché de leur devoir une seule pensée. Que les anciens aient vu plusieurs choses mieux que nous, cela est très-possible: ne peuvent-ils pas s'être trouvés dans des circonstances plus favorables? Mais que nous n'ayons pas le même avantage en bien des cas qui se sont présentés de leur temps, je le nie. Hippocrate peut donc avoir vu moins sur certains objets que Sydenham, Grant, van-Swieten, Hoffman, &c. il n'est pas moins vrai pour cela qu'une maladie bien vue & bien déterminée par Hippocrate, l'est pour tous les temps & pour tous les lieux, eu égard à la différence que les circonstances pourront y appor-

M vj

276 DE LA NÉCESSITÉ, &c.

ter ; & l'on doit dire la même chose de ce que les modernes auront bien observé. Par quelle raison ces connaissances ne seroient-elles pas les nôtres , de quelque part que nous les tenions ? N'est-ce pas être *plus instruit* que les anciens , que de réunir leurs découvertes à celles des modernes ?

Les observations des vrais médecins de tous les âges & de tous les lieux feront toujours vraies , & , par conséquent , un bien qui nous appartient. Le grand point , c'est de sçavoir nous les approprier , en écoutant la nature comme ils l'ont fait , & en sçachant profiter de ses indications.



C H A P I T R E IV.

*De l'Observation des Phénomènes
dans les Maladies, & de leurs
Signes.*

L'Observation des phénomènes doit être la première occupation à laquelle l'esprit doit se livrer dans la vaste étude de la nature. Les signes sont ce flambeau qui doit le guider dans la route incertaine où il est souvent enveloppé de ténèbres, & où les sens laissent échapper mille objets différens par l'illusion qui les abuse.

Pour connoître distinctement les maladies des individus, il faudroit sçavoir ce qui s'est passé dans le corps au désavantage & pour le trouble de ses fonctions. Or ce changement ou cette altération ne se voit pas intérieurement. Ce n'est donc que l'esprit qui peut le reconnoître. C'est au raisonnement à nous conduire



278 DE L'OBSERVATION

toutes les fois que nous nous éloignons des objets sensibles. Voilà pourquoi Hippocrate vouloit qu'on ne raisonnât que d'après les phénomènes.

Les symptômes sont ces phénomènes. C'est sur eux que se fixe d'abord l'attention; & c'est toujours avec quelque avantage qu'on les considere attentivement, avant de passer à des conclusions touchant la nature de la maladie. On se fixe donc d'abord sur les changemens qui sont arrivés dans le corps, pour les estimer autant qu'ils tombent d'eux-mêmes sous les sens, & sans s'inquiéter des causes.

Entendre par symptôme tout effet de la maladie, ce seroit déjà envisager les causes. Tout symptôme n'est pas un effet de la maladie; mais on doit appeler symptôme (a) en

(a) Comme il s'agit ici d'une définition, & que je me suis fait une loi de ne rien changer dans cet ouvrage à ce qui est essentiel; je ne puis m'empêcher de dire que les termes de l'auteur sont fort ambigus, & qu'il a mal rendu son idée. Un version faite mot à mot

DES PHÉNOMÈNES 279
 général, tout changement particulier qui arrive au corps, & qui est différent de l'état de santé, en supposant que ce changement tombe sous les sens.

On distingue d'abord généralement les symptômes en *essentiels* & *non essentiels*. Les symptômes essentiels sont ceux qui viennent directement de la maladie même, y sont liés par la nature de la maladie, & en sont inseparables. La fièvre, par exemple, la toux, la douleur de côté, la difficulté de respirer, sont

en latin, admettroit l'obscurité du texte allemand. La voici pour mettre le lecteur en état de juger si j'ai saisi le sens. *Non quodvis symptoma est effectus morbi, sed generatim quævis mutatio singularis à statu sano diversa quæ in corpore coningit, & in sensus occurrit.* Nicht jeder Zufall ist eine Wirkung der Krankheit, sondern überhaupt jede einzelne von dem gesunden Zustand verschiedene und in die Sinne fallende Veränderung in dem Körper. » Du reste, je crois que c'est la même idée que celle que Fernel nous présente. *De Sympt. L. 2, c. 1. Quidquid in corporis substantia, &c.* C'est aussi le sens général qu'Hippocrate paraît donner à ce mot. *De Flat.*

280 DE L'OBSERVATION

les symptômes essentiels de la pleurésie. Les symptômes non essentiels sont ceux qui peuvent se trouver dans une maladie, ou n'y point paroître, sans que pour cela l'espèce de maladie varie, comme le vomissement, la sueur, un cours-de-ventre dans la pleurésie.

On divise les symptômes essentiels en symptômes de la maladie, symptômes de la cause, symptômes de symptômes. On appelle symptômes de la maladie, tout effet sensible qui résulte de la maladie présente. Ceux-ci sont de tous les symptômes les plus importans, parce qu'ils nous montrent la présence & la nature de la maladie; cependant ils diffèrent de la maladie même, & de sa cause la plus prochaine. Telles sont la fièvre, la douleur, la difficulté de respirer dans la pleurésie: en effet, tout cela diffère de l'inflammation ou de la cause la plus prochaine de la pleurésie.

Je passe sous silence ces divisions trop subtiles de symptômes de la cause, symptômes de symptômes, &c,

parce que cela est étranger à mon sujet, & même inutile. La simplicité est toujours la meilleure maniere de dire & d'enseigner.

Quelquefois on remarque encore dans les maladies d'autres effets sensibles, qui, considérés dans leur origine, sont, il est vrai, du nombre des symptômes essentiels, & qui cependant sont si permanens, qu'ils durent plus long-temps que la maladie même. C'est pourquoi on les regarde moins comme des symptômes que comme de seconde maladies : comme la pleurésie après l'apoplexie, la paralyse après la colique de Poitou, la paralyse après la goutte, l'asthme après une inflammation de poitrine.

Outre cela, on voit encore dans les maladies des symptômes que l'on appelle *épigénomènes*, & qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils en diffèrent totalement. On entend, par ces symptômes, les mouvements qui quelquefois s'opposent à la maladie aussi long-temps que les forces naturelles

282 DE L'OBSERVATION

du corps ne succombent pas sous la violence de la maladie; comme des envies ou des dégoûts extraordinaire, des mouvements spasmodiques, des convulsions, du trouble dans la circulation du sang, des fièvres, des éruptions cutanées, des abcès, des hémorragies, des diarrhées, des sueurs, & beaucoup d'autres accidens qui accompagnent la maladie, ou s'y joignent; mais qui, malgré cela, ne doivent pas être tout de suite regardés comme des effets résultans directement de la maladie ou de ses causes, ni être comptés parmi les symptômes proprement dits: on doit plutôt les prendre comme autant d'effets du combat que se livrent la nature & la maladie. Souvent le rétablissement du malade en est l'heureuse conséquence, & sa guérison s'opère sans aucun inconvénient pour lui. Quelquefois aussi la nature succombe dans ce combat; & il survient une autre maladie, où le malade meurt.

Il y a encore une autre espèce de symptômes qu'on distingue des

symptômes épigénomenes, quoiqu'ils y soient relatifs. Ils viennent de causes accidentelles ; ils méritent néanmoins toute notre attention, parce qu'ils aggravent la maladie, la rendent souvent mortelle, y joignent une autre maladie, en font changer l'espèce, troublent les mouvements salutaires de la nature, empêchent les effets des médicaments ; &, en général, deviennent un obstacle à la guérison. Quelquefois ces accidens ont leur avantage, & font comme les sources de la santé en certaines circonstances. On peut rapporter ici toutes les fautes de conduite du malade, fautes qui influeront, plus ou moins, sur son état, & sur les circonstances actuelles. Ces fautes, faites en l'absence du médecin, ou par le conseil d'un ignorant, ne sont que trop communes ; & sont quelquefois la cause d'une guérison, quoiqu'on n'en puisse pas toujours expliquer la raison. L'observation de ces symptômes est, en général, de la plus grande importance, pour trouver la cause de chaque phénomène, & ne

284 DE L'OBSERVATION

pas attribuer à la nature ou à l'art ce qui ne vient que de causes étrangères.

Les symptômes de la maladie sont de la classe des symptômes essentiels. Les symptômes épigénomènes sont aussi de cette classe toutes les fois qu'ils aident à déterminer l'espèce de la maladie, qu'ils participent à ses causes, & contribuent à produire les efforts que la nature oppose à la maladie. On range, parmi les symptômes non essentiels, ceux qui, dépendant de causes fortuites, ont un rapport éloigné avec la maladie, & peuvent exister ou ne pas exister.

Les symptômes essentiels ont leurs degrés. Les uns paroissent en même temps que la maladie, font leurs progrès avec elle, cessent aussi en même temps qu'elle, & en sont inseparables : d'autres le font moins, ne paroissent pas dans tous les temps, à tous les périodes, & sont pour cela appelés *chroniques*. L'observateur doit avoir soin de les rassembler les uns & les autres, de les distinguer exactement, afin de pouvoir

faire le présent & connoître l'avenir, en démêlant les différens rapports de ces symptômes. C'est par cette sage conduite que le médecin saura faire les signes distinctifs des maladies, & les marques de leur différence. Les définitions & les histoires des maladies tirent de-là seul le caractère de vérité qui les fait reconnoître, & exposent ainsi la nature sous son point de vue le plus lumineux. Les symptômes chroniques nous apprennent à différencier les degrés & les périodes des maladies, & à nous régler sur les autres symptômes par leur propre nature.

L'observateur ne négligera pas non plus les symptômes non essentiels, quoiqu'ils ne soient pas si étroitement liés avec la maladie. La doctrine des crises dépend en grande partie de la connoissance des symptômes épigénomènes. Tous mettent dans leur jour les différences qui viennent du tempérament, de l'âge & de la méthode curative particulière.

Les anciens tenoient déjà la doctrine que je viens d'exposer; & les

286 DE L'OBSERVATION

meilleurs médecins, parmi les modernes, ont pensé la même chose. Hippocrate avoit dit qu'il y a dans toutes les maladies certaines circonstances qui paroissent constamment & inseparablement avec elles ; que d'autres paroissent dans l'une ou dans l'autre indifféremment, quoique ces maladies soient différentes ; que ce qui paroît constamment dépend de la nature individuelle & constante de la maladie ; au lieu que ce qui est variable dépend du concours de causes diverses, & des différentes méthodes. Hippocrate a marqué, dans ses écrits aphoristiques, ce qui est constant, comme autant de règles de l'art. Quant aux circonstances variables, il n'a pas voulu les ranger dans la classe de ses maximes ; & il les a laissées à la pénétration de l'observateur. Au reste, la théorie des symptômes que nous venons d'exposer, est celle de tous les bons observateurs modernes.

J'ai dit, en parlant de l'esprit d'observation, que l'observateur mettoit de la liaison entre les choses à me-

DES PHÉNOMÈNES 287

sure qu'il les appercevoit. L'ordre de cette liaison se fera mieux voir, quand j'aurai montré comment l'esprit passe de l'idée des symptômes à l'idée des maladies. Les symptômes, comme je l'ai dit, ne sont pas la maladie même : ils ne le sont pas même, quand ils paroissent, durent, & cessent avec elle ; ou, comme le disent les Arabes, lorsqu'ils suivent la maladie, comme l'ombre suit le corps.

Un malade peut être instruit de tous les symptômes de sa maladie, sans connoître néanmoins sa maladie, parce que, quoique le symptôme tombe sous les sens, la maladie ne se dévoile que par le raisonnement. La raison réunit les perceptions des sens, conséquemment la maladie est une combinaison de symptômes différens, coopérans, ou se succédans les uns aux autres, & liés entr'eux. La maladie est donc différente du symptôme, quoique celui-ci disparaîsse avec la maladie ; de même que la connoissance historique de la maladie est différente de

288 DE L'OBSERVATION

la connoissance philosophique qu'on en peut avoir; c'est-à-dire de la connoissance de ses causes.

On passe donc de la notion des symptômes à celle de la maladie, quand, après la comparaison des symptômes présens & des effets qui ont autrefois résulté des mêmes symptômes, on tire des conclusions touchant la maladie actuelle. Tout symptôme essentiel est une partie de la maladie; & tous les symptômes réunis sont ce qui la constitue: par conséquent un médecin a fait ce qu'il devoit faire alors, s'il a bien vu tous les phénomènes, s'il les a bien distingués & bien combinés. Nous appelons maladie, non pas tout phénomène qui s'éloigne de l'état de santé; mais plutôt le concours de ces symptômes qu'on scait, par une longue observation, commencer, s'accroître, se soutenir, diminuer, & disparaître ensemble.

Les maladies observent entr'elles un ordre nécessaire. La connoissance de ce qu'il y a d'essentiel & de non essentiel nous conduit à la connoissance

lance de leur ressemblance & de leur dissemblance ; la connoissance des symptômes simples d'une maladie à celle des symptômes composés ; celle des maladies simples à celle des maladies composées ; & de la notion de plusieurs maladies particulières naît insensiblement la notion de leur dépendance , & du rapport qu'elles ont au système entier. Ces notions font la partie historique des maladies , laquelle est appuyée toute entière sur l'observation de la différente réunion des symptômes , de leur progrès , de leur issue , soit pour la vie , soit pour la mort.

C'est de ce côté-là qu'Hippocrate s'est rendu si recommandable. Il a remarqué que toutes les maladies ne paroissent pas à tout âge ; mais que plusieurs sont propres à un âge déterminé ; que d'autres n'attaquent que quelques sujets ça & là , & que quelques-unes attaquent en certain temps des peuples entiers ; que celles-là reparoissent toujours , & que celles-ci , au contraire , sont quelquefois long-temps à reparoître. Il

Tome I.

N

290 DE L'OBSERVATION
en est aussi, selon lui, de particulières à un pays, où elles sont comme dans leur empire.

Quant aux progrès & à l'issue des maladies, il a fort bien remarqué celles qui sont mortelles dès l'abord; celles qui finissent en peu de temps par la mort plutôt que par la guérison; & enfin celles qui avancent lentement vers leur terminaison. Il vit que, dans les fièvres aiguës qui étoient abandonnées à elles-mêmes, & dont on n'avoit pas arrêté le cours par des médicaments donnés mal-à-propos, il arrivoit certains changemens sensibles pour le bien du malade. Comme cela arrivoit à certains jours, il remarqua ces jours avec un soin extrême. Du reste, il se contentoit d'écrire ces événemens, sans se mettre beaucoup en peine de leurs causes.

On voit de quelle maniere la connoissance historique des maladies nous conduit à son tour, auprès du lit des malades, à la connoissance de la maladie présente. En étudiant la maladie actuelle, nous avons aussi de-

DES PHÉNOMÈNES. 291
vant les yeux, si nous le voulons, tout ce que les meilleurs médecins ont observé sur les maladies particulières. En comparant judicieusement ces observations avec tout ce que nous remarquons dans le malade présent, la nature de sa maladie devient évidente.

Rien n'est donc plus important qu'une histoire vraie & authentique, faite comme nous l'avons dit dans les chapitres précédens; car ce n'est que de l'histoire faite d'après les phénomènes, & non d'après des raisonnemens ou des hypothèses, que nous parlons ici.

La connoissance des phénomènes ou la connoissance historique, est différente de la connoissance des causes, ou de la connoissance philosophique des maladies. Avoir une connoissance historique, c'est connoître les maladies conformément à la marche de la nature, parce qu'on ne suppose, dans cette connoissance, que ce qui tombe sous les sens; au lieu que l'esprit ne voit pas toujours des yeux dans l'examen des causes. Comme l'incertain ne

N ij

292 DE L'OBSERVATION

doit pas être confondu avec le certain, il ne faut donc pas confondre l'histoire des phénomènes avec l'examen des causes ; &c, par cette raison, les causes ne doivent pas entrer dans l'histoire des phénomènes des maladies.

On a reconnu, depuis long-temps, qu'Hippocrate dut sa grande réputation principalement à l'application avec laquelle il observoit les moindres circonstances des maladies, & à l'exactitude avec laquelle il a consigné tout ce qui avoit précédé les maladies, les accidens qui les accompagnent, &c ce qui y avoit été utile ou nuisible. Hippocrate nous a montré par-là ce que l'on doit entendre par l'histoire des maladies. Au lieu de rechercher les causes des événemens, il se contentoit de rapporter ces événemens comme il les voyoit arriver l'un après l'autre dans la nature ; & les déterminoit avec la plus grande attention, de maniere qu'on apprit par-là à bien distinguer les maladies, &c à juger de leur terminaison dans des cas semblables.

Il est certain que la recherche des

causes est très-importante, & qu'on doit s'appliquer à reconnoître le siège d'une maladie; mais il est faux que ce soit par les causes & par le siège des maladies qu'on peut en prévoir & déterminer les signes généraux, & le caractere. Quel est le but qui s'offre d'abord à nos yeux dans la pratique de la médecine , dit Sauvage ? Ce sont les différentes combinaisons des accidens , qui , selon les divers périodes des maladies , different de plusieurs manieres , & qui sont néanmoins enchaînées dans une certaine suite , & dans un ordre déterminé selon chaque maladie particulière.

Nous ne voyons pas toujours les causes éloignées ; les causes même prochaines nous échappent le plus souvent. Il faut donc , malgré nous , apprendre à connoître les maladies d'après les phénomènes , avant de les étudier d'après leurs causes.

Le concours de certains symptômes nous mene au nom générique qu'on a donné aux maladies , & , en

N. iij

294 DE L'OBSERVATION

même temps, à leur espece. La connoissance de l'espece & des signes conduit à la connoissance historique totale des maladies; mais très-souvent elle ne nous donne pas encore la connoissance de leur cause.

C'est toujours au grand désavantage des malades, qu'on déduit les premières notions d'une maladie, de son essence ou de son caractère. On entend tous les jours parler de sang muriatique, épais, corrompu, sans cependant en voir la moindre preuve. C'est néanmoins d'après ces principes arbitraires, que la plupart des praticiens jugent tous les jours des phénomènes d'une maladie, & qu'ils établissent leurs indications curatives & leurs méthodes, & qu'ils administrent les médicamens. Tous ceux qui n'ont pas eu l'art d'observer les maladies, ont fondé de tout temps leur doctrine sur ce pitoyable verbiage. Jamais ils n'ont déduit les noms & les définitions des maladies de ce que les phénomènes leur présentoient, parce qu'ils croyoient

leur amour-propre plus flatté en prétendant connoître ce qu'une maladie étoit essentiellement, que ce qu'elle pouvoit être selon les phénomènes qu'ils appercevoient.

Les noms pris immédiatement des causes prochaines des maladies, ne fournissent non plus que des notions fausses. Il est vrai qu'on est souvent obligé de garder ces noms, parce qu'ils sont généralement reçus, & que, sans cela, on n'est pas compris du grand nombre. On sait que les bonds imaginaires de la-matrice n'ont rien de commun avec le prétendu mal de mère ; cependant une dénomination de cette maladie, fondée sur l'observation & l'expérience, n'est pas, pour la plupart des hommes, aussi intelligible que la dénomination erronée. Une dame me disoit, je sais maintenant que j'ai une toute autre maladie que votre mal de mère. Où en est le siége, lui répondis-je ? --- Dans les nerfs, me dit-elle. On ne peut nommer une maladie d'après ses causes prochaines, que quand les causes sont générales.

N iv.

296. DE L'OBSERVATION
ment adoptées. Voilà pourquoi *point de côté* est mieux dit que l'*inflammation de la pleure*.

Les définitions valent donc mieux aussi quand on les prend des phénomènes, & non de l'essence de la maladie même ; par conséquent les définitions *nominales* sont préférables aux définitions *réelles*. On sait que les définitions nominales consistent dans l'énumération de quelques propriétés par lesquelles on distingue une chose de toutes celles qui sont de la même espèce ; au lieu que les définitions réelles font voir de quelle manière une chose est telle, ou possible. Or la médecine devroit être portée au plus haut degré de perfection, pour pouvoir donner sur le champ une définition réelle ; & cependant rien n'est plus commun chez les médecins. L'un dit que l'hypochondriacie est l'embarras de la circulation du sang dans le bas-ventre ; l'autre, que c'est une surabondance de matière atrabilieuse ; celui-là, que c'est une mauvaise conscience ; chacun donne sa définition, non d'a-

DES PHÉNOMÈNES. 297
 près les phénomènes de la maladie ;
 mais selon l'hypothèse qu'il s'est
 faite de l'origine de la maladie. On a
 donc droit de rejeter les défini-
 tions (a) réelles, tant que les cau-

(a) Si les écrivains qui ont traité la logique & la rhétorique avoient bien examiné ce qu'ils entendoient par *définir*, jamais ils ne nous auroient donné tant de règles pour bien définir ; car les propriétés intrinsèques de tous les objets nous étant inconnues, il est impossible de les déterminer dans une définition quelconque. Lock avoit bien senti cela. D'un autre côté, il est des choses si simples en elles-mêmes, que le seul nom vaut mieux pour les comprendre que tout ce qu'on en pourroit dire. Qu'on me définisse un grain de bled, dit Lock : mais ces choses simples supposent même une connoissance d'usage ; car, sans cet usage, les définitions les plus exactes ne nous feroient pas même connoître ces objets. Cicéron avoit également bien vu l'inconvénient des définitions réelles. *Quoniam de propriis oritur plerumque magna dissentio, in primis commovet explicatio vocabuli, ac nominis.* Part. orat. Mais ces définitions nominales, comme l'observe très-bien M. Nietzki dans son excellente Pathologie, sont sujettes à l'inconvénient de la prolixité ; & souvent à l'ambiguité de termes mal compris, par conséquent moins propres pour enseigner. Je

N. v.

298. DE L'OBSERVATION

ses prochaines des maladies ne feront pas déterminées d'une manière incontestable.

Une maladie ne se connoît qu'en excluant toute hypothèse, comme je l'ai déjà dit. Il faut laisser là ces causes, & ne se fixer que sur les phénomènes constants & inseparables de la maladie. On ne prendra guères une maladie pour une autre, si l'on

remarque, dans les anciennes langues tant du Nord que de l'Orient, un avantage extrême sur les langues modernes. C'est que chaque mot est, pour ainsi dire, une définition de l'objet qu'il exprime ; au lieu que ces mots ayant passé dans les langues modernes avec plus ou moins d'altération, l'idée primitive qu'on y avoit attachée, s'est perdue ; & le mot n'a plus eu qu'une signification très-éloignée de son origine, & même quelquefois très-vague. On voit de-là combien on a eu raison de dire qu'on *n'avoit pas encore donné une seule définition exacte, depuis qu'on avoit mieux appris à raisonner.* Je ne vois pas d'inconvénient à donner une définition réelle à une maladie connue, quoiqu'à la rigueur, il n'y ait aucune définition adéquate. Demander une définition adéquate, ce seroit demander l'impossible, même par rapport aux définitions nominales.

ne se règle pas par des notions arbitraires ; & toute maladie, exposée d'après les seuls traits de la nature, se reconnoîtra toujours aisément, parce qu'elle se distingue d'elle-même de toute autre maladie par ses accidens particuliers : c'est ce qu'il s'agira de saisir exactement.

Ainsi, celui qui observe bien les différens symptômes des maladies, & sait, par leur concours, se former une idée qui leur réponde, sans confondre l'idée de tous les symptômes avec celle de chacun pris en particulier, acquiert une vraie idée des maladies. Le progrès naturel de l'esprit humain, dit M. d'Alembert, est de monter des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés ; en sorte qu'à chaque pas, il se forme une science, ou il s'attache une nouvelle branche à la science déjà formée.

On réunit souvent plusieurs maladies d'un même genre & d'une même dénomination, mais fort différentes entre elles, sous une même

N.vj

300 DE L'OBSERVATION
espece, & l'on prétend les guérir toutes d'une même maniere. L'inflammation de la prunelle doit se distinguer de l'inflammation du bord de la cornée, quoique toutes les deux se ressemblent en apparence. Boërhaave a vu employer des collyres pour la premiere maladie, & faire perdre totalement la vue. C'est pourquoi il ordonne que, dans l'inflammation de la prunelle, on saigne, sans tarder, jusqu'à ce que le malade tombe en foibleesse; qu'on tienne l'œil modérément chaud extérieurement, afin que l'inflammation ne soit pas suivie de suppuration; ce qui feroit perdre promptement la vue au malade.

On reconnoît l'inflammation de la prunelle à la douleur extrême que tout rayon lumineux excite dans l'œil; au lieu que l'inflammation du bord de la cornée est accompagnée d'une douleur beaucoup moins forte. Une inflammation de la cornée, dûe à un virus vénérien, doit se distinguer soigneusement de l'inflammation simple de cette partie; & les

DES PHÉNOMÈNES. 301
remèdes qui s'emploient avec succès dans le premier cas, sont inutiles dans le second. On donne pour marque distinctive du premier cas une tumeur charnue, dure à la pellicule antérieure, que j'ai également remarquée dans le second, pendant quatorze jours de suite; & le mal, accompagné d'un aveuglement total, ne céda qu'aux saignées appliquées au fondement & au bain des pieds accompagné de graine de moutarde. Dans le premier cas, au contraire, cette tumeur devient si considérable, qu'elle s'étend de tout côté au dessus de la cornée; & l'œil est, dès le premier abord, d'un blanc jaunâtre, & pour ainsi dire, purulent. Il découle de quantité de petits points de la partie enflammée une sérosité épaisse, gluante, jaunâtre, mordicante; & ces petits points se changent insensiblement en autant de petites vessies qu'on n'aperçoit pas dans le second cas, non plus que les petits points.

On voit par-là combien il est nécessaire d'avoir une connoissance distincte des espèces des maladies que

302 DE L'OBSERVATION

bien des gens confondent & traitent sans avoir égard à la différence qui se trouve entr'elles; ce qui arrive tous les jours, par rapport aux différentes especes de mal de gorge, de colique, de phthisie, d'épilepsie, & de jaunisse.

Nous appelons maladies de même espece celles qui se ressemblent par des caracteres constans & durables. Des especes différentes qui se ressemblent par des accidens communs, mais qui ont chacune quelque chose de particulier, s'appellent maladies du même genre. La ressemblance des genres constitue les classes. Il est quelquefois plus aisé de distinguer les genres des maladies que leurs especes, parce que, pour déterminer les especes, on est quelquefois obligé d'avoir recours aux causes qui dépendent souvent d'autres maladies. La phthisie, par exemple, peut venir de la gonorrhée, de la vérole, du scorbut, de la jaunisse, des pâles couleurs, d'une gale rentrée à la tête, des vers, de l'asthme, d'un crachement de sang, de la passion

hystérique, d'un cours-de-ventre, de la dysenterie, du diabate, de sueurs excessives, d'une perte de sang, d'un écoulement excessif de lait ou de semence, des fleurs-blanches, d'obstructions aux intestins, sur-tout dans les glandes mésaraïques; de calculs dans les reins, dans la vessie; d'abcès extérieurs considérables, ou intérieurs, comme dans le foie, la rate, la vessie, les intestins, la poitrine; de différentes hydropisies; d'une infinité de maladies négligées, ou mal traitées; d'une constitution particulière; de la foibleesse des vaisseaux, & d'humeurs corrompues.

Malgré cela, la détermination des espèces qui viennent de ces sources, n'est pas absolument incertaine, parce qu'elle se doit en grande partie aux causes éloignées.

Les médecins de l'école de Cnide faisoient, avant Hyppocrate, une maladie de chaque symptôme particulier, parce qu'ils ignoroient l'art de réunir sous une dénomination & sous une description générale, ce qu'il y a de ressemblant dans les cir-

304 DE L'OBSERVATION

constances de différentes maladies. Hippocrate dit, à la vérité, que ces observateurs avoient bien rapporté tout ce qu'un malade souffre dans chaque maladie, de quelle maniere cela lui arrive ; en un mot, ce qu'une personne qui ne scauroit rien de la médecine, pourroit rapporter après s'être informé auprès des malades de toutes les circonstances de leur maladie ; mais qu'ils avoient oublié la plûpart des choses qu'un médecin doit scavoir, sans être obligé de les demander à un malade.

La vraie faute de ces médecins étoit donc de ne pas distinguer les symptômes essentiels des maladies déterminées de ceux qui ne l'étoient pas, ou qui sont communs à plusieurs maladies. Ainsi l'on a présumé avec raison que ces médecins, après avoir écrit tout ce qui arrivoit à un malade, avoient déduit tous ces symptômes d'une seule maladie ; tandis que ce malade pouvoit avoir en successivement quelques maladies bien différentes les unes des autres, comme on voit tous les jours des sujets

DES PHÉNOMÈNES. 305
attaqués de maladies compliquées,
c'est-à-dire de trois ou quatre ma-
ladies à-la-fois.

Boërhaave a donc eu raison de
dire que toute la science des Cni-
diens se réduissoit à observer assidu-
ment tout ce qui étoit arrivé avant
la maladie, ses progrès, son issue ;
sans en tirer de conséquences, ou
sans rappeler les espèces à leurs
genres.

De cette diligence peu refléchie
& hors d'œuvre naquirent des espe-
ces & des noms de maladies sans
nombre ; comme s'il étoit besoin
qu'une maladie eut toujours un au-
tre nom, lorsquelle a quelque lé-
gère particularité, quoiqu'essentiel-
lement il n'y ait pas de différence.
Voilà pourquoi on regarde les espe-
ces multipliées des fiévres qui se
trouvent dans les œuvres d'Hippo-
crate, comme l'ouvrage des méde-
cins de Cnide ; & c'est avec raison
qu'on les distingue des vrais écrits
d'Hippocrate.

Galien reprochoit cette même
faute aux empiriques, qui, faute de

306 DE L'OBSERVATION

méthodes, augmentoient le nombre des maladies à l'infini, parce qu'il faisoient plutôt attention à des symptômes particuliers & variables à l'infinie, qu'à la maladie elle-même qui est toujours identique en soi.

Sennert & quelques autres parmi les modernes sont tombés dans la même faute, pour avoir trop subtilisé dans les distinctions des maladies. On voit par-là combien il est nécessaire, non-seulement de sçavoir distinguer les especes des maladies, mais aussi de sçavoir où la différence cesse. Des gens peu attentifs distinguent les unes des autres des maladie où il n'y a pas la moindre différence, & en identifient d'autres qui n'ont entr'elles aucun rapport.

De Gorter a dit que les especes des maladies étoient tout aussi constantes que les especes des plantes, & que la nature paroissant si constante, il y avoit lieu d'espérer qu'on mettroit un jour les maladies en un ordre convenable, comme on l'avoit fait des plantes. Il y a déjà long-temps qu'on a désiré un ouvrage dans

DES PHÉNOMÈNES. 307

lequel les maladies furent rangées par classe, de maniere que des classes on passât aux genres, & de-là aux especes, d'après les caractères les plus justes & les plus fixes qu'elles puissent avoir. Il est certain qu'il y a beaucoup de maladies, qui malgré leur complication apparente ont un caractere aussi constant que les plantes même les plus simples : mais cela ne se rencontre pas dans toutes les maladies.

Quoi qu'il en soit, c'est en faisant une attention particulière aux signes, que nous apprenons à connoître les maladies. Mais la même maladie peut se présenter sous des jours bien différents ; elle prendra quelquefois le caractere d'une autre. On aura même quelque chose de particulier dans son caractere en certains circonstances. Une légère marque distinctive, qu'il faut ne pas laisser échapper, est alors de la dernière importance. Quant aux signes pris en eux-mêmes, ce sont les signes pathognomoniques qui doivent nous intéresser dans notre observation.

308 DE L'OBSERVATION

Je n'ai rien dit jusqu'ici des phénomènes des maladies & de leur liaison, que ce qu'on en peut dire dans la théorie générale des signes. Je parlerai de l'application de toutes ces réflexions dans les chapitres de la seconde partie de l'examen des causes, où l'on trouvera quantité de phénomènes sous le titre de causes, parce que l'expérience a prouvé qu'ils le sont.

On a long-temps regardé ces causes comme de simples phénomènes, & on les considère encore de même dans toutes les maladies qui ne sont pas encore assez distinctement connues, jusqu'à ce que l'avenir nous instruise sur leur détermination. Mon intention n'a été que de faire voir ici en général que les phénomènes sont dans les maladies, ce à quoi le médecin doit d'abord faire attention. J'indiquerai ça & là par des exemples appropriés & plus sensibles, comment le médecin distingue dans l'idée générale de la maladie les symptômes selon leur ordre & leur liaison; & comment, dans les mala-

DES PHÉNOMÈNES. 309
 dies bien différenciées, il juge de leurs variations & de leur terminaison, & cela toujours par de simples phénomènes.

Il étoit plus naturel, selon moi, de ne parler ici de la symptomatologie, ou de la théorie des phénomènes, que de la maniere la plus générale; & de rapporter les phénomènes eux-mêmes dans la théorie des causes. Les phénomènes rapportés ici, & hors de leur liaison, ne formeroient pour ainsi parler qu'un squelette, au lieu que là ils deviendront comme un corps animé.

Je passe donc maintenant à la théorie des signes. On appelle signe d'une maladie tout ce qui nous instruit de son état ou passé, ou présent, ou de ses changemens & de sa terminaison. Un signe en général est une chose connue qui nous mène à l'inconnu. Les signes des maladies appartiennent encore à la classe des phénomènes, parce qu'il sont pris de ce qui tombe sous les sens. Mais aussi ils résident souvent dans leurs causes.

Chaque signe de la maladie est

310 DE L'OBSERVATION

un effet de la maladie, mais tout effet ne nous conduit pas à la connoissance de sa cause. C'est cependant par-là que nous pouvons y remonter. On parviendra donc par les signes externes des maladies à la connoissance de l'état interne des choses.

Boërhaave dit que rien n'est plus nécessaire en médecine que les signes, & qu'il vaudroit mieux ne rien connoître de toute la médecine que de ne rien sçavoir des signes ; que c'est pour cela que le médecin doit s'appliquer sur-tout à cette partie, & s'y livrer même tout entier. Il dit dans un autre endroit qu'aucune partie de la médecine n'est si importante que la connoissance des signes ; que c'est la premiere & la plus nécessaire de toutes : la plus nécessaire, parce qu'à la premiere fois qu'on voit un malade, c'est par les signes que l'on s'informe de l'état du malade, & si la maladie est plus forte que le malade ; la premiere, parce que c'est-là ce qui a fait la première occupation des premiers

médecins. Ils observerent, par exemple, dans la pleurésie qu'ils ne connoissoient pas encore, une douleur au côté, accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un pouls fréquent, & d'une grande soif: tous ces symptômes étoient des signes qui tomboient d'abord sous les sens: mais ce qu'étoit la maladie, ils l'ignoroient encore. Au bout de deux ou trois jours, ils virent ces gens cracher du sang, rendre une urine épaisse, & avec ces signes recouvrer la santé: ils virent aussi d'autres sujets mourir de cette douleur; & que le côté des cadavres étoit devenu brun & bleuâtre. Ils trouverent aussi, en ouvrant les sujets, que ce côté étoit tout grangrené tant en dehors qu'en dedans: ils jugerent donc de-là que la maladie avoit été une très-forte inflammation au côté, & ils l'appelèrent *pleurésie*.

Les signes qui nous découvrent l'état présent de l'homme, sont les premiers auxquels il faut faire attention. Mais souvent on ne peut avoir aucune idée claire du présent,

312 DE L'OBSERVATION

si l'on n'a pas en même temps recours aux signes de l'état antérieur du malade. On tâche de trouver ces signes par les demandes qu'on croit devoir faire au malade. On s'informe de tous les changemens arrivés à l'intérieur & à l'extérieur du corps, & l'on se fixe sur tout ce qui peut être significatif. Il faut avant toutes choses connoître en quel temps & avec quelles circonstances la maladie a commencé, en quelle partie du corps quelles en ont été les progrès & les fuites : on examine tout ce qui est arrivé hors du cours ordinaire de la nature, & tout ce qui paroît s'en éloigner, pour en déduire les instructions nécessaires. L'état de toutes les parties nobles, la mesure des sécrétions & des excrétions, de la quantité des matières qui peuvent être restées dans le corps, méritent une égale attention si l'on veut ne pas s'abuser sur les signes des maladies.

Les progrès d'une maladie se connoissent en faisant une attention particulière aux signes que présentent les

DES PHÉNOMÈNES. 313
 les changemens, & les circonstances qui les suivent. On trouve une partie de ces signes en considérant mûrement les symptômes, & en distinguant avec sagacité ce qui est passager de ce qui est constant, ce qui est prochain de ce qui est éloigné, & ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas.

L'Auteur de la nature a fixé le cours de la plûpart des maladies par des lois immuables, qu'on découvre bientôt si le cours de la maladie n'est pas interrompu ou troublé par le malade, ou par les assistans qui sont souvent la cause de la plûpart des symptômes inattendus.

Au moyen de ces signes, nous comprenons bientôt à quel période en est la maladie, à son accroissement, à son état, à son déclin. Boërrhaave regardoit ces signes comme si importans, soit dans l'examen, soit dans le traitement des maladies, qu'il ne trouvoit rien qui eût une plus grande influence sur la pratique heureuse ou malheureuse de la médecine.

Tome I.

O

314 DE L'OBSERVATION

C'est des signes des crises & de l'état de la maladie que nous déduissons ceux qui nous apprennent si telle maladie se terminera par la guérison, par une autre maladie, par la mort ; & que nous connoissons le temps où elle finira. On parvient à ces signes en général, en comparant & combinant les autres signes entr'eux, & tirant, de ce qui a été vu dans un grand nombre de cas, des conséquences relatives à l'événement du cas présent.

Les médecins anciens doivent avoir long-temps décrit les maladies par les phénomènes les plus simples, & avoir fait attention à tout ce qui est l'effet du hasard ou de l'art, avant de pouvoir dire avec quelque vraisemblance » cent fois, dans telle maladie & avec » telles circonstances, ces signes ont » été les avant-coureurs de tel événement; donc ils le sont aussi maintenant. » L'attention particulière qu'apportoit Hippocrate à observer tout ce qui se passoit dans les maladies jusqu'aux moindres circonstances, lui donna cette habileté à

DES PHÉNOMENES. 315

distinguer du premier coup d'œil une maladie d'une autre ; & l'art avec lequel il apprit à comparer les mêmes maladies dans différens sujets, & à estimer les symptômes à leur juste valeur, le mit en état de prédire l'issue des maladies, avec une probabilité qui étoit presque la certitude même ; & de pronostiquer encore à ceux qui se portoient bien les maladies qui devoient leur arriver. Mais cet avantage, que presque aucun médecin n'a eu au même degré que lui, n'est pas le fruit d'observations précipitées. Il faut avoir été capable de se dire pourquoi l'on a été trompé un grand nombre de fois dans ses prédictions, avant de prédire avec cette certitude qui a mérité à ce grand homme tant d'honneurs & tant de confiance de ses contemporains & de tous les âges.

Nous remarquons quel degré d'espoir ou de danger il peut se trouver dans une maladie, en pesant mûrément le bien être passé ou présent de l'état du malade, avec le mal que nous appercevons dans les mêmes

Oij

316 DE L'OBSERVATION

sources ; en mesurant les forces du malade avec celle de la maladie, & en considérant toujours ce qui a vraiment suivi les mêmes circonstances & les mêmes signes. Par cette recherche faite avec tout le soin possible, nous apprenons si l'espérance est décidément bien fondée ; si elle est douteuse, ou comment elle pourroit être mal fondée. Montesquieu demandoit aux médecins, dans sa dernière maladie, en quelle raison étoient l'espérance & le danger : ils auroient pu répondre à la Chinoise, un dixième va à la vie, & neuf dixièmes à la mort.

On se perfectionne dans l'art du pronostic, en apportant aux changemens que l'on appelle *crises*, l'œil le plus attentif, & la réflexion la plus discrète. On entend par *crise*, l'expulsion de la matière morbifique, laquelle excrétion est ordinairement suivie d'un changement sensible, soit pour la guérison, soit pour la mort. Quant à ces *crises*, les médecins distinguent 1° le temps où la matière offensive reste

DES PHÉNOMÈNES. 317

sans aucune amélioration dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux quelconques, ou dans quelque partie ; temps pendant lequel les excretions quelconques du corps diffèrent le plus de ce qu'elles sont dans l'état de santé ; & où la maladie empire d'une maniere sensible. 2° Le tems où la matiere morbifique, suffisamment attenuée, suffisamment opposée à son état précédent, & assez semblable, quoique non totalement, à ce qu'elle étoit dans l'état de santé, se prépare à l'excrétion ; pendant lequel temps la maladie commence à baisser. 3° Le temps où la crise s'exécute réellement.

C'est par l'observation exacte de toute la suite d'une maladie, de la diminution, de l'augmentation, de la cessation des symptômes, que les anciens se familiarisoient avec la théorie des crises. Ils regardoient l'observation & le détail circonstancié de ces symptômes comme de la dernière importance, parce que c'étoient les signes par lesquels ils pou-

O iiij

318 DE L'OBSERVATION
voient prévoir & prédire l'avenir
dans les maladies.

L'essentiel en cela est de sçavoir distinguer ces différens temps, & particulièrement celui où tout se détermine à la crise. Les plus habiles médecins conviennent tous que ce point est très-difficile à saisir, & qu'il y a toujours un très-grand danger à ne pas le sçavoir faire : car, les signes de la crise se confondant aisément avec les symptômes de la maladie, on sera exposé à mal manœuvrer dans ces momens décisifs pour la vie ou pour la mort.

On reconnoît ces différens temps, en observant exactement les circonstances qui tiennent essentiellement & directement à la vie ; comme le pouls, la respiration, &c, si l'on veut, les urines. Le premier temps n'est pas si difficile à reconnoître ; mais le second & le troisième le sont extrêmement. Boérhaave détermine les marques d'une crise prochaine, avec un coup d'œil de maître. Les marques de la crise prochaine se voient

par la force vitale, qui l'emporte sur la force de la maladie : au lieu que les symptômes ne viennent que de la force de la maladie, qui l'emporte sur la force vitale. Celles-là ne paroissent que quand tout est disposé à une bonne crise : ceux-ci se font voir dans le premier ou le mauvais temps de la maladie, mais particulièrement dans son accroissement. Les marques de la crise ne paroissent qu'avec du soulagement, au lieu que les symptômes nuisent promptement.

Les signes d'une crise prochaine, lesquels ne sont pas constants, se manifestent en partie par un frisson, dont le corps est quelquefois saisi ; en partie par le plus grand mouvement du sang, qui suit quelquefois le froid ; en partie par des douleurs, des inquiétudes, & généralement par les changemens qui arrivent à l'état de la tête & de la poitrine, conséquemment au cours plus rapide du sang ; en partie par les changemens que l'on apperçoit aux parties par lesquelles la nature médite l'exécution de la crise ; tels que des dé-

O iv

320 DE L'OBSERVATION

goûts, des tremblemens, des tensions, des démangeaisons, des rougeurs; enfin par l'excrétion critique même.

Cette excrétion se fait ou par un écoulement de sang, soit du nez, soit des vaisseaux hémorroiдаux, soit de l'utérus chez les femmes; ou par une expectoration abondante; par un vomissement & un cours de ventre qui le suit; par une décharge d'urine considérable, accompagnée d'un sédiment copieux; par une grande sueur, par des apostasies ou des abcès à l'une ou l'autre partie du corps. Tantôt la crise se fait par le concours de plusieurs excrétions, tantôt par une seule.

On prendroit certainement ces signes & les phénomènes qui les suivent pour des symptômes de la maladie, s'ils paroissoient dans un autre temps, & s'ils n'étoient pas bientôt suivis d'un soulagement sensible, ou s'ils avoient une autre cause manifeste. Quelquefois on s'y méprendroit, & on les regarderoit comme des signes funestes, lorsque

le malade est à la veille de recouvrer la santé. Cette erreur n'est pas rare parmi les praticiens peu instruits de la symptomatologie.

Je traitois, il y a quelque temps, une jeune dame d'une fièvre aiguë, qui se termina heureusement. L'imprudence de la malade lui occasionna une rechute, & sa seconde maladie fut beaucoup plus forte que la première. Le septième jour de la maladie, je vis la malade dans une grande agitation, après avoir passé une fort mauvaise nuit. Tous les symptômes étoient des plus graves, & la chaleur étoit excessive. A midi, on me fit avertir que la malade étoit toute froide: j'y fus, & je trouvai en effet son visage, (qui le matin avoit été rouge comme du feu & tout brûlant,) très-pâle, les lèvres bleues, les ongles livides, tout le corps dans une sueur froide, & la malade extrêmement affoiblie. Le pouls, qui le matin étoit encore très-fréquent, étoit alors devenu très-lent. Ces circonstances me firent alors juger qu'il alloit se faire une

O V

322 DE L'OBSERVATION

crise. Je félicitai même ceux qui étoient présens du rétablissement auquel ils s'attendoient le moins du monde, & qui commença à paroître dès le même jour, après une forte sueur. Kloekhof appelle la sueur critique qui a lieu au commencement du frisson, un phénomène irrégulier, quoiqu'il l'admette ; & il dit en même temps que, dans les crises qui se font promptement, & sur-tout avec de pareilles sueurs critiques, non-seulement le pouls tombe extraordinairement, mais même devient absolument insensible. Cette règle n'est cependant pas sans exception.

Une mauvaise crise se distingue d'une bonne, en ce que celle-là est toujours prématuée, que la fièvre y est plus violente, que la nature de l'excrétion est moins salutaire ; on y voit aussi un soulagement qui n'est que passager. Elles ont toutes deux quelque ressemblance, mais il y a des particularités qui n'échappent pas à l'œil connoisseur, s'il a soin de faire attention à tout. La crise est mau-

DES PHÉNOMENES. 323

vaise, si la maladie change de siège, ou se termine par la mort. Aussi le médecin abandonne une bonne crise à son libre cours, & tâche de s'opposer prudemment à la mauvaise. Les crises qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises, se jugent & se traitent selon ce que peut indiquer leur caractère essentiel. Hippocrate ne tenoit aucun compte des crises légères.

Quoique la nature ne semble pas observer de lois si régulières dans toutes les crises, on ne peut cependant nier avec raison la réalité des crises. Hippocrate ne les attendoit pas toujours dans les maladies aiguës: mais ses écrits nous en prouvent la vérité d'une manière incontestable. Quant à nos climats plus froids, ou à ceux dont l'air est moins pur que celui de la Grèce, nous ne devons y compter sur les crises, sur les jours & les signes indicatoires, qu'à des termes moins limités, vu d'abord le climat, ensuite notre régime moins exact, notre manière de guérir si précipitée, nos médicaments.

O.vj

324 DE L'OBSERVATION
mens plus nombreux, & souvent
plus avantageux.

Ce terme semble sur-tout dépendre du caractère de la maladie, des causes précédentes, du régime, & des moyens curatifs qu'on a employés pour imiter ou suivre la nature dans tous ces mouvements salutaires. Quantité de gens aiment mieux se sauver la vie par une saignée, que d'attendre le secours incertain d'une hémorragie : ils aiment mieux faciliter par une saignée la sortie de la petite vérole, que d'attendre cette éruption au milieu de grandes douleurs : ils préfèrent d'accélérer & de pousser la sueur par une boisson aqueuse, abondante, au lieu d'attendre une sueur critique. Hippocrate lui-même soutenoit la nature par l'art dans les crises de la pleurésie & de l'inflammation de poitrine.

Tous les signes relatifs au pronostic, sont très-intéressans pour le médecin, parce que c'est sur cela particulièrement que les malades & ceux qui sont présens l'interrogent

le plus : car il doit sçavoir prévoir ce danger ; aller au-devant avec les médicamens nécessaires ; ne point troubler ou empêcher une crise avantageuse , en dérangeant les mouvemens de la nature par une mauvaise manœuvre. C'est sur-tout par l'habileté du pronostic que les anciens médecins se sont fait tant de réputation , & qu'Hippocrate mérita à Athènes les premiers honneurs après Hercule ; qu'on lui érigea une statue de bronze , & que ses descendans furent nourris dans le Prytanée aux dépends de l'Etat , tandis qu'Alexandre espéroit à peine d'être loué dans Athènes , au milieu de ses victoires.

En général , les vrais signes des maladies sont ou des effets de la maladie , ou des conséquences qu'on déduit de ses effets. Un habile observateur ne rangera donc pas toujours les signes parmi les causes : il ne regardera pas le râlement d'un mourant comme la cause , mais comme un signe de la mort. Il sera très-réservé dans les jugemens qu'il

326 DE L'OBSERVATION

portera sur les signes , ne prenant jamais pour signe que ce qui est de l'essence de la maladie même , & n'établissant aucun pronostic que par cette voie. En se conduisant ainsi, il apprendra à reculer les bornes de son art , & à fournir de nouvelles lumières à son expérience. Mieux il saura estimer les vrais signes des maladies individuelles , plus il sera en état de démêler les maladies compliquées , & de se régler sur leurs types simples ou composés.

L'honneur des médecins & de leur art prendroit de jour en jour un nouvel éclat , si l'on ne précipitoit pas ses jugemens , & si l'on se disoit avec raison , je ne me suis jamais trop hâté..

Pendant les premiers mois de ma pratique, une fille vint me trouver à Berne. On lui avoit arrêté disoit-elle une fièvre d'accès , & son ventre en étoit devenu tout gonflé. Je lui demandai si elle ne se trouvoit pas grosse : non , me dit-elle , jamais homme ne m'a touchée. Je crus donc, après l'examen convenable , lui sup-

poser une tympanite. Mais cette fille accoucha bientôt d'un joli garçon, qui fit disparaître la maladie. Je connois plusieurs médecins, fort prévenus de leur mérite, qui ont donné comme moi, tête baissée dans cette illusion. Drélincourt même, professeur d'anatomie à Leyde, décida qu'une fille hydropique étoit grosse; Saltzman, professeur d'anatomie à Strasbourg, assura qu'un fille grosse étoit hydropique: & tout récemment on a traité d'hydropique la marquise de Bade-Dourlac, jusqu'au quatrième jour qui a précédé ses couches.

Un médecin qui s'avance jusqu'à prédire l'avenir, ne peut dans nombre de cas que dire seulement qu'il est vraisemblable que telle chose arrivera; mais souvent il est impossible de voir cette probabilité. La vraisemblance d'une prédiction est à ce qu'on prédit, comme le nombre des cas semblables est aux effets qui en ont résulté: ainsi ce sont ces effets qui doivent régler l'observateur. On ne croit donc pas que ceux qui

328 DE L'OBSERVATION

ont rassemblé les prédictions d'Hippocrate, & particulièrement ses *coœques*, aient attendu qu'ils vissent autant de cas semblables, qu'il le falloit pour établir le plus haut degré de probabilité possible. Hippocrate avoit à la vérité devant lui les observations de la famille d'Esculape, ainsi il pouvoit perfectionner son expérience par la leur. Malgré cela il voyoit si bien la grande difficulté d'une prédition probable, qu'il ne balance pas de dire qu'il est très-facile d'être trompé : « les prédictions des maladies aiguës sont in-certaines, & l'on ne peut assurer infailliblement si la maladie se terminera par la mort, ou par la santé. » Voilà pourquoi il s'est plaint si fort des médecins de son temps, qui, par leurs vaines prédictions, rendoient ridicule un art aussi important que la médecine. Ces charlatans Grecs étoient de l'espèce de ceux de nos jours, qui prédisent que quiconque n'aura pas une fièvre catarrhale cet hiver, aura la gale au printemps ; & que celui qui n'aura pas la gale au

printemps, deviendra fou l'été ; ou qu'il mourra en automne.

Quelquefois des médecins qui ne sont réellement pas charlatans, s'attirent des disgraces très-sensibles pour se livrer trop légèrement à ce goût de prédiction. Un médecin Suisse, que les femmes du bon ton ne regardent comme le plus habile, que parce qu'il est le plus riche des médecins de la ville, fut appelé, il n'y a pas long-temps, chez une jolie femme de cette ville. Elle étoit malade depuis long-temps, & dépérissait insensiblement. On attribuoit ce déperissement à un ulcère dans les poumons, dans le foie, ou dans les intestins. Ce grand médecin visitoit assidûment cette dame, & lui prédit une mort certaine, s'il lui survenoit un cours-de-ventre. Un autre médecin, qui d'ailleurs passoit pour un homme médiocre & peu maniére, parce qu'on le disoit scavant, fut appelé je ne scai par quelle raison. Celui-ci dit à cette dame, « il n'y a qu'un » cours-de-ventre qui puisse vous » sauver. » Le cours-de-ventre a

330 DE L'OBSERVATION

lieu: l'impression effrayante de l'oracle du bon ton l'emporte cependant sur le pronostic du second. Elle embrasse ses enfans, dit son dernier adieu, récompense ses domestiques, fait soixante selles en seize heures, & se rétablit.

Un faux médecin ne rougit pas de protester au peuple qu'il connaît non-seulement une maladie au premier coup d'œil, mais qu'il sait aussi dès le premier jour qu'elle en sera l'issue. Il est certain qu'on peut, au premier jour d'une maladie aiguë, juger, par la force de l'invasion, par la gravité des causes, & par des circonstances particulières, que la maladie fera violente. Mais on ne voit que dans des cas extraordinaires & les plus funestes, même rarement, les signes qui indiquent la fin funeste d'une maladie aiguë.

Prendra-t-on ce que je puis avancer ici, d'après une expérience journalière, pour un trait de médisance, ou plutôt pour une observation suffisante pour tranquilliser un honnête homme qui remplit son devoir avec les connaissances qu'il exige ? Ne

voyons nous pas tous le jours de prétendus médecins, indignes de ce nom respectable, crier à haute voix dans la société, que telle maladie n'est rien, quand ils ne sont pas ceux qui la traitent ; que cette maladie peut se guérir par le moindre médicament, & cela, pour arracher un malade à un autre médecin respectable par son mérite & son état ? Si l'artifice leur réussit, ils traitent bien ou mal un malade souvent arraché au danger; continuent le même langage pendant le premier jour, pour gagner la confiance d'un malade. Mais si la maladie empire par son propre caractère, ou par leur mauvaise manœuvre, dès le second jour ils changent de ton ; ils osent pronostiquer une mort certaine, vu la mal-adresse du premier médecin. Que le malade se rétablisse, le public dit avec eux, que ces médecins l'ont guéri malgré tous les inconveniens précédens, par le moindre remède. Mais, s'il meurt, c'est le premier médecin qui l'a fait mourir : & ces prétendus médecins sçavoient dès le premier

332 DE L'OBSERVATION

jour qu'il n'en reviendroit pas ; mais ils n'ont voulu allarmer ni le malade, ni sa famille.... Voilà comme grand nombre de charlatans pronostiquent tous les jours.

Ce n'est que le plus petit nombre des maladies qui se présentent avec des signes auxquels on peut reconnoître que c'est telle maladie & non une autre. On auroit de tels signes au premier instant, si dès-lors on pouvoit reconnoître les causes prochaines des maladies. Mais ce n'est non plus que le moindre nombre des maladies qui fasse d'abord appercevoir les marques à la faveur desquelles on les distingue aussitôt de toute autre : & ce n'est même alors que la combinaison de plusieurs signes qui les font reconnoître. Car ces signes, pris séparément, seroient insuffisans pour nous les spécifier.

Chaque maladie est simple , si on le veut ainsi ; parce que les symptômes les plus compliqués en apparence , ont toujours pour fondement un principe très-simple. Mais l'œil

DES PHÉNOMÈNES. 333

de l'homme n'a jamais pénétré jusqu'à là. Il est vrai que le principe de tous les symptômes qui sont occasionnés par la résidence d'une pierre dans la vessie, est connue dès qu'on peut toucher cette pierre : mais combien de fois, & en combien de maniere ne s'est-on pas trompé dans ce même cas que je prends ici pour exemple ? Combien de fois aussi n'a-t-on pas rapporté à toute autre chose le principe de tous ces symptômes, tandis que l'ouverture des sujets ne manifesta que trop malheureusement cette pierre dont on avoit nié l'existence dans ces sujets ? Les ouvrages de chirurgie sont pleins de pareilles événemens, ~~ces événemens~~. Puisqu'il n'y a donc que le plus petit nombre des maladies qui se connoissoient par des signes décisifs, on est obligé de puiser la connoissance du présent & de l'avenir dans la réunion des signes. Il n'est pas toujours aisé de déterminer l'espèce de la maladie, parce qu'elle n'est pas accompagnée de signes suffisans pour éclairer l'observateur dans le juge-

334 DE L'OBSERVATION

ment qu'il en doit porter. Il faut donc nécessairement aussi juger de l'espèce actuelle & réelle par celle qui y a le plus de rapport. Dans ces sortes de cas, les espèces les plus éloignées ont souvent des ressemblances, qui font illusion au plus habile homme ; ou bien les signes en sont si équivoques, qu'ils peuvent également s'appliquer à plusieurs espèces.

La plupart des espèces se reconnaissent moins par des signes décisifs & particuliers, que par la combinaison des signes. Cette combinaison est assez claire en plusieurs cas ; mais il ne faut pas croire pour cela, comme ces praticiens guidés uniquement par la routine, qu'elle le soit toujours. Comme il n'est aucune difficulté pour ces gens là, rien ne peut non plus leur paroître obscur. J'aime à voir un médecin instruit de son art me dire, comme Sydenham, je ne saï que faire, parce que je ne vois rien. Si l'on suivait cependant de près, on verroit combien ces faux Esculapes sont réellement entrepris.

Iors de la moindre complication. Ce n'est pas qu'ils s'embarrassent beaucoup de la démêler: mais, comme ils ont plus d'intérêt de cacher leur ignorance, ils connoissent toujours les classes, les genres & les moindres especes.

Les vrais médecins, au contraire, sont souvent embarrassés dans l'examen des maladies, parce que les caractères en sont si compliqués, qu'il est impossible de les démêler en peu de temps. L'œil du génie apperçoit quelques fausses lueurs à l'aide du flambeau de l'expérience, mais la prudence arrête un homme réservé, & l'oblige de revenir plutôt dix fois chez un malade pour n'y rien faire, que de rien faire trop vite, en ne voyant pas assez. Un médecin qui apperçoit tous les signes d'une maladie donnée, croit voir cette maladie; il est même à certain point autorisé à le croire. Il se peut cependant que cette maladie n'existe pas, parce qu'il est des signes communs à plusieurs maladies: on ne doit donc pas dire que l'on voit, à moins

SOPH

336 DE L'OBSERVATION

qu'on n'apperçoive assez clairement le terme où ces signes se différencient les uns des autres.

Il est des maladies dont la complication paroît claire au premier abord. Ils semblent que les différents types qui en forment le type composé, se distinguent d'eux-mêmes, & mettent par-là le médecin en état de déterminer l'issue des différentes parties de la complication. Mais il n'est rien moins que cela. Comme il est nombre de maladies différentes qui présentent les mêmes symptômes & le même type, du moins à certain degré, on court toujours risque de s'abuser, lorsqu'il s'agit de juger de la complication de plusieurs maladies. Il est cependant vrai à l'égard des fièvres que la nature ne complique presque jamais des fièvres hétérogènes ou d'espece différentes ; mais, malgré cela, la complication de ces fièvres pouvant avoir toute autre cause que celle qu'on soupçonne, on ne peut pas non plus rien prononcer de décisif sur leur vrai caractère. La connoissance

sance des types particuliers, qui font le type composé, ne serviroit donc de rien pour régler dans ces cas la conduite du médecin. Le meilleur parti est d'attendre, sans être purement spectateur oisif. C'est toujours beaucoup faire, que d'attendre à faire à propos un avis de la nature.

En supposant qu'un sujet ait eu quelque maladie par le passé, les signes ne nous mettent pas non plus toujours en état de reconnoître s'il n'y auroit pas dans la maladie actuelle quelque reste de maladie antérieure, ou si même ces restes de maladie n'en sont pas la cause éloignée. Quelle lumiere fourniront au médecin les signes, avec lesquels se présentera une maladie héréditaire ? Ces maladies, qui ne se manifestent assez souvent dans les héritiers不幸és qu'après un certain nombre d'années, & quelquefois assez tard quand il survient une cause déterminante quelconque, sont presque toujours dénaturées, & tout autres que celle de celui qui a transmis la sienne à ses enfans. Les signes ne

Tome I.

P

338 DE L'OBSERVATION

présenteront donc rien de bien caractérisé, quelque ressemblance qu'ils aient avec toute autre maladie que celle qui les produit. Ces cas ne sont pas rares. Nous avons vu des sujets couverts d'une lèpre incurable, tandis que leur père n'avoit eu qu'une vérole, dont il s'étoit fait guérir, ou dont au moins il s'étoit cru d'autant mieux guéri que de sa vie il n'en avoit plus ressenti la moindre incommodité. Le médecin qui avoit traité les enfans dans un âge adulte, renonça à les traiter, après avoir vu leur maladie reparoître plusieurs années de suite au retour des chaleurs, malgré la prudence avec laquelle il les avoit suivis. Les signes de la maladie qu'il voyoit, n'étoient plus me disoit-il ceux de la maladie qu'il croyoit voir.

Mais il est aussi des cas très-importans, où les signes nous manquent absolument. On a vu un jeune homme robuste vivre, après un coup à la tête, pendant dix-neuf jours, sans fièvre & sans aucun symptôme fâ-

cheux ; & mourir ensuite ayant la cervelle toute pourrie, & de très-mauvaise odeur. M. Hirzel, premier médecin ordinaire de la ville de Zurich, vit il n'y a pas long-temps un homme qui avoit reçu d'un ami un coup mortel à la tempe ; toute la partie squameuse de l'os temporal étoit fendue : sous la fente étoit un caillot de sang étendu sur la dure-mère, de la longueur de quatre pouces, & d'un d'épaisseur : le cerveau en étoit comprimé ; il n'y avoit au dehors qu'une légère blessure, qui ne perçoit même pas les tégumens externes : le malade n'avoit eu d'incommodité que quelques maux de tête, ce qui lui avoit fait différer d'appeler le chirurgien, qu'il ne demanda que deux heures au plus avant de mourir.

A l'ouverture de George II, roi d'Angleterre, on trouva l'aorte calleuse au bord inférieur de sa courbure, & si dilatée au bord supérieur, qu'il n'y avoit là qu'une peau mince comme le papier le plus fin. C'étoit là qu'elle s'étoit crevée. La rupture

P ij

340 DE L'OBSERVATION

fut donc suivi d'une hémorragie mortelle. Cependant, avant la mort du roi, il n'y avoit pas le plus léger indice de mal qui méritât attention. Il avoit joui d'une très-bonne santé, & avoit eu son humeur enjouée jusqu'au moment même de sa mort. Six ans auparavant, il avoit eu un abcès dans la poitrine, & en avoit été guéri parfaitement.

Un gentilhomme, capitaine au régiment de Bretagne, pour lors en garnison à Huningue, passe la soirée à s'amuser très-joyeusement avec une nombreuse compagnie ; se retire avec une partie de cette compagnie, qui l'accompagne même en passant jusqu'à sa porte. Il se couche, on le trouve mort dans son lit. Comme il n'avoit rien pris d'extraordinaire, & qu'il s'étoit comporté avec cette modération qui caractérise toujours les gens bien-nés, on ne scavoit à quoi attribuer sa mort. On l'ouvre ; il avoit toute la poitrine remplie de sang caillé.

Que peuvent faire des médecins dans des cas semblables, quand ils

feroient appelés avant la mort des sujets ? Quels sont les signes qui les éclaireront ? Ces cas, & mille autres semblables, ne montrent que trop malheureusement combien le public est mal fondé à faire des reproches à des médecins qui n'ont rien pu voir où il n'y avoit rien à voir extérieurement.

Les deux cas rapportés par Boërhaave, touchant le baron de Wassenaeer & le marquis de S. Auban, méritent de trouver leur place ici. Tous les médecins qui lisent, les connaissent ; mais tous les juges des médecins ne lisent pas. Ces deux cas sont d'une curiosité extrême, par rapport aux difficultés dont je viens de faire mention, & en même temps si relatifs à mon but, que je ne puis me dispenser d'en donner au moins un abrégé sur les détails originaux du grand maître qui nous les a laissés. Pourquoi, dit Boërhaave, n'ôteroit-on pas l'occasion de mal faire à ces gens qui sont toujours prêts à interpréter avec malignité la conduite des vrais médecins, & qui ne prennent

P iii

342 DE L'OBSERVATION

qu'en rampant le vil plaisir d'occasionner ou d'autoriser tous les bruits populaires qui se répandent sur des écrivains sincères ; tandis que ce ne sont que des juges corrompus qui examinent la vérité sans aucun égard pour ce qu'elle mérite.

Jean baron de Wassenaeer, amiral de Hollande, homme assez sobre ordinairement, sujet à des accès de goutte, du reste bien portant, robuste, doué de grandes qualités, & d'une fermeté d'âme extraordinaire, étoit dans l'usage de prendre un vomitif, toutes les fois qu'il se sentoit avoir trop mangé. Cela lui paroifsoit si avantageux, qu'il le réitéroit toujours au besoin, & même à son grand préjudice, sans vouloir déferer aux avis de ses amis & des médecins. Rien, selon lui, ne le soulageoit tant qu'un vomitif, & il s'en tenoit à sa prétendue expérience avantageuse.

On vient dire de nuit à Boërhaave que l'amiral étoit à l'agonie, & peut-être même déjà mort à sa campagne. Boërhaave y vole, & le trouve

sur son lit, le corps penché en avant, soutenu par trois domestiques. Toute autre situation augmentoit ses douleurs à l'excès. Il ne pouvoit se coucher ni sur le dos, ni sur le ventre, ni sur le côté, & moins encore être assis sur un siége. Boërhaave fut effrayé à cet aspect, d'autant plus qu'il sçavoit avec quelle fermeté l'amiral avoit soutenu les plus vives atteintes de goutte, sans même s'ébranler, étant près de mourir de douleur. Ce qui l'effraya encore plus, furent les lamentations qu'il entendoit faire à cet homme autrefois inébranlable.

L'amiral le voyant approcher, voulut se redresser un peu, & lui tendre la main. Mais, au moindre mouvement, au moindre mot, il paroissoit succomber à l'excès des douleurs. Il voulut exposer son état, mais inutilement. A chaque tentative, l'augmentation de sa douleur lui coupoit la respiration.

Un des assistans fit donc ce rapport-ci. Trois jours avant sa maladie, l'amiral s'étoit trouvé à un grand repas où il avoit un peu trop mangé.

P iv

344 DE L'OBSERVATION

Immédiatement après, il tâcha de prévenir par une abstinence totale le mal qui pouroit en résulter. Le dernier dîner qu'il avoit fait avant l'invasion de sa maladie avoit été sobre. Il n'avoit rien pris de l'après-midi ; avoit monté à cheval de bonne humeur, & bien portant ; n'ayant pas le moindre soupçon d'aucun mal prochain.

Revenu de sa promenade, il s'absent de souper selon sa coutume. A neuf heures & demie, il prit trois tasses d'infusion de chardon bénit, ce qu'il faisoit souvent. On lui demanda pourquoi il prenoit ce soir-là cette infusion, c'est dit-il que je sens quelque petit embarras dans la partie supérieure de l'estomac, que je veux dégager en lavant ; il l'avoit déjà senti plusieurs fois, & s'en étoit seul lui délivré par son vomitif. Bientôt après il vomit, mais difficilement & peu. Il prit donc encore quatre tasses de la même boisson ; mais il ne se sentit aucune envie de vomir malgré cette boisson assez copieuse. Il fit encore préparer de la même

infusion, croyant qu'il détermine-
roit enfin le vomissement par force.
Comme il étoit assis, & s'excitoit
à vomir, il poussa soudain des cris
horribles qui firent accourir tous les
domestiques effrayés. L'amiral leur
dit qu'il s'étoit crevé ou déchiré ou
dérangé quelque chose au haut de
son estomac, & qu'il en ressentoit
de si vives douleurs, qu'il touchoit
certainement à sa dernière heure.

Alors il se recommanda à son
Créateur : une sueur froide lui coula
de tous les membres ; son visage,
ses mains pâlirent, & son pouls
n'étoit plus sensible. Il ordonna donc
qu'on lui mit sur la tête, & sur la poi-
trine, des linges chauds & humectés
de quelques liqueurs fortifiantes. On
le fit, mais sans le soulager ; tout pa-
rut au contraire empirer, & accé-
lérer sa mort. Les médecins qu'on
avoit envoyé chercher se trouvant
très-éloignés, l'amiral, une demi-
heure après, prit encore de son chef
quatre onces d'huile d'olive, & en
rejeta une petite quantité, avec
quelque chose de son infusion de

P v

346 DE L'OBSERVATION

chardon-bénit. Il en demanda encore deux onces, mais il n'en rendit rien, & n'eut même aucune envie de vomir : sa douleur augmentoit de plus en plus. Une demi-heure après, il prit environ six onces de bière chaude de Dantzic, qu'il garda aussi & sans nausées, comme tout ce qu'il avala depuis.

Voilà ce qui s'étoit passé, lorsque Bye, médecin que Boërhaave n'a pas laissé sans éloges, arriva de la Haye. Il jugea à propos, par l'état du malade, de ne lui rien faire prendre que de très-doux, jusqu'à l'arrivée de Boërhaave. Ces deux médecins, ne s'occupèrent alors que de découvrir la cause d'une douleur si subite & si cruelle, avant de penser aux médicaments. L'un & l'autre étoient convaincus que, si l'on ne découvroit pas cette cause, il n'étoit pas possible d'attendre aucun succès de médicaments qu'on n'administreroit qu'au hasard.

Ils trouverent tout le corps de l'amiral bien fain, hors le siège de la douleur, & la sensation du chan-

gement impénétrable qu'il avoit ressenti à l'état des parties de sa poitrine. Cette douleur, disoit le malade, étoit excessive, continue, & au-dessus de toute imagination, & ne se relâchoit en aucun instant. Il en fixa le siége précisément à l'endroit où l'œsophage s'unit à la partie supérieure de l'estomac; puis il s'écria que la douleur s'étendoit de-là vers le dos, avec la même violence: l'amiral, avant sa mort, éprouva la même douleur dans toute l'étendue de sa poitrine. Pendant le cours de sa maladie, il assuroit que ce feu qui le tenoit à la torture n'étoit jamais si grand que quand il sentoit quelques envies de roter, & que les vents, qui les lui causoient, restant comme étouffés, ne montoient pas, mais sembloient déchirer toutes les parties voisines. Son mal augmentoit pareillement toutes les fois qu'il essayoit de se plier en arrière ou de se tenir droit. Voilà tout ce que ces deux médecins purent découvrir.

Pvj

348 DE L'OBSERVATION
après toutes les recherches & tous
les soins imaginables.

Boérhaave demande à tous les maîtres de l'art de s'arrêter ici avec lui, & de réfléchir sur l'origine les progrès, les symptômes & les signes de cette maladie. Il demande de lui dire quelle étoit la première cause de ces effets extraordinaires. Il avoit tout considéré lui-même avec le plus grand soin; avoit réfléchi sur tout ce qui pouvoit s'offrir à son esprit. Il fit tous ses efforts pour trouver un principe sûr, à la faveur duquel il pût développer cette cause extrêmement obscure, & faire cesser ce mal qui alloit toujours en augmentant.

Mais tout fut inutile; & Boérhaave avoue qu'il avoit été incapable d'imaginer à quelle espece on pouvoit rapporter une maladie aussi singuliere. Il n'y avoit pas le moindre signe d'inflammation. On ne pouvoit imaginer aucune enflure capable de causer ces cruels symptômes, & aussi subitement. Les cir-

constances antérieures ne fournissaient non plus aucune raison de présumer une telle enflure : toutes les vertèbres étoient dans leur place & leur situation naturelle. Un déplacement dans les parties molles de la poitrine n'eût pas été capable de produire ces cruels tourmens.

Il ne restoit à soupçonner qu'un poison, dont l'activité caustique & mortelle pût être la cause de ces funestes symptômes. Mais on ne voyoit pas de poison dont les effets pussent se rapporter à ces circonstances. Ainsi, de toutes les causes connues de la douleur, il ne s'en trouvoit aucune à laquelle il fut possible d'attribuer les tourmens du malade. On scait que la goutte, à laquelle l'amiral étoit sujet, peut bien en remontant causer des anxiétés, de vives douleurs, des envies de vomir ; mais elle ne produit pas des douleurs aussi cruelles dans un homme bien portant d'ailleurs. En outre, la goutte se fait sentir avec lenteur, abat peu-à-peu, & produit par de-

350 DE L'OBSERVATION

grés les plus vives douleurs ordinaires qu'on en ressent ; & empêche ainsi les parties voisines de faire leur fonction.

De toutes les maladies connues, il ne s'en trouvoit aucune qui, par quelque ressemblance, eût pu jeter du jour sur la maladie de l'amiral. *Une grande douleur survenue subitement*, voilà ce qu'il voyoit seulement de certain. Boërhaave sçavoit, de l'aveu de tous les âges, qu'on peut soutenir long-temps une pareille douleur sans risque de perdre la vie, quand cette douleur est sans inflammation. Il ne craignit donc pas de mort subite pour l'amiral ; & ce fut son seul pronostic. Aussi la fin de cette scène tragique lui prouva que la mort du malade étoit dûe à toute autre cause que la douleur.

Quelqu'incertaine que fût la cause de cette maladie, il falloit cependant trouver promptement quelque moyen de calmer ces vives douleurs. Mais tout ce que Boërhaave ordonna de plus doux & de plus

DES PHÉNOMENES. 351
modéré, ne fit qu'accroître les tour-
mens à l'excès.

Telle étoit donc la triste situa-
tion du malade, & de deux habiles
médecins qui resterent tous deux
près de lui jusqu'à cinq heures du
matin, que Boérhaave fut obligé de
s'absenter pour ses affaires. Avant
de s'en aller, il donna l'avis prudent
d'abandonner un peu de temps la
nature à elle-même, & de ne pas
s'empêtrer de donner aucun mé-
dicament quelque doux qu'il pût
être, puisque les mieux choisis
avoient paru nuisibles jusqu'à ce
moment-là. Mais le succès ne ré-
pondit pas à ses vues. L'amiral lutta
contre son malheureux sort jusqu'à
huit heures du matin sans le moin-
dre soulagement. Le docteur Bye
vit alors les fonctions vitales s'af-
foiblir sous le poids des douleurs,
qui prenoient toujours un nouvel
accroissement ; & aucun nouveau
symptôme ne lui fournissoit de lu-
mieres sur l'état du malade. Il de-
manda avis par écrit à Boérhaave.
Celui-ci fut d'accord sur les vues

352 DE L'OBSERVATION
que Bye lui proposa, mais les tentatives en furent également inutiles.

Dans ces circonstances l'amiral mit ordre à ses affaires, témoignant qu'il n'attendoit plus le moindre soulagement de la part des hommes ; qu'il suivroit cependant en tout les avis des médecins. Boërhaave revint à trois heures de l'après-midi. L'amiral le reçut avec les marques de la plus grande amitié, en l'assurant en même temps de l'inutilité de tous les remèdes, & de la certitude qu'il avoit des approches de sa mort qu'il désiroit si ardemment : que cependant, dans l'espérance d'un fin prochaine, il se soumettoit par complaisance pour sa maison aux traitemens les plus insoutenables, afin d'avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Boërhaave, à ce discours, pressentit les approches de la mort. Enfin, malgré tous les remèdes que l'amiral prit même avec un courage héroïque, sa mort arriva à cinq heures du soir, de la maniere la plus tranquille.

Les deux médecins se parlerent en particulier ; s'avouerent tous deux qu'il leur étoit impossible d'imaginer la cause de cette maladie, encore moins d'une mort aussi précipitée. Ils demanderent donc instamment qu'on leur permit d'ouvrir le corps de l'amiral : on le leur accorda.

L'ouverture du corps fit voir ce qu'aucun mortel n'auroit jamais présumé. Malgré la boisson abondante que l'amiral avoit pris avant & durant sa maladie, & dont il n'avoit rien rendu, les intestins & tout le bas-ventre étoient vides, aussi-bien que la vessie ; on y remarqua seulement de l'air qui s'échappa à l'ouverture. Aucune de ces parties ne présentoit rien d'où l'on pût déduire la cause de la mort.

Il n'y avoit rien dans l'estomac, si ce n'est quelque peu d'humidité ; point de sang, point de bile, rien de corrompu, ni de fétide ; presqu'aucun reste d'aliment. A cet aspect, Boërhaave resta si étonné, qu'il

354 DE L'OBSERVATION
ne sçavoit s'il veilloit ou rêvoit debout.

Il ouvrit donc la poitrine avec la plus grande attention. A peine eut-il fait la moindre ouverture au diaphragme, sans endommager en rien les poumons, qu'il sortit brusquement beaucoup d'air avec grand bruit, & pendant certain temps. Boërhæave fut encore plus étonné; d'autant plus qu'on n'a jamais vu sortir d'air de la poitrine d'un homme qui n'a pas reçu de blessure qui pénétrât du dehors au-dedans de la poitrine, & dont on n'a percé à la poitrine que la plèvre seule. Les poumons parurent si petits & si ramassés de haut en bas, qu'on les aurait cru comprimés par la plus grande force extérieure. Le cœur étoit parfaitement sain.

Boërhæave, en ouvrant la poitrine, avoit déjà senti une odeur singulière; il dit alors qu'il la rapporteroit à celle de la chair de canard, si elle venoit de l'estomac. Un de ceux qui étoient là, dit, sur cette réflexion, que l'amiral avoit réel-

lement mangé du canard à son dernier repas. Ce fut alors que Boërhæve conclut qu'il alloit faire connoître une toute autre cause de cette maladie que celle qu'on avoit pu présumer jusque-là.

Dès qu'il eut levé le lobe droit du poumon, il trouva qu'il nageoit dans une humeur aqueuse, dont tout le bas de la cavité droite de la poitrine étoit remplie. A son grand étonnement, il trouva cette même eau, & en même quantité dans la cavité gauche. Il la puisa toute, & la trouva toute pareille à celle qu'il avoit apperçue dans l'estomac, & de la couleur de la bière de Dantzig, qu'on auroit clarifiée avec une décoction de chardon-bénit. L'odeur en étoit distinctement comme la puanteur de la chair de canard. Cette eau étoit furnagée par toute l'huile que l'amiral avoit avalée. On ne trouva pas le moindre sang extravasé, ni de pus, ni aucune autre matière corrompue. Cette liqueur trouvée dans la poitrine pesoit cent quatre onces.

356 DE L'OBSERVATION

Ainsi la nature du mal se manifestoit de plus en plus. Mais il s'agissoit alors de découvrir la voie par où tout ce que l'amiral avoit avalé s'étoit introduit dans la poitrine. On releva doucement le lobe gauche, afin que Boërhaave pût porter ses regards par-tout. Il ne vit rien que de très-sain, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un endroit situé deux pouces au-dessus du diaphragme, dans cette partie de la plevre qui y pose sur le côté gauche de l'œsophage. Il vit là fort distinctement une partie qui étoit toute différente des autres par sa mobilité, son enflure & sa couleur noirâtre. Cette partie étoit ronde, avoit à peuprès trois pouces de diamètre. Il y avoit au milieu une déchirure d'un pouce & demi de long, & d'environ trois lignes de large. Boërhaave pressa doucement du bout du doigt la superficie de cette partie enflée. Il passa aussitôt par son ouverture un fluide dans la cavité de la poitrine, lequel ressemblloit parfaitement à celui qu'il venoit d'enlever de la

DES PHÉNOMÈNES. 357
poitrine en si grande quantité. Son étonnement fut extrême.

Il essaya donc, avec la plus grande attention à ne rien déranger, d'introduire le bout de l'index dans cette ouverture de la plèvre. Il y trouva tout mou, enflé, & ouvert. Ici, il redoubla son attention, parce qu'il ne put découvrir, dans toute cette blessure, aucune trace de l'œsophage; c'étoit en cela que résidoit le mystère. Boërhaave, après avoir un peu retiré son doigt, en porta le bout en haut; il arriva de lui-même dans une espace vuide, atteignit la partie de l'œsophage qui s'étoit rompue & retirée vers le haut, & entra sans peine dans sa cavité suspendue pour-lors.

A peine put-il croire ce qu'il voyoit. Il appela tous les assistans, & leur montra avec le plus grand étonnement une chose aussi inattendue. Enfin il tourna avec la même précaution son doigt vers le bas de la plaie, & trouva aussi l'ouverture de l'estomac. La partie rompue de l'œsophage s'étoit aussi retirée là par

358 DE L'OBSERVATION.
en bas. Boérhaave, après ces découvertes, & sans avoir causé le moindre dérangement aux parties endommagées par la maladie, fit une ouverture au côté gauche de l'œsophage, trois pouces au-dessus de la blessure connue, afin que les assistants vissent où iroit le doigt introduit par cette ouverture dans la cavité de l'œsophage. Alors le bout du doigt pénétra dans la fente que la violence de la maladie avoit causée.

On voit donc que la maladie du Baron de Waffenaer étoit un déchirement de l'œsophage, moyennant lequel tout ce qu'il prenoit entroit dans la poitrine par l'ouverture de la plèvre, qui s'étoit faite en même temps. Boérhaave a montré qu'il faut que le cardia se soit absolument fermé, après que l'amiral eut pris sept tasses d'infusion de chardon-bénit, dont il ne rendit que peu de chose. Car, plus l'estomac est plein, moins il peut se vider. On scait que, quand l'estomac est plein, le fond se présente en avant, & la partie supérieure forme un angle, plus

DES PHÉNOMENES. 359
ou moins aigu, avec l'œsophage. Tous les efforts que fit l'amiral pour vomir, ont donc porté sur le diaphragme & l'œsophage. Ce fut au milieu de ces efforts que l'œsophage creva, tirailé par les mouvements de l'estomac & du diaphragme, encore plus sollicités à ces mouvements convulsifs par l'irritation que dut causer le doigt que l'amiral avoit porté dans le gosier.

Ce fut dans ce moment que l'amiral poussa ces cris terribles qui firent accourir tous les domestiques, & qu'il leur dit avec tant de douleur, qu'il venoit de se rompre quelque chose dans son corps. Mais il ne paroît pas que l'œsophage se fût déchiré à ce point en une seule fois. La blessure s'étoit probablement étendue successivement jusqu'à ce qu'il vint enfin à se crever. L'estomac, surchargé par de nouvelles boissons, avoit poussé les matières vers le haut, & de-là elle avoit pénétré, par l'ouverture de l'œsophage, dans son tissu cellulaire, & l'avoit ensuite déchiré en même temps que

360 DE L'OBSERVATION

la plèvre. Cette matière, pénétrant par ce passage avec l'air qui est dans toutes les substances alimentaires, ou qui y entra en partie par la gorge, avoit aussi occupé une grande partie de la cavité de la poitrine.

La mort arriva donc, continue Boërhaave, quand l'air se trouva en si grande quantité dans l'estomac & dans les deux cavités de la poitrine, que les poumons ne purent plus se dilater, & qu'il s'ensuivit l'interception totale de la respiration.

Il suit de tout ce détail, que la maladie de l'amiral n'a pu se connoître par des signes certains; que les meilleurs moyens curatifs auroient été inutiles, quand même on auroit connu la cause de la maladie; que cette maladie, arrivant dans un autre sujet, seroit incurable, malgré les détails de Boërhaave; enfin qu'il faudroit avoir perdu la raison pour reprocher à un médecin de n'avoir pas connu l'avenir, quand il se trouve dans d'aussi grandes difficultés.

Quelques chirurgiens furent cependant assez étourdis pour dire que Boërhaave

DES PHÉNOMÈNES. 361

Boërhaave auroit dû faire une ouverture à la poitrine, pour en tirer la boisson qui y avoit passé. Mais cette ouverture qui devoit se faire des deux côtés, auroit nécessairement été suivie de la mort par l'intromission inévitable de l'air. En supposant la possibilité de cette opération, il auroit été impossible de conserver la vie de l'amiral, sans pratiquer indispensiblement une nouvelle voie pour introduire les alimens. Par où la trouver ? On voit donc qu'il y a des gens toujours prompts à blamer, & incapable de se rendre à une vérité, lors même qu'ils se voient manifestement vaincus.

Le second cas dont je vais faire mention, a été décrit avec la même exactitude & la même force par Boërhaave.

Le marquis de Saint-Auban étoit un homme vigoureux, vif, bien fait, & d'une humeur enjouée. Il montoit souvent à cheval, aimoit la chasse, & ne se fatiguoit jamais. Il buvoit très-modérément, mangeoit

Tome I.

Q

362 DE L'OBSERVATION

indifféremment de tout ; mais préféroit les viandes grasses & le beurre. Il avoit été un peu noué à l'âge de trois ans. Cela avoit bientôt disparu, de même que le gonflement qui lui étoit survenu au ventre, à l'âge de cinq ans. A l'âge de six ans, il avoit eu une fièvre aiguë, & en avoit été guéri, sans aucune suite fâcheuse.

Il souffrit néanmoins pendant plusieurs années d'un mal héréditaire. C'étoit un gonflement très-douloureux des vaisseaux hémorroïdaux. Ces tumeurs, devenues excessives, jettoient tous les jours quantité de sang clair. Le sang, intercepté là dans son cours, contracta une si mauvaise qualité, que le marquis ne put endurer plus long-temps les douleurs qu'il ressentoit à cet endroit là. L'inflammation des parties sembloit même quelquefois le menacer de gangrène. Dans ces circonstances, il consulta Boërhaave, qui, par un régime approprié, & des lénitifs externes & internes, le guérit entièrement. Le malade reprit toutes ses forces ; & se soutint ainsi

pendant dix-huit mois, sans aucun ressentiment de son incommodité. Dès qu'il eut été ainsi quitte de sa maladie, on prit soigneusement garde s'il ne paroiffoit pas quelque une des incommodités qui suivent ordinairement la suppression des hémorroïdes, afin d'y obvier promptement. Boërhaave l'avoit bien conseillé, parce qu'Hippocrate, & tous les médecins après lui, ont averti que la guérison des hémorroïdes donnoit souvent naissance à d'autres maladies singulieres, & même plus dangereuses que les hémorroïdes ; mais sur-tout vu ce qui étoit arrivé au pere du marquis. Cet homme avoit eu la même incommodité. Se trouvant hors d'état de faire son service dans la cavalerie, il fit cesser ces tuméurs avec des caustiques & des incisions, & il se porta assez bien pendant une année entiere. Il fut depuis incommodé d'une difficulté de respirer, & mourut dix jours après un vomissement de sang considérable.

Les soins les plus vigilans ne firent donc voir pendant ces dix-huit

Q ii

364 DE L'OBSERVATION

mois aucune chose d'où l'on eût dû soupçonner le moindre trouble dans les fonctions du corps. Boërhaave remarque sur-tout, comme une chose notable, que la voix ne s'étoit nullement changée durant cet intervalle : car le marquis avoit une voix forte, mâle ; & il s'exerçoit souvent à chanter pour se perfectionner dans la musique. Aucun de ses membres ne se ressentoit de rien depuis sa cure ; ils avoient pendant ces dix-huit mois conservé la même agilité, la même souplesse. Il eut sur-tout la poitrine si forte & si bonne, qu'elle ne parut jamais fatiguée, après les promenades qu'il faisoit à pied ou à cheval. Personne ne sembloit respirer plus aisément que lui.

Tel avoit été son état depuis sa première jeunesse, jusqu'au moment où s'étoient manifestées les hémorroïdes dont il avoit été guéri. Tel fut aussi son état jusqu'au temps que son mal mortel commença à se faire sentir de nouveau.

Nous mettons ici, dans les mêmes vues que Boërhaave, ce détail pré-

liminaire, afin que tout médecin pénétrant réfléchisse dans tous les cas possibles sur le mal qui peut naître plutôt qu'un autre dans tel ou tel sujet. Nous croyons aussi qu'en donnant une histoire de cette espece, il est nécessaire d'exposer solidement la disposition naturelle du corps, les maladies précédentes, le genre de vie, le régime, les cures qui ont été faites en leur temps, avant de passer à la maladie dont le sujet est mort. Ce soin a souvent été décrié comme superflu par d'ignorans calomniateurs; mais on doit se mettre peu en peine des juges incompétans.

Ce ne fut donc que dix mois & demi avant sa mort, que M. de Saint-Auban s'apperçut que sa santé s'altéroit. Une douleur continue se fit d'abord sentir à l'omoplate gauche, & s'étendit ensuite dans le côté gauche de la poitrine. Comme cette douleur augmenta considérablement, tout l'intérieur de la poitrine s'en ressentit bientôt. Une toux continue la rendit encore plus vive. Le malade n'avoit aucun repos; les fe-

Q iiij

366 DE L'OBSERVATION

couffes réitérées qu'il éprouvoit sembloient lui déchirer les côtés. On fit venir des médecins. Ils traiterent cette maladie d'affection goutteuse, & donnerent des remèdes appropriés à leurs vues.

Mais tout fut inutile. Les douleurs prenoient une nouvelle force après les remèdes, & se fixoient de plus en plus sur la partie gauche de la poitrine ; de maniere qu'on ne pût leur faire changer de siége. On essaya en vain les saignées, les apéritifs les mieux choisis, l'huile, l'opium. Après que le marquis eut lutté avec tant de peine contre ces douleurs violentes, il se sentit sous le mammelon gauche un mal infiniment plus vif, qui lui déchiroit l'intérieur de la poitrine. Tourmenté lui-même à ce point, & tourmentant les autres par ses plaintes & ses cris continuels, il ne trouvoit aucune place, aucune situation où il eût le moindre soulagement. il fut donc obligé de se tenir assis sur son lit, penché un peu en avant, les coudes appuyés sur ses cuisses. Dans cette situation, il

trouva enfin un léger repos par intervalle, dormit quelques instans; mais pour être bientôt tourmenté aussi cruellement par les douleurs qui le réveilloient subitement.

Ce fut en cet état que Boërhaave vit le marquis avec son médecin ordinaire. C'étoit le même Jacques Bye dont nous avons déjà parlé. Quand Bye eut communiqué à Boërhaave toutes les particularités de la maladie, & les remèdes qu'il avoit employés inutilement, ils s'avouerent l'un l'autre qu'ils ne connoissoient ni le siége ni la nature de la maladie. Bye présumoit qu'il y avoit un abcès de formé dans les poumons, parce qu'il avoit remarqué que le malade rejetoit une pituite épaisse, après les plus grandes angoisses. Boërhaave ne fut pas de cet avis, parce qu'à l'exception de ces symptômes si singuliers & si urgents en même temps, il n'y avoit rien que de très-fain dans le corps du malade. On lui demanda ce qu'il pensoit de la nature de cette maladie. Après avoir long-temps réfléchi, il répondit qu'il ne:

Q iv.

368 DE L'OBSERVATION

scavoit réellement qu'en penser; qu'au reste, il pensoit, d'après ces symptômes, que les organes destinés à la dilatation de la poitrine, ne pouvoient pas soutenir cette contraction qui étoit nécessaire à l'action de chaque muscle, & que les parties de la poitrine qui devoient se dilater, résistoient dans l'inspiration à cette dilatation; que de-là venoient cette douleur cruelle, cette difficulté extrême de respirer, & la crainte que le malade avoit d'être suffoqué. On goûta la réflexion.

Boërhaave conseilla donc d'appliquer jour & nuit des cataplasmes aux parties qui sont le plus en mouvement dans la respiration, aux côtes, aux cartilages, au sternum; de prendre fréquemment quelque breuvage émollient, de tenir une diète très-mince, & de respirer souvent la vapeur de quelque décoction émolliente. On suivit ce qu'il prescrivit. Le malade s'en trouva fort soulagé. On se livra aussitôt à une espérance trompeuse. La douleur du malade ne fut même jamais si violente jusqu'à

sa mort. Que la joie des mortels est aveugle ! dit Boërhaave.

Il furyint au malade une toux qui l'agitait jour & nuit, & qui ne lui faisoit jeter une pituite tenace qu'avec les plus grands efforts. Rien ne put l'adoucir que l'opium qui la calmoit un peu. Mais ce calme étoit bientôt suivi d'un accès plus violent. Le malade éprouvoit même une si grande difficulté de respirer, qu'il étoit forcé de retenir le cou en arrière, d'élever la poitrine, & de tirer son haleine avec tant de contrainte, & un bruit si effrayant, qu'on auroit cru entendre le cri affreux d'un butor.

L'instant après, sa respiration étoit plus libre: mais ce soulagement étoit peu de chose. Il fut obligé de se tenir jour & nuit assis droit, le cou tendu, la tête élevée; &, au moins le changement qu'il faisoit en dormant dans cette situation, il éprouvoit la plus vive douleur. S'il vouloit s'abattre sur son oreiller pour se soulager un instant, son visage devenoit tout noir, les veines de la

Q v

370 DE L'OBSERVATION

tête se gonflaient, les yeux lui sortaient de la tête; & il sembloit ne tirer son haleine que du fond des entrailles. Un son rauque seul le soulageoit. S'il vouloit faire plus, toutes ses douleurs revenoient. Quelques mots même qu'il osoit prononcer les réveilloient incontinent.

Boérhaave remarqua avec un étonnement extrême, qu'au milieu de cet état affligeant, le malade avoit le pouls en très-bon état. Il ne commença même à tomber, varier, & ne devint intermittent, que quelques jours avant sa mort. Cette triste vie du marquis se prolongea ainsi jusqu'au neuf Juillet. Au moindre retour des douleurs, son visage devenoit noir. Un clystere simple lui procureoit un court soulagement. Les grands ferremens de poitrine lui persuaderent qu'il avoit des flatuosités hypocondriaques; & il pria instamment les médecins de l'en délivrer, parce qu'il espéroit qu'il pourroit guérir de cette maniere. Il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit une faim si dévorante, qu'il auroit mangé à l'ex-

cès, si les domestiques n'avoient eu soin de souffrir tout; mais ce qu'il mangeoit, lui devenoit un surcroît de douleurs.

Huit jours avant sa mort, les hé-morroides lui coulerent à son grand contentement. Il en espéroit sa guérison : il accusa les médecins de n'avoir pas tenté plutôt de rappeler ce flux. Le sept Juillet, il rendit par l'anus une assez grande quantité de sang qui se coagula aussitôt. Le lendemain, le sang coula encore abondamment par la même voie. Le marquis en devint de meilleure humeur, essaya même de faire quelques pas dans sa chambre, à l'aide de quelque soutien ; ce qu'il n'avoit pas fait depuis long-temps. Mais, en même temps, il eut ce jour-là une faim si grande, qu'il prit beaucoup de différentes nourritures, avalant tout alors sans crainte de suffocation. Il soupa aussi avec beaucoup de plaisir, se réjouissant de pouvoir faire ce qui lui avoit été défendu depuis long-temps, n'ayant même pas osé prendre une

Q.vj

372 DE L'OBSERVATION
once de bouillon gras, sans craindre une suffocation subite.

Enfin, le neuf Juillet, le docteur Bye, qui l'avoit visité depuis long-temps, le trouva de nouveau presque mort sur son lit, après la nuit la plus cruelle. Il avoit le visage & le cou très-gonflés, les yeux lui sortoient de la tête, sa face étoit d'un brun noir. Il raconta cependant avec assez de modération & de prudence ce qui s'étoit passé la nuit dernière ; il lui dit la crainte qu'il avoit eue d'être comme étranglé, & pria le médecin de le faire saigner. Celui-ci le lui refusa. Voulez vous donc que je périsse, repliqua le marquis ? Voulez-vous, dit Bye, que je hâte votre mort ? Dans ce même moment, la suffocation augmenta de la manière la plus cruelle, cependant il dit à son domestique de lui tenir un bouillon de prêt. Mais sa suffocation avança au dernier période : son visage ressembla bientôt à celui d'un Nègre. Il fit les derniers efforts pour dire à son épouse d'implorer la mi-

séricorde de Dieu pour lui; succomba sous les efforts ultérieurs qu'il fit pour respirer, baissa la tête, & mourut.

Bye en porta aussitôt la nouvelle à Boërhaave, à qui il avoit tous les jours fait part de ce qui se passoit pendant la maladie. Boërhaave vint; tous deux demanderent la permission d'ouvrir le corps: on la leur accorda.

Boërhaave, avant cette opération, voulut réfléchir à toutes les circonstances de cette maladie, pour voir s'il ne pourroit pas prédire ce qu'il alloit trouver à la dissection, & assigner quelle étoit la partie lésée. Mais cet homme si pénétrant ne put rien déterminer d'avance; & prie le lecteur de juger lui-même, par les circonstances qu'on vient de rapporter, des causes essentielles de cette mort, avant de passer outre.

Tout le corps du marquis paroifsoit sain au dehors; &, malgré sa longue faim & ses souffrances extrêmes, il n'étoit pas amaigri. Le ventre étoit seulement un peu tendu.

374. DE L'OBSERVATION.

Cette tension rendit Boérhaave très-attentif. Il avertit là-dessus les assistants qu'on alloit en voir la cause.

A l'ouverture de la poitrine, il en jaillit aussitôt une eau abondante, tenue, jaune, insipide. Boérhaave réfléchit un moment sur ce que pouvoit être cette eau; & si ce ne seroit pas une hydropisie de poitrine qui eût suffoqué le malade, après avoir causé tant de maux. Elle couloit toujours pendant la dissection, mais non si abondamment. La poitrine parut remplie d'eau, en y jettant les yeux par cette ouverture étroite. Boérhaave y introduisit le doigt, trouva le lobe droit à sa place, mais adhérant à la plèvre. Il n'alla pas plus loin de ce côté-là: il ouvrit le côté gauche de la poitrine, & n'y vit point d'eau: mais le lobe entier, depuis le haut jusqu'en bas, étoit partout adhérant à la plèvre. Il ouvrit pour-lors l'intérieur, sans cependant déranger aucune partie de sa position actuelle. Dès que toute la poitrine fut ouverte, on apperçut que, depuis la gorge jusqu'au diaphragme,

tout étoit rempli d'un corps blanc, fain en ce qu'il étoit, renfermant feulement au milieu de sa surface une petite tumeur, dans laquelle on trouva un fluide de couleur de lait, mais non purulent. Ce corps singulier étoit assez dur & uniforme dans toute sa superficie. Boërhaave fut stupéfait à la vue de ce phénomène singulier.

Ce corps étoit beaucoup plus grand dans le côté gauche de la poitrine que dans le droit, & la remplissoit même entièrement. Voilà aussi pourquoi le poumon fut si resserré de ce côté-là, & si pressé contre la plèvre, que ni l'air ni le sang ne purent pas pénétrer davantage. Ce fut-là la cause que le poumon s'attacha au diaphragme, à la plèvre, & à ce corps étranger qui le comprimoit. Le premier siège du mal avoit donc probablement été dans le côté gauche, sous l'omoplate, & y avoit causé ces anxiétés cruelles.

Cette excroissance s'étoit bien répandue dans la partie droite de la poitrine; mais elle avoit encore

376 DE L'OBSERVATION

laissé quelque liberté à l'entrée de l'air, & un peu de jeu au poumon. Néanmoins elle y avoit poussé les gros troncs qui partent du cœur, & le cœur lui-même avec le péritoine. La respiration n'avoit donc plus lieu que dans cette partie inférieure du côté droit de la poitrine, puisque cette excroissance étoit en haut de la poitrine, où elle étoit plus étroite dans les hommes, & pressoit le poumon vers le bas, où la poitrine s'élargit peu-à-peu. Il falloit donc que le malade fît des efforts extraordinaires pour tirer sa respiration de la partie inférieure ; vu que le haut étoit comprimé par ce corps étranger qui pressoit sur les bronches. De-là venoit aussi ce son rauque dont on a parlé. D'ailleurs le lobe droit n'étoit adhérant avec la plèvre que par en haut ; au lieu qu'il s'étoit joint par le milieu avec ce corps étranger qui s'étoit porté de ce côté-là ; ensorte que le poumon droit éprouvoit par-là un second empêchement dans ses fonctions.

Boërhaave essaya de séparer tout

DES PHÉNOMÈNES. 377

ce corps des parties auxquelles il s'étoit uni. Cela fut impossible du moins en entier, par rapport au péricarde, aux poumons, & aux gros troncs des vaisseaux. Il le fit donc comme il le put. Malgré cela, cette masse pesoit sept livres moins un quart; &, comme elle étoit légère proportionnément au volume, on peut juger de l'excès de sa grosseur. Tout ce corps étoit blanc comme neige; il en suintoit ça & là un fluide laiteux, quand on l'entâmoit. Au reste, il formoit un corps particulier, où l'on ne voyoit de vaisseaux que celui auquel il s'étoit uni. Excepté la peau qui enveloppoit extérieurement le tout, on n'y en remarquoit aucune autre dans l'intérieur; on n'y voyoit non plus ni trous ni cellules: si même on écrasoit entre les doigts un morceau de ce corps, il fendoit comme de l'huile grasse. C'étoit donc, suivant Boëhaave, un vrai *stéatome*.

Rien de plus singulier à voir que le déplacement de tous les viscères de la poitrine. Ce corps avoit poussé

378 DE L'OBSERVATION

le diaphragme vers le bas, & par-là
avoit causé ce gonflement du ventre,
que Boërhaave remarqua d'abord
comme une chose singulière. Le pé-
ricarde, uni au diaphragme, l'avoit
suivi, & se trouvoit loin de sa place
naturelle. Les vaisseaux sanguins qui
sortent du péricarde, étoient aussi
déprimés. Nous avons vu l'état des
poumons.

Voilà donc un nouvel exemple
de la misère humaine. Une humeur
douce, graisse, innocente, a causé,
par sa seule abondance, une maladie
des plus étranges, & la mort, en
se fixant en trop grande quantité
sur des parties qui ne peuvent être
nullement comprimées sans danger.
On doit donc, dans les maladies
extraordinaires, ne supposer que
des causes tout-à-fait inconnues &
cachées, que les histoires anatomiques
fourniront peut-être les moyens
d'expliquer probablement.

Il seroit à souhaiter, dit Boërhaave,
que le génie d'un médecin ex-
pert pût découvrir l'origine d'un
pareil mal, dès qu'il l'aperçoit;

qu'il pût ensuite empêcher cette graisse de se répandre en formant une telle masse. On pourroit espérer alors de prévenir les maladies qui en résultent ; car il est impossible de résoudre & de dissiper ces stéatomes une fois formés, à moins que leur siège ne soit assez commode pour se prêter aux opérations manuelles. Boërhaave avoue qu'il ne connoissoit aucun (a) moyen pour empêcher un stéatome commençant de s'agrandir ; ce qui n'est pas possible à l'extérieur, le sera donc encore moins intérieurement. Toutes les fois, ajoute-t-il, que j'entends ces grands verbiageurs se vanter de pareille chose, je voudrois qu'ils guérissent des tumeurs squirreuses, des cancers occultes ou ouverts, des *mélicéris*, des stéatomes, par des moyens sûrs, & qu'ils nous donnassent ainsi des preuves de leur art : pour moi, j'ai vu que tous les h-

(a) L'esprit de cochlearia, à la dose de XII jusqu'à XX gouttes, est quelquefois très-bon dans ce cas-là. On le prend dans ce qu'on veut.

380 DE L'OBSERVATION
biles médecins convenoient de leur
insuffisance, & le faisoient avec une
vraie douleur.

Il sembloit que Boërhaave pût es-
suyer de justes reproches de la con-
duite qu'il avoit tenue à l'égard du
marquis, avant cette derniere maladie. Rien ne venoit plus à propos aux
petits esprits toujours portés à la
médifance plus que les vrais sçavans.
Ceux de cette espece, qui liront ici
cette description, croiront peut-être
lui pouvoir reprocher, avec raison,
que cette derniere maladie étoit la
conséquence de la cure des hémor-
rhoïdes dont il avoit guéri le mar-
quis. Mais il a répondu à ces sots
juges, que les stéatomes ne peuvent
pas venir de la guérison ou de la
suppression des hémorroïdes; qu'il
avoit guéri ces hémorroïdes, non
par le feu, ni par le fer, ni par au-
cune opération externe, mais par
des remèdes doux, émolliens, dé-
terfifs; que l'on n'avoit apperçu au-
cun signe de pléthore, quand l'écou-
lement hémorroïdal avoit commencé
à diminuer. Enfin, dit-il avec sa

DES PHÉNOMENES. 381
 grandeur d'ame ordinaire, que chacun en juge librement & sincèrement, j'ai décrit la maladie comme je l'ai vue.

Le médecin a donc, comme le mathématicien, fait exactement son devoir, quand il a prouvé qu'une difficulté est insoluble de quelque sens qu'on la prenne. Celui qui prouvera qu'une maladie est impénétrable, & par conséquent incurable, mérite autant d'estime que celui qui sait reconnoître une maladie qui peut l'être, & la guérir (a).

(a) J'ai connu deux habiles médecins; l'un à Padoue, & l'autre en Suisse, qui m'ont dit que rien ne leur avoit inspiré tant de prudence & de réserve sur l'établissement du diagnostic & du pronostic dans les maladies, que la lecture de ces deux histoires de Boërhaave. Il falloit sa sagacité pour penser, dans ce cas-ci, qu'il n'y avoit aucun abcès interne. Quel mortel auroit présumé une excroissance d'une pareille grosseur, & de cette nature?

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage traduit de l'Allemand, qui a pour titre : *De l'Expérience en Médecine*, par M. Zimmerman. L'auteur apprend à bien apprécier l'Expérience en Médecine, de laquelle on n'a communément qu'une idée vague & peu juste. L'impression de cet Ouvrage ne peut qu'être utile. A Paris, ce 6 Mars 1770. LASSONE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & fœux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Philippe VINCENT, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *De l'Expérience en Médecine*, par M. Zimmerman, s'il nous plaisiroit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaire. A CES CAU-

ses, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1715, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & fidèle Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur de MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de

384

nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clamour de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le sixième jour du mois d'Avril, l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre Règne le cinquante-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 694. fol. 150, conformément au Règlement de 1723. A Paris. ce 11 Avril 1770.

Signé P. Fr. DIDOT, le jeune, Adjoint.